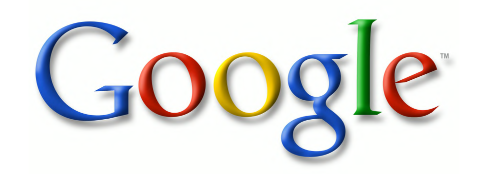
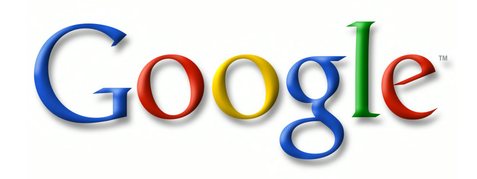





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07139489 8



Lamé

ЗАЕ

COURS D'HISTOIRE

RACONTÉE AUX ENFANS;

ADOPTÉ POUR LA MÉTHODE ÉLÉMENTAIRE DE M. LÉVI.

COURS D'HISTOIRE RACONTÉE AUX ENFANS,

PAR M. LAMÉ FLEURY,

ADOPTÉ POUR LA MÉTHODE ÉLÉMENTAIRE DE M. D. LÉVI;

Avec des Tableaux synoptiques et un Atlas de géographie ancienne et moderne, composés par ce Professeur pour le COURS D'HISTOIRE RACONTÉE.

L'HISTOIRE SAINTE, 4e édit., 1 vol. in-18, br. (Ouvrage autorisé par le Conseil royal de l'instruction publique). 2 fr.

L'HISTOIRE ANCIENNE, 5e édit., 1 vol. in-18, br. 2 fr.

L'HISTOIRE GRECQUE, 5e édit., 1 vol. in-18, br. 2 fr.

L'HISTOIRE ROMAINE. Première partie, la *République*. 5e édit., 1 vol. in-18, br. 2 fr.

L'HISTOIRE ROMAINE. Deuxième partie, l'*Empire*. 4e édit., 1 vol. in-18, br. (Ouvrage autorisé par le Conseil royal de l'instruction publique). 2 fr.

LA MYTHOLOGIE, 2e édit., 1 vol. in-18, avec fig. broché. 3 fr.

L'HISTOIRE DU MOYEN AGE, 2e édit., 2 vol. in-18, brochés. 4 fr.

L'HISTOIRE MODERNE, 2 vol. in-18, br. (Ouvrage autorisé par le Conseil royal de l'instruction publique). 4 fr.

L'HISTOIRE DE FRANCE, 5e édit., 2 vol. in-18, br. 4 fr.

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE, 2e édit., 2 vol. in-18, broché. 4 fr.

L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE, 1 vol. in-18, br. (Ouvrage autorisé par le Conseil royal de l'instruction publique). 2 fr.

BIOGRAPHIE ÉLÉMENTAIRE DES PERSONNAGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, à l'usage des maisons d'éducation des deux sexes. Paris, 1839, un seul vol. in-18, grand-raisin, de 600 pag., à deux col.
Broché, 5 fr.
Cartonné, 5 f. 50 c.

CARTE GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE DE L'ANCIEN MONDE, pour l'intelligence des Histoires racontées aux Enfans. Color. 2e tirage rectifié. 2 fr.

L'HISTOIRE ANCIENNE,

RACONTÉE AUX ENFANS;

PAR M. LAMÉ FLEURY,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES D'ÉDUCATION.

CINQUIÈME ÉDITION.

A PARIS,

LIBRAIRIE DUFART,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 1;

A St.-PÉTERSBOURG, CHEZ J.-F. HAUER ET Cie.

1839.

AVERTISSEMENT.

L'expérience a démontré que les Précis, les Abrégés, les Résumés historiques, ne remplissent qu'imparfaitement le but que l'on se propose en les mettant dans les mains des enfans. Le drame seul de l'histoire est à leur portée, et peut laisser dans leurs jeunes esprits des traces qui leur soient profitables.

D'autres méthodes ne se sont adressées qu'à leur mémoire, qu'elles ont meublée de dates et de noms propres; mais la chronologie n'est pas toute l'histoire, elle n'en est que la charpente, et il nous a toujours paru impossible d'apprécier l'utilité des périodes historiques, si l'on n'a pas acquis préalablement la connaissance des faits qu'elles renferment.

Nous avons procédé d'une autre manière dans les petits ouvrages que nous avons publiés jusqu'aujourd'hui, et que

le public a si favorablement accueillis : il nous a semblé qu'en fixant d'abord nos lecteurs par des récits attachans, nous parviendrions plus aisément à les instruire.

Les enfans sont curieux et questionneurs; nous avons tâché de piquer leur curiosité, et d'aller au-devant de leurs questions, en parlant à leur intelligence.

Pendant longtemps on avait pensé que des lecteurs raisonnables pouvaient seuls tirer quelques inductions de l'histoire, et les abréviateurs se bornaient à raconter les faits, sans en déduire la moindre conséquence. C'était une erreur, qu'une expérience de plusieurs années a démontrée d'une manière irrécusable.

Nous avons envisagé l'enseignement historique sous un aspect tout-à-fait différent, et nous nous sommes convaincu que, pour peu qu'on en prît la peine, on pouvait accoutumer les plus jeunes élèves à raisonner les faits qui leur sont soumis. La mémoire n'est plus alors qu'un simple auxiliaire, et les progrès de l'intelligence

se développent en même temps que ceux de l'instruction.

Un enfant de six à huit ans possède déjà un tact parfait pour distinguer le bien du mal, le courage de la lâcheté, la grandeur d'âme de la faiblesse ; il suffit de l'aider dans ses remarques, si l'on veut que son esprit saisisse les pensées qu'on lui suggère, et que sa raison tire un double fruit de la leçon qui lui est donnée.

Notre Cours d'histoire racontée aux enfans n'est donc ni un abrégé, ni un précis des événemens, c'est l'histoire elle-même avec les sentimens qu'elle doit leur inspirer, et les conséquences qu'ils peuvent en déduire. Les points de vue sous lesquels elle leur est présentée sont destinés à grandir avec eux, et à fonder sur des bases solides leurs connaissances à venir.

Des avantages trop incontestables ont été tirés de cette méthode, depuis plusieurs années, par les habiles professeurs qui l'ont mise en pratique, pour que son

efficacité puisse être aujourd'hui l'objet du moindre doute.

A l'exception de deux chapitres que nous avons reconnu la nécessité d'intercaler pour compléter ce que l'on sait de l'Égypte ancienne, peu de changemens importans ont été effectués dans la nouvelle édition que nous publions aujourd'hui; mais, comme par le passé, nous nous sommes fait un devoir de mettre à profit toutes les observations que des personnes éclairées ont bien voulu nous adresser dans l'intérêt de la jeunesse. L'extrême difficulté que l'on éprouve à se mettre sans cesse à la portée des enfans ne nous a point rebuté, et c'est par une révision consciencieuse de l'ouvrage entier que nous avons voulu témoigner aux instituteurs et aux pères de famille, qui nous ont honoré de leurs conseils, le prix que nous attachons à leur suffrage.

L'HISTOIRE

ANCIENNE,

RACONTÉE AUX ENFANS.

LES PREMIERS ÉGYPTIENS.

Temps incertains.

Il y a en Afrique, sur les bords de la mer, une contrée qu'un grand fleuve traverse et baigne de ses eaux; chaque année, aux premiers jours de l'été, ce fleuve s'élève au-dessus de ses rives et se répand dans les campagnes, que ses flots couvrent bientôt entièrement; puis, après quelques jours de cette vaste inondation, on les voit se retirer lentement, laissant la terre couverte d'un limon bienfaisant qui la fertilise, et lui fait produire d'abondantes moissons.

Ce fleuve remarquable se nomme le NIL, et le pays qu'il arrose ainsi est l'ÉGYPTE, dont il est souvent question dans l'Histoire sainte.

Dans les plus anciens temps dont on ait gardé la mémoire, l'Égypte n'avait qu'un petit nombre d'habitans, qui d'ailleurs étaient si grossiers et si ignorans, qu'ils prétendaient que leurs ancêtres étaient nés, avant tous les autres hommes, du limon du Nil échauffé par le soleil; ce qui était bien ridicule, je vous assure, car la terre n'a jamais produit des hommes comme elle fait pousser des arbres, et il n'y a que Dieu seul qui ait pu créer nos premiers parens. Ces premiers habitans de l'Égypte n'avaient d'ailleurs aucune idée de l'agriculture, qui est l'art de cultiver les champs, et dans le pays le plus fertile du monde, ils se nourrissaient des racines et des herbes que la terre donne naturellement avec tant de libéralité.

Mais voici qu'un peuple noir, qui prétendait descendre de Cham, ce fils du

vieux Noé que le patriarche avait maudit pour lui avoir manqué de respect, vint de l'Éthiopie, contrée voisine que le Nil traverse également, et où l'on trouve de l'or, du bois d'ébène et des dents d'éléphans, d'où l'on tire l'ivoire. Ce peuple nouveau descendit un jour le long des rives du fleuve, et après avoir fondé une ville qui reçut le nom de Méroé, il se répandit avec rapidité sur toute l'étendue de l'Égypte.

Ces étrangers connaissaient l'agriculture; ils savaient faire usage de la charrue, et leur premier soin fut d'enseigner aux Égyptiens la manière d'employer cet utile instrument. Aussi les prêtres de Méroé, qui étaient en même temps les princes de l'Éthiopie, faisaient-ils un si grand cas de cette précieuse invention, qu'ils portaient, au lieu d'un sceptre, un soc de charrue, c'est-à-dire la partie de cet instrument qui déchire la terre et la rend féconde.

Cependant les nouveaux venus ne tar-

dèrent pas à s'apercevoir que les plaines d'Égypte, arrosées tous les ans par les débordemens du Nil, étaient bien moins arides que leur Éthiopie, où des sables brûlans et l'ardeur dévorante du soleil ne permettent à aucune plante de croître et de verdir.

D'abord les Éthiopiens s'établirent autour de Méroé; mais ensuite, voyant que la terre d'Égypte leur donnait chaque année de plus belles moissons, ils creusèrent, sur les bords du fleuve, des cavernes où ils pussent se mettre à l'abri de la chaleur dévorante de ce climat, et en même temps se préserver des ouragans qui soufflent quelquefois du désert d'Afrique, dont l'Égypte n'est pas éloignée.

Bientôt après ils bâtirent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de THÈBES, qui avait cent portes, et où leurs prêtres s'établirent et demeurèrent.

Enfin, en descendant encore le Nil, les Éthiopiens arrivèrent à un endroit où ce fleuve se divise en plusieurs branches, au

milieu desquelles on trouve des terres encore plus fertiles que toutes celles qu'ils avaient rencontrées jusqu'alors ; ils entreprirent avec succès de les cultiver, et devinrent ainsi les plus riches agriculteurs du monde.

Cette dernière province, comprise entre les branches du Nil, reçut plus tard le nom de DELTA, parce qu'elle ressemble par sa forme à une lettre grecque qui porte ce nom, et qui est faite de cette manière Δ.

Ce pays d'Egypte, dont l'histoire est fort intéressante, mes petits amis, n'était pas encore très-connu des nations de l'Europe, il y a seulement quarante ans ; mais depuis cette époque, une armée française, conduite par Napoléon, le plus grand général des temps modernes, a parcouru cette contrée, où elle a laissé d'innombrables souvenirs de gloire, tandis que des savans profitaient des intervalles des batailles pour étudier ce pays remarquable, et en faire connaître les curiosités et les monumens. Vos grands-pères pourront vous raconter

cette étonnante expédition où nos Français eurent bien des maux à souffrir, et qui n'est pas la moins admirable de toutes les merveilles dont l'Égypte a été le théâtre.

LES DIEUX DE L'ÉGYPTE.

Depuis l'an 2188 jusqu'à l'an 2084 avant J.-C.

Le premier homme qui ait porté en Égypte le titre de roi se nommait Ménès; il demeurait à Thèbes, et son royaume ne s'étendait pas au delà des environs de cette ville, que l'on nommait le nome Thébaïque. Mais ce prince agrandit considérablement ses États, en élevant des digues pour empêcher le Nil de couvrir entièrement les campagnes qu'il traverse; et dans la contrée qu'il préserva ainsi des inondations du fleuve, il fonda, à la pointe même du Delta, une grande et belle ville à laquelle il donna le nom de Memphis. Ménès, digne successeur des prêtres d'Éthiopie, conti-

nua d'honorer les dieux qu'ils avaient fait connaître aux Égyptiens, et inventa de nouvelles cérémonies pour les sacrifices qu'on leur offrait. Il faut, à propos de cela, que je vous dise quelles étaient les divinités que ces peuples adoraient dans ce temps reculé.

C'était d'abord le soleil et la lune, qu'ils nommaient le dieu Osiris et la déesse Isis, dont vous pouvez lire l'histoire dans la Mythologie. Ils attribuaient à Osiris l'invention de l'agriculture, voulant exprimer par là que c'est le soleil qui rend la terre féconde, et qui fait mûrir les moissons.

Puis ils rendaient des honneurs divins à diverses espèces d'animaux, tels que le bœuf, qu'ils appelaient APIS ; le chien, ANUBIS ; le chat, et enfin un oiseau de ce pays connu sous le nom d'IBIS. Vous allez me demander, peut-être, ce qu'ils trouvaient de divin dans de semblables bêtes, dont ils se servaient chaque jour dans leurs champs et dans leurs maisons ; mais je

vous répondrai que c'était précisément parce que ces animaux leur étaient utiles qu'ils en avaient fait des divinités, pour que chacun les respectât.

Ainsi le bœuf leur servait à labourer la terre; le chien à garder leurs troupeaux; le chat, à détruire les rats qui rongeaient leurs récoltes; l'ibis enfin n'avait pas moins de droits à leur reconnaissance, parce que cet oiseau fait une chasse continuelle à une multitude de petits serpens, que les eaux du Nil laissent sur le rivage en se retirant. Ils adoraient également la plupart des légumes de leurs jardins, dont l'usage était pour eux un des bienfaits de la nature.

Outre ces dieux de leur invention, ils en avaient encore d'autres qui étaient à leurs yeux un objet de crainte, et ils s'imaginaient les apaiser en brûlant de l'encens devant eux.

Le CROCODILE, par exemple, est un grand animal qui vit tantôt dans le Nil, et tantôt sur la terre; il a la forme du lézard

de nos climats, mais il est bien différent de ce petit animal, qui est doux et sans malice, tandis que le crocodile, au contraire, est aussi rusé que féroce. On dit que lorsqu'il veut attirer près de lui quelque voyageur pour le dévorer, il se cache dans les joncs du fleuve, et contrefait le cri d'un enfant qui pleure. Mais malheur à celui qui se détourne du chemin pour aller de ce côté! car si un homme est assez imprudent pour s'en approcher, le monstre s'élance tout à coup sur lui avec violence, et le met en pièces en un instant. Heureusement que cet animal, tout méchant qu'il est, ne peut se défendre contre l'ICHNEUMON, espèce de chat d'Égypte qui est son plus mortel ennemi, et qui détruit les œufs du crocodile ou ses petits lorsqu'ils viennent d'éclore, car la Providence a voulu qu'à côté du mal il y eût toujours le remède.

Les Égyptiens, à qui l'ichneumon était si utile, adoraient également ce petit animal en reconnaissance du service qu'il

leur rendait en s'attaquant à la progéniture d'un si redoutable ennemi.

Ce peuple attachait aussi un grand prix aux honneurs que l'on doit rendre aux morts; mais en cela il faisait preuve d'un esprit juste et raisonnable, car, en Égypte, les honneurs funèbres étaient la récompense de la bonne conduite et de la vertu.

Lorsqu'un Égyptien venait à mourir, ses parens le faisaient embaumer, c'est-à-dire faisaient aussitôt préparer son corps avec des parfums qui le préservaient de la corruption; puis le cadavre tout entier était enveloppé de petites bandelettes de lin, extrêmement fines, et collées ensemble par une gomme légère, également parfumée avec soin.

Au moyen de cette préparation, ils conservaient non-seulement les traits du visage et la personne entière qu'ils regrettaient, mais encore ses cheveux, ses dents et sa peau elle-même, que le temps rendait sèche et ferme comme du parchemin. Après

cela, ce corps, placé dans une espèce d'armoire ouverte, était déposé debout contre la muraille, soit dans un de ces tombeaux dont je vous parlerai plus tard, soit dans la maison même des parens du mort où chacun pouvait ainsi conserver religieusement les restes mortels de ses ancêtres. C'est ce que l'on appelle des MOMIES d'Égypte, dont on a retrouvé un grand nombre encore intactes, depuis plus de trois mille ans qu'elles ont subi cette préparation.

Je dois vous dire pourtant, mes enfans, que chaque Égyptien après sa mort n'était point ainsi disposé en momie; il fallait auparavant qu'il eût été présenté devant un juge sur la place publique, où il était permis à chacun d'élever la voix pour l'accuser; alors, si le juge déclarait que la conduite du défunt avait été mauvaise, il était privé des honneurs de la sépulture. Les rois eux-mêmes n'étaient pas plus exempts que leurs sujets de cette formalité, pour faire voir que si pendant leur vie ils

avaient été placés au-dessus de leurs semblables, la mort les avait fait descendre au rang des autres hommes.

Aujourd'hui, mes petits amis, cette cérémonie du jugement public, lorsqu'une personne a cessé de vivre, n'existe plus chez aucun peuple ; mais la mémoire du méchant est toujours flétrie et détestée, tandis que celle de l'homme de bien est chérie et révérée de tous ceux qui l'ont connu. Soyez bien persuadés surtout, mes enfans, que lorsqu'un homme aura fait quelque mauvaise action sur la terre, il s'élèvera toujours contre lui des voix pour l'accuser devant tout le monde, comme cela se faisait autrefois chez les Égyptiens.

On rencontre aussi fréquemment en Égypte des ibis conservés avec le même soin que les momies humaines : ce sont probablement les restes de ceux de ces oiseaux qui, après avoir été nourris dans les temples de Thèbes et de Memphis, recevaient ensuite les honneurs divins.

LES ROIS PASTEURS.

Depuis l'an 2084 jusqu'à l'an 1728 avant J.-C.

Il y avait déjà bien des années, mes enfans, que le roi Ménès était mort, et celui qui régnait alors se nommait Timaos, lorsqu'un peuple inconnu, qui avait les cheveux roux et les yeux bleus, vint du côté où le soleil se lève, et se rendit maître d'une grande partie de l'Égypte.

Ces nouveaux conquérans étaient grossièrement vêtus d'une peau de bœuf qui les couvrait à peine; leurs cheveux étaient longs et en désordre, et leurs membres tout chargés de dessins de couleurs différentes et bizarres. Comme ils amenaient avec eux de grands troupeaux, on les nomma les Hycsos ou Pasteurs : mais ces

pasteurs firent bien du mal en Égypte ; ils tuèrent tous les prêtres éthiopiens qu'ils purent atteindre, brûlèrent les villes, renversèrent les temples des dieux, et choisirent enfin pour roi un de leurs chefs nommé Salatis, qui établit sa demeure à Memphis. Ce prince construisit à l'une des embouchures du Nil dans la mer une ville qu'il nomma Avaris, et qui reçut plus tard le nom de Péluse ; après lui, cinq autres rois pasteurs gouvernèrent l'Égypte pendant de longues années ; mais pourtant ils ne s'emparèrent jamais de la grande Thèbes, qui continua d'appartenir aux anciens habitans du pays.

La domination des Hycsos ne s'étendit pas ainsi au-dessus du Delta, que l'on nomme aussi la Basse-Égypte, et le nome Thébaïque fut préservé du ravage de ces barbares.

Or, il faut que je vous dise, mes petits amis, que si nous ne savons que peu de chose sur cette époque reculée, c'est que les prêtres égyptiens étaient les seuls qui

conservassent l'histoire de ces anciens temps, écrite en caractères qu'aucune autre personne ne pouvait lire, de sorte que le reste des Égyptiens ignorait absolument ce qui était arrivé autrefois à leurs pères.

Cette écriture des prêtres d'Égypte se composait de traits bizarres et de figures d'animaux, tels que le lion, le rhinocéros, l'hippopotame et la girafe, qui sont tous originaires d'Éthiopie; car c'étaient les Éthiopiens qui avaient apporté en Égypte cette singulière manière d'écrire, à laquelle on donne le nom d'HIÉROGLYPHES, et que l'on retrouve continuellement sur les monumens encore existans de nos jours, et dans les tombeaux où les momies étaient déposées.

Il y a aujourd'hui quelques savans qui ont trouvé le secret de lire les hiéroglyphes, au moyen desquels on pourra peut-être un jour apprendre l'histoire de cette époque que nous ne connaissons aujourd'hui que d'une manière si imparfaite; mais jusqu'à présent on doit se contenter

d'étudier les sculptures et les grands débris qui ont été retrouvés, et qui montrent avec quelle perfection les Égyptiens savaient cultiver les arts.

Quoi qu'il en soit, après que les rois pasteurs, que leur séjour en Égypte n'avait point rendus moins sauvages, eurent régné pendant plus de trois cents ans sur cette contrée, un roi de Thèbes, nommé Thoutmosis, le même qui confia le gouvernement de l'Égypte au sage Joseph, dont les aventures vous ont sans doute intéressés dans l'Histoire sainte, les chassa de leurs conquêtes, reprit sur eux la grande Memphis, et s'empara même de leur ville d'Avaris. Alors cette race étrangère disparut entièrement du pays, qui rentra sous la domination de ses anciens maîtres.

Ce fut après l'expulsion des Hycsos que l'Égypte commença à se couvrir des magnifiques monumens qui excitent encore à présent notre admiration, et dont je veux aussi vous faire connaître les principaux.

LES MONUMENS DE L'ÉGYPTE.

Depuis l'an 1728 jusqu'à l'an 1643 avant J.-C.

Savez-vous ce que c'est que les pyramides, dont il est indispensable, pour des enfans qui ont appris l'histoire, de connaître l'existence? Ce sont d'immenses constructions en pierre, dont la base est un carré, et dont quelques-unes s'élèvent à une hauteur prodigieuse. Lorsqu'on est au pied de l'une des principales pyramides, elle paraît se terminer en pointe; mais si l'on veut y monter par l'un des côtés qui forment de larges escaliers, dont les marches sont si hautes que les hommes les plus grands sont obligés d'y mettre les genoux, on est tout étonné de parvenir à une espèce de ter-

rasse, d'où l'on découvre la vue la plus admirable et la plus étendue.

Il y a beaucoup de pyramides en Égypte, et vous le croirez sans peine, lorsque vous saurez que ces monumens étaient les tombeaux des anciens Égyptiens : on en connaît un grand nombre de moyennes et même de très-petites ; mais les plus remarquables de toutes, par leur élévation, sont celles que l'on voit encore auprès du Caire, grande ville bâtie près des ruines de l'antique Memphis.

Les Turcs, qui sont aujourd'hui les possesseurs de l'Égypte, appellent ces grandes pyramides les montagnes de Pharaon ; mais cela ne veut pas dire qu'elles aient toutes été construites par ces Pharaons dont parle l'Écriture sainte dans les histoires de Joseph et de Moïse, et vous savez déjà que ce nom de Pharaon était dans ce temps-là le titre du roi d'Égypte.

La plus haute des pyramides de Memphis fut construite autrefois par les ordres d'un prince nommé Chéops, pour lui ser-

vir de tombeau ; son frère Chéphrem, qui lui succéda, fut l'auteur de la seconde : les travaux qu'il fallut exécuter pour élever ces masses énormes coûtèrent la vie à un nombre infini d'Égyptiens, et l'on dit même que tous les trois mois il y périssait cent mille hommes ; mais ces princes, dont l'orgueil et la dureté avaient causé la perte de tant de malheureux, en furent punis comme ils le méritaient ; car les juges des morts ordonnèrent qu'on les privât des honneurs de la sépulture, et qu'ils ne fussent point ensevelis dans leurs pyramides, comme ils l'avaient espéré.

Les obélisques sont encore des monumens que l'on rencontre dans plusieurs parties de l'Égypte. Ce sont de hautes colonnes d'un seul morceau, à quatre faces, et terminées en pointe, que l'on taillait dans la pierre la plus dure.

Ces blocs immenses étaient travaillés avec le plus grand art par des ouvriers habiles, dans les carrières mêmes où se trouve le Granit (c'est le nom de la pierre dure et

rougeâtre que l'on employait pour ces monumens), et ensuite des bateaux faits exprès les transportaient sur le Nil dans les diverses provinces de l'Égypte.

Un de ces monumens gigantesques, enlevé après des travaux inouïs, dans un lieu nommé Luxor, situé à peu de distance de Thèbes, a été transporté à Paris, par des hommes habiles et ingénieux, pour devenir un des ornemens de cette capitale : et lorsque sur l'une de nos principales places publiques on contemple cette masse de pierre qui a déjà traversé tant de siècles, personne ne peut s'empêcher de penser combien d'hommes et de nations mêmes se sont succédé sur la terre, depuis que ce bloc de granit a été soumis pour la première fois au travail des ouvriers égyptiens.

Ainsi que la plupart des monumens que nous ont laissés ces peuples, l'obélisque de Luxor est couvert d'hiéroglyphes et de dessins bizarres, représentant sans doute quelque cérémonie de leur religion, ou le

récit de quelque grand événement. Des savans, avec un zèle digne des plus grands éloges, se sont dévoués à étudier le sens caché de cette écriture mystérieuse, et leur persévérance autant que leur habileté doit nous faire espérer qu'ils parviendront un jour à la déchiffrer, et à découvrir ainsi plusieurs faits tout à fait inconnus de cette histoire.

C'est parmi les ruines des temples égyptiens de Thèbes et de Memphis que l'on a trouvé les pasteurs représentés par des hommes roux aux yeux bleus, et les Éthiopiens avec leur figure noire et leurs cheveux crépus.

Une autre merveille de l'Égypte que je ne veux point non plus vous laisser ignorer, mes enfans, était le lac Mœris, que fit creuser autrefois un Pharaon de ce nom pour recevoir les eaux du Nil, lorsqu'elles étaient trop abondantes et auraient pu submerger entièrement l'Égypte. Dans les temps de sécheresse, au contraire, ces eaux servaient à arroser le pays, par

une multitude de petits canaux tracés dans tous les sens, pour aller porter au loin la fraîcheur et la fertilité.

Ce roi Mœris, en creusant son lac, avait rendu un bien plus grand service à son pays que Chéops et Chéphrem, par la construction de leurs énormes pyramides; c'est que ceux-ci n'avaient écouté que leur orgueil, tandis que Mœris avait préféré assurer la nourriture de ses sujets, plutôt que de les faire périr par milliers pour lui bâtir un tombeau inutile.

Il ne me serait pas possible, mes petits amis, de vous décrire ici tout ce que l'on trouve de curieux et de remarquable en Égypte, où l'on serait tenté de croire, à voir la grandeur et la solidité des débris majestueux dont elle est couverte, que ses monumens ont été l'ouvrage d'une nation de géans. Les ruines de Thèbes, entre autres, renferment un grand nombre de statues colossales, représentant des SPHINX, sorte d'animaux monstrueux ayant la tête d'une femme et le corps d'un lion. Je n'ai

pas besoin de vous dire, je pense, que de pareils animaux n'ont jamais existé, mais on croit que les Égyptiens figuraient par ces bêtes fabuleuses un des mystères de leur religion, dont l'explication n'est point parvenue jusqu'à nous.

Vous entendrez peut-être parler encore, à propos de l'Égypte, d'une statue en bronze représentant un prince nommé MEMNON, qui chaque jour, aux premiers rayons du soleil, rendait, dit-on, un son plaintif et harmonieux : les Égyptiens prétendaient aussi posséder le fameux PHÉNIX, oiseau merveilleux, dont le plumage d'or était mêlé de blanc et d'écarlate, et qui, étant seul de son espèce, se brûlait lui-même sur un bûcher lorsqu'il était vieux, pour renaître de ses cendres plus jeune et plus beau que jamais.

Ce sont de ces contes auxquels il ne faut pas ajouter foi, à moins que l'on ne pense que la statue de Memnon ne rendît ce son par quelque artifice des prêtres idolâtres qui la gardaient; quant au Phénix,

je puis vous assurer que l'on n'a jamais vu d'oiseau semblable.

Le plus fameux et le plus puissant des rois égyptiens fut Sésostris, que l'on nomme aussi quelquefois Ramsès-le-Grand, dont l'histoire serait bien intéressante, si elle n'était mêlée d'une multitude de fables, parmi lesquelles il est difficile de distinguer la vérité.

Aménophis, son père, le même qui se noya dans la mer Rouge, avec son armée, en poursuivant les Israélites, voulant lui assurer dès le berceau un grand nombre d'amis, ordonna qu'il serait élevé avec tous les petits garçons qui étaient nés à Thèbes le même jour que lui : il y eut ainsi dix-sept cents enfans qui grandirent avec Sésostris, apprirent tout ce qu'il apprit, et l'aidèrent ensuite à devenir un des plus puissans rois du monde, car ils l'aimaient tous comme un frère.

Ce devait être un spectacle intéressant à voir que celui de ce jeune prince, entouré de tant d'enfans de son âge, dont il

faisait ses amis et ses compagnons ; ce fut en vivant au milieu d'eux qu'il apprit à s'en faire aimer, et à traiter plus tard tous les hommes comme il avait traité ses compagnons d'enfance.

Le grand Sésostris, qui se rendit maître, dit-on, d'une partie de la terre, et qui fut vraisemblablement un des plus puissans Pharaons de l'Égypte, est figuré de diverses manières sur la plupart des monumens qui subsistent encore dans cette contrée : tantôt on le voit combattant les rois d'Éthiopie, qu'il oblige à déposer à ses pieds de riches tributs d'or, de bois d'ébène et d'ivoire; tantôt il est représenté mettant en fuite des princes d'Asie, reconnaissables à leurs robes traînantes et à leurs coiffures élevées. D'autres fois ces peuples paraissent devant lui vaincus et enchaînés.

Sésostris, mes enfans, ne fut pas seulement un prince conquérant et redoutable, mais il se montra en même temps sage législateur et monarque bienfaisant; il partagea l'Égypte entière en trente-

six NOMES ou provinces différentes, et distribua aux guerriers qui avaient contribué à sa gloire et à ses exploits la troisième partie des terres de son royaume, sous la condition que leurs descendans qui, après eux, conserveraient la jouissance de ces terres, seraient toujours prêts à prendre les armes pour la défense de leur patrie. On doit regretter, cependant, que ce grand roi, dans sa vieillesse, étant devenu aveugle, n'ait pas supporté cette affliction avec la patience que chacun de nous doit opposer aux épreuves qu'il plaît à la Providence de nous faire subir, et qu'il se soit donné la mort pour échapper à la douleur qu'il ressentit d'avoir perdu la lumière. Les Égyptiens, reconnaissans envers sa mémoire, lui élevèrent des temples, où ils l'associèrent aux honneurs divins qu'ils rendaient aux objets de leur vénération.

Ce fut vers le temps de Sésostris, mes petits amis, qu'un Égyptien, nommé CÉCROPS, suivi d'un certain nombre de ses

concitoyens, conduisit une colonie dans un beau pays d'Europe, alors peu connu, et auquel on donna plus tard le nom de Grèce. Cécrops y porta en même temps les arts et les inventions de l'Égypte, et devint le fondateur de plusieurs villes, dont la plus célèbre fut Athènes, sur laquelle vous apprendrez, par la suite, bien des histoires remarquables.

SÉTHOS.

Depuis l'an 713 jusqu'à l'an 671 avant J.-C.

Depuis les temps les plus anciens, mes petits amis, tous les habitans de l'Égypte étaient partagés en trois classes, également utiles et respectables. La première était celle des prêtres, qui seuls possédaient l'art de se servir des hiéroglyphes, déchiffraient cette écriture mystérieuse, observaient le cours des astres, et présidaient aux sacrifices que l'on offrait aux divinités du pays : quoiqu'ils fussent en petit nombre, ils possédaient à eux seuls le tiers des terres du royaume.

La seconde classe était celle des guerriers, qui n'avaient d'autre occupation, d'autre science que celle de défendre leur patrie contre les ravages des Éthiopiens et

des peuples pasteurs qui avaient autrefois envahi l'Égypte. Ces guerriers, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, possédaient aussi le tiers des terres du royaume, dont le reste appartenait entièrement aux rois.

Le peuple enfin, c'est-à-dire les marchands, les ouvriers, les artisans de toute espèce, formaient la plus nombreuse et la dernière classe des habitans de l'Égypte. Ceux-là n'apprenaient ni à lire ni à écrire; leur caractère était craintif, leurs mœurs farouches, et ils ne savaient qu'obéir et souffrir en silence.

Ces pauvres gens ne possédaient pas le plus petit coin de terre; ils vivaient à demi nus, se nourrissaient de quelques légumes grossiers, et n'avaient d'autre abri que les portiques des temples, ou des huttes fragiles de paille et de feuillage. La plupart du temps ils n'échappaient aux plus affreuses privations, qu'en se livrant aux travaux pénibles et dangereux que leur imposaient, pour un modique salaire, les orgueilleux Pharaons, qui construisirent les pyramides,

et couvrirent l'Égypte des gigantesques monumens de Thèbes et de Memphis. Vous pouvez même vous rappeler à cette occasion d'avoir lu, dans l'histoire de Moïse, que le cruel Aménophis ordonnait à ceux qui faisaient travailler les Hébreux pendant leur captivité en Égypte, de redoubler de rigueur envers ces infortunés, afin qu'ils périssent en plus grand nombre, et que leur nation fût promptement exterminée.

Maintenant il faut que je vous dise, mes bons amis, qu'en Égypte, lorsqu'un roi venait à mourir, ce n'était pas toujours son fils ou son plus proche parent qui lui succédait sur le trône; le plus souvent, les prêtres choisissaient parmi eux, sans consulter le peuple ni les guerriers, celui qui leur paraissait le plus digne de recevoir la couronne, et comme ils étaient plus savans et plus respectés que tous les autres Égyptiens, chacun s'empressait de souscrire au choix qu'ils avaient cru devoir faire.

Or, il arriva qu'un Éthiopien, nommé Séthos, fut élevé au trône par le choix des

prêtres, parce qu'il avait été instruit lui-même dans les mystères de la religion d'Osiris, et possédait la plupart des sciences secrètes interdites au reste de la nation. Séthos avait donc beaucoup de savoir et d'habileté, mais il était en même temps fier envers les guerriers, sans pitié pour le pauvre peuple et insatiable de richesses. Il dépouilla les premiers de toutes les terres que le grand Sésostris avait distribuées à leurs ancêtres, et surchargea les seconds de travaux si pénibles, qu'en peu d'années plusieurs provinces de l'Égypte se trouvèrent presque entièrement dépeuplées.

Mais tandis que l'inflexible Séthos accablait ainsi sans pitié cette nation malheureuse, il apprit tout à coup qu'une grande armée d'Assyriens, comme celle qui avait envahi plusieurs fois la Judée, ainsi que je vous l'ai raconté dans l'Histoire sainte, s'approchait de l'Égypte, conduite par un roi, nommé Sennachérib, qui était le petit-fils de Salmanasar, le destructeur du royaume d'Israël.

Je n'essaierai point, mes enfans, de vous peindre l'effroi de l'Égypte entière et de Séthos lui-même, en apprenant cette fatale nouvelle; mait ce fut bien pis encore, lorsque les guerriers qui haïssaient ce prince à cause de ses injustices, déclarèrent qu'ils ne prendraient point les armes en sa faveur contre les Assyriens, et que chaçun d'eux attendrait paisiblement dans sa demeure le maître qu'il plairait aux dieux d'imposer à l'Égypte.

Mais Séthos, tout avide et orgueilleux qu'il était, ne manquait pas de courage, et se voyant ainsi abandonné de ceux dont le devoir était de défendre leur patrie, il réunit autour de lui un petit nombre de marchands, d'artisans et de gens de la lie du peuple, inhabiles à manier les armes, et se mettant à leur tête, il s'avança jusqu'à Péluse, où déjà l'armée de Sennachérib couvrait au loin le rivage d'une multitude de tentes.

A l'aspect d'un ennemi aussi supérieur en nombre, Séthos, voyant sa petite troupe

tomber dans le découragement, eut recours à un artifice que lui suggéra le respect que les Égyptiens professaient pour ses moindres paroles; il leur annonça qu'il allait recevoir du ciel un secours extraordinaire, et par cette espérance, qu'il ne partageait sans doute pas lui-même, il retint autour de lui ses soldats prêts à prendre la fuite.

En effet, il arriva précisément, pendant la nuit suivante, qu'une multitude innombrable de rats, se répandant tout à coup dans le camp des Assyriens, rongèrent en quelques heures, avec la voracité propre à cette race d'animaux, les cordes de leurs arcs, les brides de leurs chevaux, et jusqu'aux courroies de leurs boucliers, dont ils se trouvèrent dans l'impossibilité de faire aucun usage. Les Assyriens se voyant ainsi désarmés, et assaillis sous leurs tentes par cette espèce d'ennemis qui ne leur laissaient pas un seul instant de repos, prirent la fuite avec précipitation, persuadés que quelque divinité malfaisante et favorable aux Égyptiens avait suscité contre eux les

nouveaux adversaires contre lesquels ils étaient sans défense.

Les Égyptiens profitèrent habilement de cette terreur subite de l'armée de Sennachérib, pour tuer un grand nombre d'Assyriens, et Séthos ne manqua pas de répandre dans toute l'Égypte que l'invasion des rats était le secours miraculeux qu'il avait attendu du ciel : pour consacrer à jamais le souvenir de cet événement, il se fit ériger, dans un temple de Memphis, une statue qui le représentait tenant dans sa main droite un gros rat, avec une inscription ainsi conçue :

Apprenez, en me voyant, à respecter les Dieux !

LE LABYRINTHE DE MEMPHIS.

Depuis l'an 671 jusqu'à l'an 617 avant J.-C.

L'UN des soins les plus constans des rois et des prêtres égyptiens, mes petits amis, avait été, dans tous les temps, d'inspirer au peuple et aux guerriers de cette nation une profonde horreur pour les étrangers, qu'ils confondaient, dans leur ignorance, avec les Hycsos et les barbares qui avaient autrefois subjugué l'Égypte. Ils n'avaient pas une aversion moins prononcée contre la mer, qu'ils regardaient comme l'ennemie de leur patrie, parce qu'elle avait autrefois couvert de ses flots le Delta, leur plus riche province; et leur répugnance pour la navigation était telle, que lorsque la tempête ou le hasard jetait sur leurs rivages quelques malheureux marins, ils étaient aussitôt im-

pitoyablement égorgés par la populace, comme des êtres dangereux et nuisibles.

Il y avait déjà plusieurs années que le roi Séthos avait cessé de vivre, et personne encore n'avait été choisi pour prendre place au trône qu'il laissait vacant, lorsque douze seigneurs, voyant l'Égypte livrée à tous les malheurs qui suivent infailliblement l'anarchie, c'est-à-dire cet état violent où aucune autorité n'est assez forte pour se faire craindre et respecter, résolurent de s'emparer du souverain pouvoir, et de gouverner le royaume d'un commun accord.

Unis par une sincère et généreuse amitié, ces douze princes, pour ne point se séparer, se firent élever auprès de Memphis un palais, ou plutôt un édifice immense formé de douze palais, communiquant l'un avec l'autre, et renfermant un si grand nombre de vestibules, d'appartemens, de cabinets, de portes, de galeries, d'escaliers, de corridors, que lorsqu'on y était entré, il devenait presqu'impossible de ne pas s'y égarer. Au-dessous

de ce vaste monument, un pareil nombre de palais souterrains, contenant, dit-on, quinze cents chambres différentes, étaient destinés à servir de sépulture aux douze rois, et d'habitation aux crocodiles et aux autres animaux sacrés. Cet édifice gigantesque portait le nom de LABYRINTHE, et c'est de là qu'est venu l'usage d'appeler ainsi un jardin dont les allées se croisent en tant de sens différens, que ceux qui le parcourent craignent bientôt de ne plus pouvoir en sortir.

Or, quelle que fût auparavant l'union des douze princes qui régnaient ensemble sur l'Égypte, depuis qu'ils s'étaient partagé le pouvoir suprême, une défiance mutuelle s'était glissée entre eux, et ils consultèrent secrètement un des plus savans prêtres de Memphis, qui leur prédit que celui des douze qui ferait des libations à Osiris dans un vase d'airain, deviendrait seul maître de l'Égypte: mais vous ne savez sans doute pas ce que c'était qu'une « libation », et je vais tâcher de vous en donner une idée.

Lorsque les Égyptiens offraient des sacrifices à leurs dieux, il était d'usage que les assistans, pour rendre la divinité favorable à leurs prières, répandissent sur l'autel des vases remplis de lait, de vin ou d'autres liqueurs parfumées. C'était ce qu'on appelait alors faire des libations, et dans chaque temple des coupes d'or ou d'argent, destinées à cet usage, étaient préparées auprès de l'autel.

Un jour donc que les douze princes étaient réunis dans un temple de Memphis pour offrir un sacrifice, lorsque le moment fut venu de faire les libations, on ne trouva que onze coupes d'or, et l'un de rois, nommé PSAMMÉTHIQUE, afin de ne point retarder le sacrifice, prit son casque qui était d'airain, et s'en servit pour accomplir cette cérémonie. Mais cette circonstance rappela tout à coup à tous les assistans la prédiction qui leur avait été faite à ce sujet, et de ce moment Psammméthique, devenu odieux à ses anciens amis, fut contraint de fuir précipitamment leur pré-

sence, pour ne point être tué par leur ordre, et de se réfugier dans une province éloignée où, sous un déguisement obscur, il attendit patiemment que quelque événement inattendu le tirât de cet exil.

A quelque temps de là, comme il se promenait sur le bord de la mer, rêvant sans doute au malheur dans lequel il était tombé, il aperçut à peu de distance un navire étranger qu'une furieuse tempête venait de briser sur le rivage, et remarqua que les hommes échappés au naufrage étaient couverts d'armures de fer : il se souvint alors qu'on lui avait prédit dans sa jeunesse, que la mer amènerait un jour à son secours des hommes d'airain qui changeraient sa fortune. Plein de confiance dans cette prédiction, il alla au-devant de ces étrangers, se mit à leur tête, et, grâce à leur courage, ayant défait complétement l'armée des onze rois, qui périrent tous dans la bataille, il se trouva seul maître de l'Égypte, sur laquelle il régna avec sagesse pendant trente-neuf ans.

Depuis ce temps, mes bons amis, les Égyptiens cessèrent de se montrer cruels envers les navigateurs qui abordaient leurs rivages ; eux-mêmes apprirent des étrangers à construire des vaisseaux avec lesquels ils se livrèrent au commerce qui les enrichit, et le successeur de Psammétique, appelé Néchao, que vous retrouverez peut-être un jour dans d'autres livres, fit entreprendre, par des marins de sa nation, une des plus longues navigations dont il soit question dans l'histoire des peuples de l'antiquité.

A présent que je vous ai raconté de l'Égypte tout ce qui m'a paru devoir vous intéresser, nous allons passer en Asie, qui fut, selon toute apparence, la première partie du monde habitée par les hommes, puisque c'était auprès des sources du Tigre et de l'Euphrate qu'était situé le paradis terrestre, où Adam et Ève vécurent si heureux avant leur péché.

NEMROD-LE-CHASSEUR.

Depuis l'an 2500 jusqu'à l'an 1993 avant J.-C.

Il y avait autrefois en Asie un homme qui était si passionné pour la chasse, qu'il employait sa vie entière à poursuivre les bêtes fauves dans les forêts : il se nommait Nemrod-le-Chasseur, et passait pour être l'un des descendans de Cham.

Or il ne faut pas croire que Nemrod, en se livrant à la chasse avec cette ardeur, n'eût pas d'autre idée que de détruire les animaux sauvages : sous ce prétexte, il réunissait autour de lui un grand nombre d'hommes jeunes et robustes qui, toujours armés pour cet exercice, prirent l'habitude d'une vie rude et laborieuse, et s'accoutumèrent à obéir au chef qui les

dirigeait dans leurs courses, de sorte qu'un certain jour ils proposèrent à Nemrod de le faire roi, et celui-ci, qui surpassait tous ses compagnons par son courage et son habileté, y consentit avec plaisir.

Alors le grand chasseur cessa de parcourir les campagnes à la poursuite des bêtes fauves; il apprit à ses sujets à abattre les forêts dont la terre était encore couverte, et leur persuada de bâtir une ville au lieu même où, avant la dispersion des hommes, les fils de Noé avaient entrepris la fameuse tour de Babel que Dieu ne leur permit pas d'achever.

Ce fut donc dans cet endroit que Nemrod jeta les fondemens de l'une des plus grandes villes qui aient jamais existé, et à laquelle il donna le nom de BABYLONE; il la construisit sur les bords de l'Euphrate, et à peu de distance d'un vaste pays appelé terre de SENNAAR, où les hommes s'étaient établis après le déluge. Les peuples qui habitaient la contrée voisine de Babylone reçurent le nom de CHALDÉENS,

et vous pouvez vous rappeler que ce fut de la Chaldée que Dieu appela Abraham, pour lui ordonner d'aller habiter la terre sainte.

Maintenant, mes enfans, vous serez sans doute surpris d'apprendre que ces peuples antiques, dont l'histoire nous est à peine connue, furent les premiers inventeurs de l'une des sciences les plus difficiles que les hommes puissent cultiver : je veux parler de l'ASTRONOMIE, étude qui a pour objet la connaissance des astres.

Sous le beau climat de l'Asie, où le ciel est toujours pur et serein, c'était l'usage, dès ce temps-là, que les bergers qui menaient paître leurs troupeaux dans les plaines de la Chaldée, passassent toutes les nuits en plein air, sans autre abri qu'une tente légère faite de peaux de bêtes ou de branches d'arbres. Ces bergers, dans leur solitude, prirent la coutume d'examiner avec attention les astres qui brillaient au ciel ; ils remarquèrent que les étoiles pouvaient les aider à se diriger dans les voyages

qu'ils étaient obligés de faire à travers les immenses pâturages de la Chaldée, et c'est de leurs observations que se sont formées les premières notions de l'astronomie, qui est devenue par la suite une science intéressante et indispensable pour la navigation et la géographie. Ainsi les Chaldéens furent les plus anciens astronomes; ce fut par eux que les premières découvertes qu'ils avaient faites furent portées en Égypte, et successivement dans les autres pays du monde, où des hommes laborieux qui les recueillirent s'adonnèrent à les étudier avec persévérance.

Mais cette invention qui aurait dû faire comprendre à ces peuples la puissance infinie de Dieu, seul et véritable créateur des merveilles qu'ils observaient, les fit tomber au contraire dans une erreur grossière : pénétrés d'admiration et de respect pour les corps lumineux qui brillaient au-dessus de leur tête, ils s'accoutumèrent à les adorer comme des divinités, et donnèrent ainsi naissance à une fausse religion,

que l'on nomme le SABÉISME, et qui n'est autre que l'adoration des astres : ils dressèrent des autels au soleil, auquel ils rendirent un culte sous le nom de BAAL, ce qui, dans leur langue, voulait dire roi ou seigneur : bientôt après ils poussèrent l'extravagance jusqu'à rendre les mêmes honneurs aux princes qui les avaient gouvernés, ou aux hommes ingénieux qui leur avaient enseigné quelque connaissance utile. Le grand chasseur Nemrod fut, dit-on, mis au nombre des dieux et confondu avec Baal. L'un des plus anciens temples du monde lui fut élevé par les Chaldéens, à Babylone même qu'il avait fondée, et où, dans une tour d'une hauteur considérable, leurs prêtres continuaient leurs observations astronomiques. Telle fut, mes petits amis, l'origine de l'idolâtrie dans laquelle les Israélites eux-mêmes se laissèrent si souvent entraîner; et si vous avez déjà étudié la Mythologie, vous pouvez aisément reconnaître, dans ce que je viens de vous raconter, la source de la

plupart des fables dont elle est remplie.

Vers le même temps un autre homme puissant, nommé Assur, qui était aussi originaire du pays de Sennaar, et l'un des descendans de Sem, le premier des fils de Noé, bâtit sur les bords du Tigre une nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de Ninive : tout le pays environnant prit celui d'Assyrie, ou royaume des Assyriens.

Il se trouva donc presqu'à la même époque, et dans la même partie du monde, deux empires fondés par des descendans de Noé, qu'il est aisé de distinguer l'un de l'autre ; mais celui des Chaldéens ne fut pas de longue durée, car peu d'années après la mort de Nemrod, un roi de Ninive, qui avait nom Bélus, s'empara de Babylone, fit tuer le prince qui régnait sur cette ville, ainsi que toute sa famille, et assujettit sans retour le royaume des Babyloniens à la domination assyrienne.

NINUS, ROI D'ASSYRIE.

Depuis l'an 1968 jusqu'à l'an 1916 avant J.-C.

Le fils de Bélus, mes petits amis, ne fut pas un prince moins illustre que son père : sous son empire, la domination des Assyriens s'étendit sur une grande partie de l'Asie, qu'il conquit par la force de ses armes. Secondé par un peuple voisin que l'on nommait les Arabes, il soumit l'Égypte, la Syrie, ainsi que plusieurs autres pays que nous apprendrons à connaître plus tard, et réunit de grandes armées qui traînaient après elles plusieurs milliers de chariots armés de faux : ainsi les hommes, qui depuis peu de siècles seulement avaient ap-

pris à se bâtir des maisons, connaissaient déjà l'art de fabriquer des armes tranchantes pour s'entre-détruire.

Je vous prie de remarquer, mes enfans, à propos des Arabes qui secondèrent Ninus dans ses entreprises et contribuèrent ainsi à l'accroissement de la puissance assyrienne, que ces peuples n'étaient autres que les anciens ISMAÉLITES, cette nation farouche et guerrière qui tirait son origine d'Ismaël, fils d'Abraham, que sa mère Agar porta tout enfant dans le désert pour obéir aux ordres de Dieu, ainsi que je vous l'ai raconté dans l'Histoire sainte.

Cependant Ninus, parvenu par ses conquêtes au comble de la grandeur, avait choisi Ninive pour en faire la capitale de son vaste empire, et il prenait plaisir à l'orner de palais magnifiques et de somptueux édifices; c'était là qu'il assemblait ses armées lorsqu'il voulait entreprendre des guerres lointaines, et ajouter de nouvelles provinces à son royaume.

Un jour que ce prince assiégeait la ville

de Bactres, capitale de la Bactriane, l'une des plus riches contrées de l'Asie, il aperçut sur les murailles dont cette ville était entourée, une femme qui lui parut si merveilleusement belle, qu'il voulut à l'instant même savoir qui elle était. On lui répondit qu'elle se nommait Sémiramis, et que son mari était précisément le gouverneur de la ville : il apprit en même temps que la beauté de Sémiramis, tout admirable qu'elle lui paraissait, n'était que le moindre des avantages dont la nature l'avait comblée ; on lui rapporta que, dans son enfance, cette dame ayant été abandonnée par ses parens dans une forêt, avait été nourrie comme par miracle par des colombes. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'était un conte que l'on faisait là au roi, puisque cela est tout à fait impossible ; mais les anciens peuples ajoutaient foi à beaucoup d'autres récits non moins difficiles à croire, et dans la langue que l'on parlait alors en Asie, le mot de Sémiramis voulait dire Colombe.

Ce récit ne fit qu'irriter chez le prince assyrien le désir de connaître cette femme dont on racontait des choses si extraordinaires, et lui faire regretter qu'elle eût un mari ; mais la ville ayant été prise peu de jours après, Ninus, informé que le gouverneur avait péri dans le combat, se hâta d'épouser la belle veuve, dont il eut un fils, qui reçut le nom de Ninyas.

Je dois vous dire à présent, mes petits amis, que cette femme qui était douée de tant de brillantes qualités avait cependant de terribles défauts ; car la bonté n'accompagne pas toujours les charmes de la figure, et ce n'est pas assez d'avoir de l'esprit, des grâces et des talens, si l'on ne possède en même temps un bon cœur et un caractère aimable.

Sémiramis, au contraire, était fière et ambitieuse ; lorsqu'elle se vit assise à côté de son nouveau mari sur le plus puissant trône du monde, il lui prit envie de régner seule, et le pauvre Ninus, qui se croyait le plus heureux des hommes d'être

devenu son époux, ne tarda pas à être cruellement puni de son imprudence.

Cette femme adroite lui ayant une fois témoigné le désir de gouverner seule l'empire d'Assyrie pendant cinq jours seulement, pour mieux apprécier toutes les douceurs de la royauté, le roi, qui ne savait rien lui refuser, ordonna que pendant ce temps tous les officiers de son palais et de ses États obéiraient à l'instant même à Sémiramis, quelque chose qu'elle leur commandât. Mais le faible Ninus n'eut pas plus tôt donné cet ordre, que cette princesse perfide le fit, à l'instant même, saisir par ses propres gardes et plonger dans une sombre prison, où, peu de jours après, on assure qu'il fut mis à mort.

Après ce crime odieux, Sémiramis se trouva l'une des plus grandes reines de la terre; mais le malheur vint s'asseoir avec elle sur le trône, car d'insupportables remords empoisonnèrent cette grandeur qu'elle avait tant désirée, et elle croyait voir

sans cesse devant ses yeux la figure pâle et irritée de l'infortuné Ninus qui lui reprochait son ingratitude. Cette image cruelle ne la quittant plus ni jour ni nuit, elle imagina de consulter un ORACLE, c'est-à-dire l'un des prêtres des faux dieux de Babylone, qui passaient pour savoir prédire l'avenir, et le supplia de lui indiquer ce qu'elle devait faire pour échapper à cet effroyable tourment : mais l'oracle, pour toute consolation, lui répondit que son fils Ninyas serait la cause de sa mort.

Alors cette princesse reconnut que le sort dont elle était menacée était le juste châtiment de sa cruanté envers Ninus, et elle détesta une puissance qui n'avait plus pour elle que de l'amertume.

Cette histoire doit vous apprendre, mes enfans, qu'une mauvaise action ne peut jamais être profitable, à cause des regrets qu'elle laisse toujours après elle.

SÉMIRAMIS.

Depuis l'an 1916 jusqu'à l'an 1874 avant J.-C.

Les remords de Sémiramis, et le souvenir cuisant du crime qu'elle avait commis, ne l'empêchèrent pourtant point d'illustrer son règne par un grand nombre d'actions célèbres. L'un de ses soins les plus importans fut d'orner la ville de Babylone d'un grand nombre de monumens, dont il existe encore aujourd'hui des débris fort remarquables; le temple de Bélus, commencé par les prêtres chaldéens pour continuer leurs observations astronomiques, fut entouré par elle d'une haute et forte muraille, et devint le dépôt des richesses et des trésors qu'elle recevait de toutes les provinces de son empire. Elle l'avait

fait surmonter de huit tours, qui, placées les unes sur les autres, formaient une élévation considérable, d'où l'on pouvait découvrir au loin tout ce qui se passait à une grande distance.

Ces tours renfermaient une multitude de statues, de tables, d'ornemens, de vases et d'encensoirs d'or et d'argent, non moins admirables par le travail que par la matière. On dit qu'une seule de ces statues, tout en or massif, n'avait pas moins de quarante pieds de hauteur; mais il ne faut pas, mes petits amis, croire aveuglément tout ce que l'on nous raconte de tant de merveilles; ces récits, pour être vraisemblables, ressemblent beaucoup trop à ces contes des fées où l'on ne parle que de pierreries et d'escarboucles en si grande quantité qu'il semblerait, en vérité, que dans ce temps-là les diamans et les rubis étaient aussi communs que le sont aujourd'hui les cailloux de la rivière.

L'un des plus fameux ouvrages de Sémiramis à Babylone fut la construction de

magnifiques terrasses couvertes d'une riche verdure, que les anciens appelaient des jardins suspendus : ce devait être, en effet, un admirable spectacle que celui d'un si grand nombre de beaux arbres qui, plantés comme par enchantement à une élévation prodigieuse, formaient en l'air des forêts embaumées, où des milliers de petits oiseaux faisaient entendre leur ramage, et à travers lesquelles coulaient des ruisseaux limpides dont les eaux étaient amenées à cette hauteur par des machines ingénieuses. On arrivait par de superbes escaliers à ces jardins, où les plus belles fleurs et les meilleurs fruits se présentaient en abondance, comme dans un nouveau paradis terrestre.

Les murailles de Babylone, commencées par Nemrod, furent aussi terminées par Sémiramis, et leur construction n'est pas moins célèbre que celle des jardins suspendus ; quoique d'une grande élévation, elles étaient tellement larges, que deux ou trois chariots attelés de plusieurs che-

vaux pouvaient y courir sans danger comme sur une grande route.

Un magnifique pont sur l'Euphrate, qui traversait la capitale, et aux deux extrémités duquel s'élevaient de vastes châteaux, ainsi que cent autres travaux non moins considérables, furent entrepris et achevés à Babylone et dans tout l'empire par Sémiramis, qui y employa, dit-on, plusieurs millions d'hommes : cette ville devint par ses soins la première du monde, et jamais règne n'eût été plus glorieux que le sien, si toute cette grandeur n'eût pas été achetée par un lâche oubli de tous les bienfaits qu'elle avait reçus de Ninus.

Au milieu de tant de travaux et de soucis, Sémiramis ne négligeait pas ses armées, que plusieurs fois elle conduisit elle-même à la guerre, et dans lesquelles elle faisait régner une discipline exacte et sévère. Un jour qu'elle était à sa toilette, car elle aimait la parure comme presque toutes les dames, on vint lui apprendre qu'une révolte éclatait parmi ses soldats ;

aussitôt elle se rendit au milieu du camp rebelle, encore à demi coiffée, punit sévèrement les chefs de ce tumulte, et par sa fermeté fit à l'instant rentrer les mutins dans le devoir.

En mémoire de cet événement, on lui éleva une statue où elle était représentée ainsi décoiffée, pour rappeler à la fois son courage et sa célérité.

Cependant le temps approchait où l'oracle qui la menaçait de son propre fils devait s'accomplir, et elle apprit avec douleur que des officiers de son palais, sous prétexte de venger la mort de Ninus, avaient formé un complot contre sa vie, pensant être agréables à Ninyas, quoique ce jeune prince n'en fût point informé.

Cette nouvelle acheva de la dégoûter de l'empire, dont ses remords lui rendaient le poids chaque jour plus insupportable; elle résolut alors de se retirer secrètement dans le tombeau de Ninus, pour y pleurer son crime et passer dans le deuil le reste

de sa vie. En effet, peu de jours après elle disparut sans que personne sût ce qu'elle était devenue, et ce ne fut qu'au bout de plusieurs années que Ninyas apprit le triste sort de sa mère, qu'il regrettait amèrement; il lui fit rendre les-honneurs funèbres, et ériger un temple somptueux où elle fut adorée comme une divinité par les Assyriens, qui ne pouvaient croire qu'une femme qui avait accompli de si grandes choses ne fût pas au-dessus d'une simple mortelle.

Son corps fut déposé à Babylone, dans un tombeau magnifique, où elle avait ordonné qu'on gravât, après sa mort, cette inscription qu'elle avait composée elle-même dans cette intention :

« La nature m'a donné le corps d'une « femme, et mes actions m'ont rendue « l'égale des hommes les plus vaillans; j'ai « gouverné l'empire de Ninus, qui s'étend « sur presque toute l'Asie : avant moi, « aucun des Assyriens n'avait vu la mer;

« je leur en ai fait connaître quatre que « personne n'abordait auparavant, tant « elles étaient éloignées ; j'ai détourné le « cours des fleuves pour arroser des terres « stériles que j'ai rendues fécondes ; j'ai « élevé des forteresses et percé des routes « à travers des rochers impraticables ; j'ai « conduit mes chariots de guerre par des « chemins que les bêtes féroces elles-« mêmes ne pouvaient gravir ; et parmi « tant de travaux j'ai encore trouvé du « temps pour mes plaisirs et pour mes « amis. »

Cette inscription, tout orgueilleuse qu'elle vous paraîtra sans doute, mes petits amis, car il n'est permis à personne de faire son propre éloge, est pourtant le tableau exact de la grandeur de Sémiramis; les quatre mers qu'elle se vante d'avoir la première fait connaître aux Assyriens, sont la mer Méditerranée, la mer Caspienne, le Pont-Euxin et la mer Rouge, dont il vous sera aisé de distinguer

la position sur une carte géographique, et il faudra vous rappeler que ce fut cette princesse qui éleva la puissance assyrienne plus haut que tous les rois qui régnèrent avant et après elle sur l'Asie.

LA MORT DE SARDANAPALE.

Depuis l'an 1874 jusqu'à l'an 759 avant J.-C.

Les rois d'Assyrie qui succédèrent à Sémiramis ne ressemblèrent pas à cette grande princesse, et son propre fils Ninyas, au lieu de déployer comme sa mère un noble courage et une louable activité, passa sa vie dans l'indolence et l'oisiveté : enfermé dans son palais de Ninive, il affecta de ne jamais se montrer à ses peuples, qui s'accoutumèrent aisément à mépriser un roi qu'ils ne connaissaient pas. Les trente rois qui régnèrent après lui ne furent pas plus recommandables; mais le dernier de tous fut aussi le plus indigne du rang où il était placé.

Ce prince des Assyriens, mes petits amis, se nommait Sardanapale, et son unique

plaisir était de passer sa vie au fond de son palais, entouré d'esclaves et de femmes, dont il aimait à imiter les parures et les occupations, constamment habillé et fardé comme elles, et s'exerçant à filer.

Or, dans ce temps-là, le travail ordinaire des femmes, quel que fût leur rang, était de filer la laine et le lin, avec lesquels se faisaient les habillemens des hommes et des rois eux-mêmes. La laine la plus fine était teinte en POURPRE, c'est-à-dire en une belle couleur rouge, que produisait un petit coquillage marin, et servait à fabriquer les robes et les manteaux des rois et des grands personnages.

A présent, lorsque vous lirez dans cette histoire que des princes portaient des vêtemens de pourpre, vous vous rappellerez quelle était cette précieuse étoffe, que l'on tirait ordinairement d'une célèbre ville d'Asie nommée TYR, dont j'aurai plus d'une occasion de vous parler dans d'autres livres.

C'était un genre de vie bien honteux

pour un homme, n'est-il pas vrai? mes enfans, qu'avait adopté là le lâche Sardanapale; inaccessible à tous ses sujets, on ne le voyait jamais comme le vaillant Nemrod se livrer au plaisir de la chasse, ou paraître à la tête des troupes, monté sur un cheval fringant : Sardanapale, au contraire, dormait tout le jour dans un appartement où l'on ne laissait point pénétrer la clarté du soleil, et passait les nuits à boire et à danser avec ses esclaves : le son de la trompette eût déchiré son oreille accoutumée à une musique molle et langoureuse, et ce qu'il craignait par-dessus tout, c'était la poussière et le soleil, qui auraient pu gâter son teint et brunir son visage.

Vous comprendrez aisément, mes bons amis, qu'un prince adonné à une pareille vie ne s'occupait guère de son royaume; aussi les premiers officiers de l'empire n'avaient-ils jamais vu leur roi, qui n'aurait pu s'empêcher de rougir devant eux s'il se fût laissé apercevoir dans son accoutrement de femme.

Un jour, pourtant, un seigneur nommé Arbace, qui était gouverneur de la Médie, l'une des principales provinces d'Assyrie, parvint jusqu'à l'appartement de Sardanapale; et je vous laisse à penser quelle fut son indignation en voyant ce monarque le visage peint de plusieurs couleurs, et la tête ornée d'un léger voile de lin, au lieu de la tiare, qui était une coiffure élevée par laquelle les rois assyriens se distinguaient de leurs sujets. Quant à une épée, Sardanapale n'en portait jamais, parce qu'il lui semblait qu'il n'aurait point la force d'en soutenir le poids.

Arbace, en sortant du palais, ne put cacher à ses compagnons la honte du roi; et tous frémirent de colère en pensant que tant de vaillans hommes obéissaient à un prince si méprisable. Ce fut là le signal de la perte de Sardanapale, et ils convinrent ensemble de ne pas souffrir plus longtemps une telle indignité.

Cependant le roi, au milieu de sa mollesse, avait quelquefois eu la pensée

qu'un grand péril pouvait le menacer, et, suivant la coutume de ce temps, il avait envoyé consulter un oracle, qui lui avait répondu que Ninive ne pourrait jamais être prise, tant que le Tigre ne combattrait pas avec ses ennemis.

Or, le Tigre, comme vous savez, était précisément le fleuve sur les bords duquel s'élevait la grande Ninive avec ses hautes murailles et ses portes d'airain. Mais voici que tout à coup la prédiction de l'oracle fut accomplie; car les eaux du fleuve s'étant grossies extraordinairement, renversèrent avec violence une partie des murailles, tout épaisses qu'elles étaient, et ce fut précisément par cette brèche qu'Arbace et ses compagnons pénétrèrent dans la ville, et vinrent assiéger Sardanapale dans son propre palais.

Il ne faut pas croire pourtant, mes bons amis, que ce roi, tout méprisable qu'il était, n'eût pas encore quelques vaillans soldats qui voulussent défendre le dernier successeur de Nemrod; il y eut donc d'a-

bord de terribles combats dans lesquels les amis d'Arbace n'obtinrent pas toujours la victoire, et plusieurs d'entre eux parlaient déjà de se retirer, lorsque BÉLÉSIS, prêtre chaldéen et savant astronome, qui était l'un des principaux conjurés, les retint en leur assurant qu'il avait lu dans les astres que s'ils voulaient persévérer cinq jours encore, ils réussiraient certainement dans leur entreprise. Bélésis, à vous parler franchement, n'avait pas pu lire cette prédiction dans les étoiles, qui n'indiquent point l'avenir; mais ses compagnons ajoutèrent foi à ses paroles, et aucun d'eux ne voulut l'abandonner.

En effet, avant que le cinquième jour fût écoulé, Sardanapale, déjà fatigué de combattre, et se rappelant le sens de l'oracle dont il était menacé, fit allumer, dans une des cours de son palais, un immense bûcher où il se précipita avec ses femmes, ses esclaves et tous ses trésors, qui s'élevaient à des sommes considérables.

Ces oracles et ces prédictions, qui s'ac-

complissent toujours à point nommé, comme nous venons de le voir, ne vous semblent-ils pas bien merveilleux et véritablement incroyables? Pour moi, je pense qu'ils ont été inventés après les événemens pour faire croire aux peuples de l'ancien temps que les prêtres de leurs dieux et les astronomes avaient le talent de prévoir l'avenir, talent qui n'a jamais appartenu à aucun homme sans une permission miraculeuse de la toute-puissance de Dieu, comme vous l'avez vu dans l'histoire des prophètes d'Israël.

Après la mort de Sardanapale, on lui érigea, par dérision, une statue où il était représenté dans l'attitude d'un danseur à moitié ivre, et au bas de laquelle on avait écrit en gros caractères :

MANGE, BOIS, DIVERTIS-TOI; TOUT LE RESTE N'EST RIEN.

Et chacun, en lisant ces mots, reconnaissait Sardanapale, car il n'y avait que lui qui pût tenir un pareil langage.

Avec ce prince, mes enfans, finit le grand

empire des Assyriens fondé par Bélus, et rendu si puissant par Sémiramis; il fut divisé en trois royaumes, qui sont tous trois devenus très-célèbres. Arbace, principal auteur de la chute de Sardanapale, eut en partage la Médie, à laquelle il essaya de transporter la suprématie assyrienne sur le reste de l'Asie; Bélésis, ce prêtre chaldéen dont la ruse avait retenu les amis d'Arbace prêts à se disperser, devint roi de Babylone; et enfin un prince nommé PHUL gouverna avec gloire le royaume de Ninive. Le roi Salmanasar, qui emmena les dix tribus de Juda en captivité sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, comme je vous l'ai raconté dans l'histoire de Tobie, était un des successeurs de Phul, ainsi que Saosduchéus ou Nabuchodonosor Ier, dont la courageuse Judith, par le meurtre d'Holopherne, mit l'armée en déroute devant Béthulie.

L'EMPIRE DES MÈDES.

Depuis l'an 759 jusqu'à l'an 690 avant J.-C.

A QUELQUE temps de là, mes petits amis, les Mèdes, qui, depuis la mort de Sardanapale, avaient d'abord été gouvernés par Arbace, se trouvèrent sans roi; et ce peuple tomba tout à coup dans des malheurs effroyables; car il est impossible qu'une nation puisse se gouverner toute seule, et il arrive ordinairement dans ce cas que chacun veut faire sa volonté,, et ne plus obéir à personne.

Les Mèdes, donc, voyant que la plupart du temps ils se volaient entre eux leurs troupeaux, ou commettaient violemment toutes sortes d'injustices les uns contre les autres, résolurent de ne pas supporter plus

longtemps de pareils désordres, et ils jetèrent les yeux, pour en faire leur chef, sur un de leurs concitoyens, nommé DÉJOCÈS, qui avait dans le pays la réputation d'être un homme sage et vertueux.

En effet, ce Déjocès, qui demeurait dans un village de Médie, était si respecté de ses voisins, que lorsqu'il s'élevait entre eux quelque dispute, au lieu de se battre avec fureur, comme le faisaient le plus souvent les habitans des autres endroits, ils allaient le trouver d'un commun accord, et le priaient de juger leurs différends. Cela valait certainement bien mieux que de s'abandonner à d'effroyables violences, dont tout le monde sortait maltraité et mécontent : de sorte que les voisins de Déjocès ne cessaient de vanter partout sa prudence et son équité.

Cela donna l'idée aux autres Mèdes de le choisir pour juge dans leurs querelles, et peu à peu ils s'accoutumèrent à lui obéir en tout ce qu'il leur commandait.



arce que la sagesse est aussi une auto-
té.

Déjocès, qui, sous une apparente mo-
estie, cachait une grande ambition, se
ssa bientôt de n'être qu'un simple juge
e village : il feignit donc de se retirer dans
n autre pays, pour ne plus être obsédé
ar la foule de ceux qui venaient de toutes
arts le consulter; mais il ne fut pas plus
ôt parti que les méchans recommencèrent
eurs injustices, et les Mèdes devinrent
lus malheureux que jamais; car de nou-
elles querelles s'élevaient de tous côtés,
t se terminaient presque toujours par des
neurtres et des batailles.

Alors les plus sages habitans des diffé-
ens villages allèrent trouver Déjocès dont
'absence causait tant de désordres, et le
upplièrent à genoux de vouloir bien être
eur roi. Celui-ci les refusa d'abord, pour
voir le plaisir de se faire prier; mais au
ond du cœur il aurait été bien fâché qu'on
e prit au mot, et il finit par accepter la

royauté, dont il fit bientôt voir qu'il n'était pas indigne.

Cet homme adroit devint ainsi un roi puissant et fit, en peu de temps, de l'empire des Mèdes, une des plus florissantes monarchies de la terre.

D'abord, pour rendre l'humeur de ses sujets plus docile et moins turbulente, il décida un grand nombre d'entre eux à quitter les cabanes qu'ils avaient habitées jusqu'alors, pour construire une grande ville qu'il nomma Ecbatane, où il s'établit avec sa famille, ses trésors et une partie de son peuple, et dont il fit la capitale de son royaume.

Au fond d'un vaste palais qu'il avait fait entourer de sept murailles peintes de différentes couleurs, au milieu desquelles étaient bâties un nombre infini de maisons, il était informé d'heure en heure de tout ce qui se passait dans les diverses provinces de ses États, que des officiers fidèles et prudens gouvernaient en son nom; par sa sagesse il rendit l'empire des Mèdes

riche et formidable, et lorsqu'il mourut, après un règne long et glorieux, il laissa sa couronne à son fils PHRAORTES, entre les mains duquel devait bientôt périr la puissance que Déjocès avait élevée par sa sagesse et son habileté.

L'INVASION DES SCYTHES.

Depuis l'an 690 jusqu'à l'an 625 avant J.-C.

PHRAORTES aurait pu, comme son père, vivre paisiblement à Echatane; mais il ne se contenta pas du royaume de Médie, et fut assez imprudent pour aller chercher querelle à Nabuchodonosor Ier, roi de Ninive, qui était un prince guerrier et redoutable. A cette époque, mes petits amis, Nabuchodonosor Ier gouvernait à la fois les royaumes de Ninive et de Babylone, dont ASAR-HADDON, son père, s'était emparé peu d'années auparavant : il commandait à de grandes armées, et indigné d'apprendre que le roi des Mèdes osât s'attaquer à lui, il marcha contre Phraortes,

résolu de le faire bientôt repentir de son audace.

En effet, les deux armées n'ayant pas tardé à se rencontrer dans une vaste plaine nommée RAGAU, située sur les bords du Tigre, il s'engagea dans ce lieu une terrible bataille, dont l'issue fut bien funeste au prince mède : sa cavalerie prit la fuite, ses chariots furent renversés, et lui-même étant tombé au pouvoir des ennemis, fut impitoyablement massacré à coups de flèches par l'ordre du cruel Nabuchodonosor.

Après cela le vainqueur se retira à Ninive, où il demeura pendant quatre mois, entièrement livré à la bonne chère et au repos, avec ceux qui l'avaient suivi dans cette expédition, selon l'usage des Asiatiques, qui, après de grands travaux, ne manquaient jamais de s'abandonner ainsi à la mollesse et à l'oisiveté; mais il ne s'attendait pas au nouveau péril dont il était menacé.

L'oisiveté, mes enfans, est la plus per-

nicieuse épreuve que nous puissions subir, à quelque âge de la vie que nous soyons; elle endort nos bonnes qualités et fait naître en nous des défauts dont un travail continuel nous préserverait infailliblement. Elle conduit d'ailleurs à la paresse, qui est le plus nuisible de tous les vices, puisqu'elle nous rend incapables de revenir à la vertu.

Cyaxare Ier, fils de Phraortes, qui avait succédé à son malheureux père, profitant de la mollesse des Assyriens, réunit une nouvelle armée, et se présenta à l'improviste devant Ninive, dont il se flattait déjà d'être bientôt le maître, lorsque des peuples barbares, appelées Scythes, qui habitaient sur les bords d'un grand lac d'eau salée nommé le Palus-Méotide, franchirent les montagnes du Caucase, qui séparent l'Europe de l'Asie, et envahirent entièrement la Médie.

Ces peuples scythes, mes enfans, étaient d'un aspect effrayant et terrible; ils ravageaient impitoyablement les contrées qu'ils

traversaient, et quoiqu'ils ne connussent point le prix des richesses, ils emportaient avec eux tout ce qui se trouvait sur leur route, emmenant même quelquefois des nations entières en esclavage.

Cette première irruption des Barbares en Asie est un événement très-remarquable, et qu'il ne faudra point oublier; vous verrez plus tard quels étaient ces peuples qui passaient leur vie en voyages continuels, et combien, par la suite des temps, des nations de la même origine changèrent la face du monde en renversant les plus puissans empires.

Cependant Cyaxare, accouru au-devant d'eux avec son armée, s'était vainement flatté de les chasser de la Médie : après une seule bataille, où les Mèdes déployèrent en vain une grande valeur, les Scythes demeurèrent maîtres des pays qu'ils avaient dévastés, et se répandirent dans toute l'Asie. Cyaxare, entièrement défait, fut réduit à chercher son salut dans la fuite : et plusieurs années s'écoulèrent sans qu'il

pût reconquérir la couronne de ses pères, comme je vais vous le raconter.

Les Scythes, qui, depuis leur établissement en Médie, commençaient à devenir moins sauvages, furent invités par les Mèdes à des repas qui devaient avoir lieu le même jour et à la même heure dans toutes les maisons du pays. Ces barbares ne manquèrent pas de se rendre avec empressement à cette invitation; car ces peuples étaient passionnés pour le vin et la bonne chère, et l'ivrognerie des Scythes était passée en proverbe chez les anciens.

Mais lorsqu'ils se trouvèrent ainsi divisés dans chaque famille, à un signal convenu, les Mèdes, qui étaient les plus nombreux, tombèrent en même temps sur ces malheureux qui n'avaient aucune défiance, et les égorgèrent sans pitié. Le petit nombre de ceux qui échappèrent à ce massacre, se retirèrent dans d'autres contrées; et cette trahison rendit à Cyaxare le trône qu'il avait perdu.

Ce fut, me direz-vous, une effroyable

perfidie de la part des Mèdes, d'égorger ainsi de pauvres gens qu'ils avaient eux-mêmes invités à s'asseoir à leurs tables; et, en effet, je dois convenir avec vous qu'il eût bien mieux valu décider, dans une bataille rangée, à laquelle des deux nations appartiendrait l'autre; mais il faut croire que les Mèdes avaient été traités bien cruellement par les Scythes après leur défaite, pour en venir à une pareille extrémité. C'était d'ailleurs une croyance ordinaire aux peuples de l'antiquité, que l'on n'était point tenu à la bonne foi envers les Barbares; ce que l'on n'aurait jamais dû penser, puisque tous les hommes sont frères, de quelque pays qu'ils soient, et que Dieu nous ordonne à tous de nous aimer et de nous aider mutuellement.

Sans les cruautés des Scythes, leur assassinat par les Mèdes eût été un crime d'autant plus horrible, même dans ce temps, que chez les anciens les étrangers étaient toujours reçus avec plaisir, et que, lorsqu'ils entraient dans une maison, les

dames, même les plus respectables, s'empressaient de leur laver les pieds et de les servir.

Cet événement inattendu, en replaçant Cyaxare Ier sur le trône de Médie, mes bons amis, ranima en lui le dessein qu'il avait formé autrefois de venger sur Nabuchodonosor la défaite et la mort de son père Phraortes; ayant déterminé le gouverneur de Babylone, appelé NABOPOLASSAR, à servir sa vengeance, en lui promettant l'empire d'Assyrie après la victoire, ils marchèrent ensemble contre Ninive, dont ils se rendirent maîtres après un combat sanglant, et qu'ils détruisirent de fond en comble. Ainsi périt cette grande ville dont Assur avait été le fondateur, et la puissante Babylone, où Nabopolassar prit le titre de roi, devint la seule capitale de l'empire des Assyriens.

LE SONGE DE NABUCHODONOSOR.

Depuis l'an 625 jusqu'à l'an 562 avant J.-C.

Écoutez bien à présent, mes petits amis, l'histoire que je vais vous raconter ; sans doute elle est fort surprenante et même difficile à croire ; mais comme elle est rapportée dans les anciens livres, il ne faut pas que vous l'ignoriez.

Le plus fameux des rois de Babylone fut le fils de Nabopolassar, Nabuchodonosor II, qui, après avoir entièrement ruiné Jérusalem et son temple, emmena le peuple d'Israël en esclavage, ainsi que vous vous souvenez, sans doute, de l'avoir lu il n'y a pas longtemps.

Ce prince fut un grand capitaine et un monarque habile ; et le royaume de Judée ne fut pas le seul dont il s'empara par la

force des armes, il fit aussi la guerre aux Égyptiens, et se rendit maître de la superbe Tyr, cette ville d'où je vous ai dit que les anciens tiraient la précieuse couleur de pourpre.

La ville de Tyr était située sur le bord de la mer, dans une province d'Asie que l'on nommait la PHÉNICIE. Les Phéniciens, c'est-à-dire les habitans de cette contrée, furent, dit-on, les premiers marchands et les premiers navigateurs du monde; on leur attribue aussi l'invention des lettres de l'alphabet, qu'ils communiquèrent plus tard aux Égyptiens; et c'est à eux que l'on fait remonter la fondation en Afrique d'une ville célèbre, nommée CARTHAGE, dont vous entendrez beaucoup parler dans l'Histoire romaine. Quoi qu'il en soit, Nabuchodonosor s'empara de Tyr après un siége long et mémorable, et ses habitans furent obligés d'aller la rebâtir dans un autre endroit, où la mer les mit désormais à l'abri d'un semblable désastre.

Cependant, mes petits amis, ce roi, qui

s'était illustré par tant de guerres et de conquêtes, avait un défaut qui obscurcissait toutes ses brillantes qualités; je veux parler de son orgueil, qui était vraiment insupportable. Sans doute il est glorieux de remporter des victoires, surtout lorsqu'on sait en user avec modération; il est beau de s'élever au-dessus des autres hommes par de grandes actions et encore plus par de grandes vertus; mais rien ne doit faire perdre de vue que Dieu est bien au-dessus de tous les rois de la terre, et que tous les hommes sont égaux devant sa justice.

Ce fut pourtant une des premières choses que Nabuchodonosor oublia en voyant que tout paraissait céder au gré de ses désirs; il ne s'occupait même plus que d'embellir Babylone par des monumens magnifiques, comme l'avait fait Sémiramis, lorsqu'au milieu de cette incroyable prospérité, un songe effrayant vint troubler son esprit et lui inspirer des terreurs dont il ne fut pas le maître.

Il rêva qu'il voyait devant lui un arbre immense dont les branches s'élevaient jusqu'aux nuages, et étaient chargées de fruits excellens. Toutes les bêtes de la terre habitaient à l'ombre de ce grand arbre, sur lequel était perché un nombre infini d'oiseaux de toute espèce. Alors une voix sonore et terrible, qui paraissait venir des cieux, retentit à son oreille, et prononça ces paroles : « Abattez cet arbre par le « pied, coupez-en les branches et disper- « sez-en les fruits ; mais que les racines « restent en terre ; qu'il soit lié avec des « chaînes de fer parmi l'herbe des champs ; « qu'il paisse la verdure comme les ani- « maux sauvages ; qu'on lui ôte son cœur « d'homme, et qu'on lui donne pendant « sept ans un cœur de bête ! »

Ce songe, à la vérité, pouvait paraître extraordinaire à Nabuchodonosor, qui, sans doute, avait peine à concevoir comment un arbre pouvait paître la verdure, et avoir un cœur d'homme ; mais ce n'est

pas la première fois que nous voyons, dans les histoires, de grands personnages s'inquiéter ainsi de leurs rêves, quelque bizarres qu'ils nous paraissent, et ceci doit vous rappeler le songe de Pharaon expliqué par Joseph. Il ne faut pourtant pas croire qu'un rêve mérite toujours autant d'importance, puisqu'il dépend souvent de la disposition avec laquelle nous nous couchons de nous en donner de bons ou de mauvais; mais dans ce temps-là, il n'était pas sans exemple que Dieu fît connaître aux hommes sa volonté par de semblables moyens, ou qu'il leur adressât ainsi de salutaires avertissemens.

Nabuchodonosor donc, tout troublé, envoya chercher les prêtres de Babylone, et leur ordonna de lui en donner l'explication; mais ceux-ci ne surent que lui répondre, et confessèrent qu'ils n'y comprenaient rien. Il n'y eut que Daniel, cet Israélite qu'un miracle avait sauvé peu de temps auparavant de la fosse aux lions,

ainsi que je vous l'ai raconté dans l'Histoire sainte, qui put lui expliquer ce que ce songe signifiait.

« Prince, » répondit Daniel sans hésiter, aussitôt que le roi l'eut fait appeler devant lui, « cette voix que vous avez entendue, « et qui venait du ciel, est celle de Dieu « lui-même, qui vous avertit qu'en puni- « tion de votre orgueil, vous serez réduit « à la condition des bêtes, et que vous « paîtrez l'herbe pendant sept années com- « me un bœuf; cependant votre royaume « vous sera conservé, et au bout de ce « temps, vous redeviendrez un puissant « monarque, comme vous l'êtes aujour- « d'hui. »

Nabuchodonosor ne fit d'abord que rire de cette explication du prophète; mais, malgré lui, il en conserva une inquiétude dont il ne pouvait pas se distraire.

En effet, il y avait à peine un an que ce rêve l'avait si fortement préoccupé, lorsqu'un jour, se promenant sur une des terrasses de son palais, d'où il apercevait les

somptueux édifices dont Babylone avait été embellie par ses soins, il s'écria, dans un nouvel accès de vanité : « Voilà donc cette « grande Babylone, que j'ai rendue si ma- « gnifique, et qui sera pour jamais un mo- « nument de ma gloire ! » En disant ces mots, il était presque tenté de se croire une divinité.

Mais un châtiment terrible lui fit bien voir à l'instant même qu'il n'était qu'un homme, et même un homme coupable aux yeux de Dieu ; car il perdit subitement la raison, et, chassé de son palais, il fut réduit, selon les explications de Daniel, à brouter l'herbe des champs pendant sept années. Ses cheveux crurent et couvrirent son corps, dit-on, comme les plumes d'un aigle, et ses ongles s'allongèrent comme les griffes des oiseaux.

Après que le temps marqué par la prophétie de Daniel fut accompli, les officiers de la couronne allèrent chercher le monarque dans la campagne ; alors il recouvra à la fois la raison et la forme humaine, et rede-

vint, comme auparavant, un prince habile et redoutable ; mais cette fois il était corrigé de son orgueil, et reconnaissait que Dieu seul est plus grand que tous les puissans de la terre. Depuis cette époque, son règne fut plus glorieux que jamais, et lorsqu'il mourut, il eut pour successeur son fils, nommé BALTHAZAR, sur lequel j'aurai bientôt de nouveaux récits à vous faire.

Cette histoire de Nabuchodonosor, mes petits amis, toute merveilleuse qu'elle nous paraît, renferme une sage leçon qu'il ne faudra point oublier : elle nous apprend que l'orgueil est un défaut si condamnable, qu'on ne saurait trop l'éviter dans quelque position que l'on soit placé, puisqu'il fait perdre la raison aux hommes les plus sensés, en les rendant tout à coup stupides et hors d'état de se conduire eux-mêmes.

L'ANNEAU DE GYGÈS.

Depuis l'an 708 jusqu'à l'an 680 avant J.-C.

Outre les trois grands empires qui nous ont occupés jusqu'à présent, mes petits amis, il y avait encore en Asie plusieurs autres royaumes, dont celui de Lydie était le plus considérable; celui-là comprenait la plupart des pays que l'on a nommés depuis l'Asie Mineure, c'est-à-dire cette portion de l'Asie que la mer environne de plusieurs côtés, et qui est séparée du reste de cette partie du monde par le cours de l'Euphrate, et par de hautes montagnes connues sous le nom de mont Taurus.

On racontait autrefois sur l'un des plus anciens rois de Lydie, nommé Candaule,

une merveilleuse histoire qui ne vous paraîtra peut-être pas sans intérêt.

Ce prince était le mari d'une princesse dont je ne me rappelle plus le nom, mais qui était si belle, qu'il ne cessait, à tout venant, de vanter la beauté de sa femme, et de s'en glorifier.

Or, dans presque toute l'Asie, même encore aujourd'hui, il est d'usage que les dames portent sans cesse un voile, et ne se montrent jamais le visage découvert à aucun homme, si ce n'est à leur père et à leur mari; elles sortent même rarement de leurs maisons, où elles sont entourées de gardiens sévères, qui ne les laissent jamais causer avec personne; et ce serait la plus grande injure que l'on pût faire à une femme que de la forcer à lever son voile.

Cependant Candaule avait un ami qu'il préférait à tous les autres, et auquel il vantait si souvent la beauté de la reine, qu'il inspira à Gygès (c'était le nom de cet ami, qui était le premier berger de ses troupeau) un violent désir de connaître

la figure de cette princesse. De son côté le roi, qui ne manquait pas d'orgueil, était fort aise de montrer à Gygès que son admiration n'avait rien d'exagéré, et il lui promit un jour de le cacher dans un cabinet, d'où il pourrait la voir lorsqu'elle lèverait son voile devant son mari.

Ce qui fut dit fut fait : Candaule eut l'imprudence de réaliser sa promesse; mais il eut bientôt à se repentir, car la reine ayant aperçu Gygès lorsqu'il sortait de sa cachette, fut tellement irritée que son mari l'eût ainsi montrée sans voile à un étranger, qu'elle résolut d'en tirer une terrible vengeance.

Elle fit donc venir secrètement le curieux Gygès, et lui donna le choix d'expier sa faute par sa propre mort ou par celle du roi. Je vous laisse à penser quel fut l'étonnement de cet homme en entendant ce langage; mais la reine ne lui laissa pas le temps de délibérer, et il fallut qu'il s'engageât à faire périr Candaule aussitôt qu'il le pourrait sans danger.

Ce Gygès possédait, dit-on, une bague qui jouissait d'une singulière propriété : lorsqu'il tournait du côté de son visage le diamant que portait ce anneau, il devenait aussitôt invisible à tous les yeux, de sorte qu'il pouvait être témoin de tout ce qui se passait dans un endroit où il était, sans qu'aucun de ceux qui l'entouraient pût se douter qu'il s'y trouvât.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mes enfans, que jamais personne n'a possédé d'anneau qui ait pu rendre invisible celui qui le portait à son doigt; mais ce merveilleux récit était fort accrédité dans l'ancien temps, où l'on préférait au simple langage de la vérité tout ce qui paraissait tenir du prodige : cela veut dire tout uniment que Gygès était tellement fin et rusé, qu'il lui était aisé de tromper la surveillance la plus exercée.

Effectivement, ce perfide ami, profitant de son adresse pour punir le pauvre Candaule de son imprudence, tua ce malheureux prince avec l'aide de la reine, qui

lui donna la couronne en consentant à l'épouser.

Gygès, après ce meurtre, régna paisiblement sur la Lydie ; et longtemps encore après lui, on répétait le conte de ce merveilleux anneau qui l'avait élevé au trône.

Cette histoire doit nous apprendre, mes petits amis, qu'il n'est pas sage de parler à chacun de ce qui ne regarde que nous, et le babil de Candaule, autant que sa vanité, fut la cause de son malheur et de sa mort.

CRÉSUS ET SOLON.

Vers l'an 559 avant J.-C.

Lorsqu'on parle devant vous de quelqu'un qui possède de grandes richesses, vous avez peut-être remarqué que l'on dit quelquefois : Cet homme-là est riche comme Crésus. Eh bien! je vais vous raconter à présent l'histoire de ce Crésus, qui était aussi roi de Lydie, et l'un des derniers successeurs de l'invisible Gygès.

Ce prince avait un véritable mérite : il aimait les hommes instruits, et se plaisait à les attirer auprès de sa personne, pensant avec raison que leur société est toujours profitable. Cependant il avait été tellement gâté par la fortune, qu'il avait fini par s'imaginer que la richesse peut te-

nir lieu de tout, et qu'il n'y a point d'autre bonheur sur la terre que d'être opulent.

Un sage voyageur arriva un jour dans la ville de SARDES, qui était la capitale du royaume de Lydie; il se nommait SOLON, et il était né à Athènes, cette ville fameuse que Cécrops l'Égyptien avait fondée en Grèce, bien des années auparavant. Crésus, charmé de recevoir un homme si célèbre, lui fit rendre de grands honneurs, et ordonna que l'on déployât devant lui la plus haute magnificence. Mais Solon n'en parut point étonné, habitué comme il l'était à estimer les hommes selon leurs vertus, et non d'après leurs richesses.

Le lendemain Crésus, voulant mettre à profit la présence de cet homme habile, s'empressa d'appéler son hôte auprès de lui, pour jouir du plaisir de sa conversation. Le sage s'y prêta de bonne grâce, quoiqu'il n'aimât point à faire parade de son savoir, car il avait trop de modestie pour chercher à se faire valoir; mais il

espérait pouvoir donner au roi quelque avis utile à son gouvernement.

Crésus ne manqua pas, selon sa coutume, de parler avec emphase de ses trésors, de ses palais, de son vaste royaume, et demanda ensuite à Solon s'il croyait que dans le monde entier il existât un homme plus heureux que lui.

Cette question était bien digne de la vanité dont le roi de Lydie était gonflé, et je dois vous dire qu'il n'y a rien de plus ridicule et de plus ennuyeux pour ceux qui vous écoutent, que de leur parler sans cesse de ses biens, de ses qualités, et en général de sa propre personne. Un pareil langage est toujours la preuve d'un esprit borné et d'un amour-propre que l'on ne saurait cacher avec trop de soin, si l'on ne veut pas paraître insupportable.

Solon aurait pu faire cette remontrance à Crésus, qui l'avait bien méritée; mais il se contenta de lui raconter cette histoire.

« Il y avait naguère, dans mon pays, « un homme qui toute sa vie avait joui

« d'un bonheur inconcevable ; c'était un « simple citoyen d'Athènes, nommé Tel-« lus, qui avait employé toute sa jeunesse « à faire du bien à ses semblables, à aider « les pauvres, à consoler les affligés, et à « ne donner à ses semblables que de bons « exemples et de sages conseils. Parvenu à « l'âge mûr il vécut dans une honnête mé-« diocrité, et après avoir eu la satisfaction « de voir grandir ses enfans et ses petits-« enfans, il mourut glorieusement en com-« battant pour sa patrie. »

Crésus sourit de pitié en entendant ce langage, car il ne pouvait concevoir quel avait été le bonheur d'un homme obscur, qui ne possédait ni puissance, ni richesse ; mais, par politesse sans doute, il demanda à Solon si, au moins, après ce Tellus, lui-même ne devait pas être regardé comme le plus heureux des hommes.

« J'ai connu autrefois en Grèce, ré-« pondit le sage, deux jeunes gens ap-« pelés Cléobis et Biton, que tout le « monde aimait, parce qu'ils comblaient

« de soins et de tendresse leur vieille mère,
« qui était infirme. Uu jour que cette bonne
« dame était prête à se rendre dans un
« temple des dieux pour une cérémonie,
« les bœufs qui devaient traîner son char
« se faisant attendre, ses deux fils, qui
« étaient forts et vigoureux, s'attelèrent
« eux-mêmes à ce char, et le traînèrent jus-
« qu'au temple, où ils arrivèrent au milieu
« des acclamations de tout le peuple, qui
« félicitait leur mère d'avoir mis au monde
« des enfans si vertueux. Cette dame fut
« touchée d'une si grande joie en enten-
« dant les éloges que chacun accordait à
« ses fils, qu'elle pria les dieux de leur
« accorder pour récompense ce qu'il y a
« de meilleur pour les hommes. Son vœu
« fut promptement exaucé, car le sacrifice
« était à peine achevé que les deux frères
« s'endormirent d'un doux sommeil, et
« moururent d'une mort tranquille. On
« leur éleva des statues dans le temple
« même, et leur mémoire fut honorée

« par toutes les mères, qui souhaitèrent
« d'avoir de pareils enfans. »

Pour cette fois Crésus ne put s'empêcher de hausser les épaules et de s'écrier : « Faut-il donc cesser d'exister pour savoir « si l'on a vécu véritablement heureux ; et « mon bonheur n'est-il pas plus grand que « celui de ces deux jeunes gens, sitôt enlevés à la vie, moi qui suis un grand prince, « qui possède d'immenses trésors ?... » Et il allait recommencer l'énumération de sa puissance et de ses richesses :

« O roi de Lydie ! interrompit le sage, « il ne faut pas croire éternel le bonheur « dont vous jouissez aujourd'hui, et per- « sonne ne peut se dire heureux avant son « dernier jour.. » En achevant ces paroles, Solon se retira, et laissa Crésus plus étonné de cette leçon que disposé à en profiter.

Nous verrons bientôt combien Solon avait raison de tenir ce langage à Crésus, et le service qu'il rendit à ce prince, qui n'avait pu s'empêcher d'admirer sa sagesse.

ÉSOPE EN LYDIE.

Depuis l'an 559 jusqu'à l'an 548 avant J.-C.

Dans ce temps-là, mes petits amis, il arriva que les habitans d'une île voisine du royaume de Crésus, nommée Samos, offensèrent ce prince, qui se préparait à les punir sévèrement, en envoyant contre eux une grande armée, lorsque les Samiens, pour apaiser sa colère, députèrent auprès de lui un ambassadeur dont on vantait partout l'adresse et l'esprit.

Cet ambassadeur se nommait Ésope, et si je vous faisais son portrait, peut-être ne pourriez-vous pas vous empêcher de rire, quoique je vous suppose tous trop bien élevés pour railler des défauts naturels.

Ésope, donc, était un petit homme dont

les jambes étaient entièrement torses, la tète d'une grosseur monstrueuse, et la bouche démesurément large; mais tout mal tourné qu'était son extérieur, il était doué d'un esprit si enjoué et d'un caractère si estimable, qu'il se faisait aimer de tous ceux qui le connaissaient.

Quoique ce jour-là Ésope fût vêtu d'un superbe manteau qui cachait une partie de ses difformités, Crésus, en le voyant, ne put s'empêcher de reculer de surprise et d'effroi : « Qu'est ceci? s'écria-t-il; les « Samiens ont-ils voulu se moquer de moi, « en m'envoyant un pareil ambassadeur? »

Mais sa colère fit bientôt place à l'admiration, lorsqu'ayant permis à Ésope d'exposer le sujet de son ambassade, celui-ci, après s'être prosterné devant lui, selon la coutume des peuples de l'Asie, lui raconta la fable suivante :

« Un homme qui s'amusait dans son « champ à prendre des sauterelles trouva « par hasard une cigale; il allait la tuer « comme il avait tu es premières : Que

« vous ai-je fait, lui dit celle-ci, pour me « traiter si sévèrement? Je ne mange point « votre blé, et ne vous cause aucun dom- « mage; car je n'ai que ma voix, dont je « me sers fort innocemment pour chanter « soir et matin.

« Grand roi, vous êtes l'homme aux sau- « terelles, et moi je ressemble à la chétive « cigale; je n'ai que la voix, et je me gar- « derais bien de m'en servir pour vous of- « fenser. »

Crésus fut charmé de cet à-propos; il releva Ésope avec bonté; mais il se plaignit amèrement des Samiens, contre lesquels il était encore fort irrité; alors Ésope lui raconta cette autre fable, qui lui causa un grand plaisir, et lui fit entièrement oublier sa colère.

« Un jour les loups et les brebis, lassés « de se faire la guerre, conclurent un « traité de paix; les maîtres-loups pro- « mirent aux brebis qu'ils les laisseraient « paître tranquillement dans les prairies, « si elles voulaient leur livrer les chiens

« qui gardaient le troupeau ; les crédules « brebis y consentirent ; mais dès que les « loups eurent les chiens en leur puissance, « ils les égorgèrent aussitôt, et tombant « sur les moutons qui n'avaient plus leurs « fidèles gardiens, ils les dévorèrent tous « jusqu'au dernier.

« C'est vous, ô roi, qui êtes le loup, et « moi je suis le chien fidèle qui vient dé- « fendre le peuple de Samos : voudriez- « vous donc punir ce peuple, à présent « que son gardien est entre vos mains ? »

Le roi s'amusa beaucoup de cette fable, qu'il pria Ésope d'écrire pour lui, ainsi que plusieurs autres qu'il avait composées ; car Ésope était l'auteur d'un grand nombre de ces contes charmans, où il fait habilement parler les animaux pour instruire les hommes. Crésus, en sa considération, pardonna aux Samiens leurs injures, et pour décider Ésope à demeurer en Lydie, il le combla de tant d'honneurs et de bienfaits, que celui-ci consentit enfin à se fixer dans ce royaume.

Cet homme, tout contrefait qu'il était, méritait une si haute fortune, tant il avait d'esprit et de savoir. Dans sa jeunesse il n'était qu'un misérable esclave que chacun dédaignait à cause de sa laideur; mais son mérite le tira de la servitude, et devint encore la cause des faveurs que Crésus lui accorda. Ce prince n'eut d'ailleurs jamais à regretter ses bienfaits, parce qu'Ésope le servit avec fidélité de ses conseils et de ses lumières, et lui témoigna tant qu'il vécut une profonde reconnaissance.

Cet Ésope dont je vous parle ici, mes bons amis, est celui qui a composé de si jolies fables, que vous connaissez sans doute déjà; lorsque vous les lirez de nouveau, rappelez-vous que cet ingénieux écrivain, non seulement nous donne de bonnes leçons dans ses contes, mais que pendant sa vie il donna aussi de bons exemples.

LA JEUNESSE DE CYRUS.

Depuis l'an 599 jusqu'à l'an 560 avant J.-C.

Astyage, roi des Mèdes, qui avait succédé à son père Cyaxare Ier, le destructeur de Ninive, avait marié sa fille Mandane au roi des Perses, dont il était le voisin et l'ami.

Dans ce temps-là le royaume des Perses n'était point, comme il le devint depuis, un vaste et puissant empire, c'était au contraire un tout petit pays que l'on aurait pu compter pour peu de chose, s'il n'eût été habité par des hommes robustes et courageux.

Chez les Perses, c'était l'usage que tous les enfans fussent élevés, dès leur plus bas âge, dans les écoles publiques, où ils ap-

prenaient à manier les armes, et à s'en servir adroitement; mais ce qu'on leur enseignait surtout avec soin, c'était la docilité, la patience et la sobriété; cette dernière qualité était le principal objet des leçons de leurs maîtres, parce que la sobriété conduit à toutes les autres vertus. Aussi, pour les y accoutumer de bonne heure, on ne donnait aux jeunes Perses pour toute nourriture que du pain, de l'eau et du cresson, petite herbe qui croît ordinairement près des sources d'eau vive, et dont vous n'ignorez pas sans doute que le goût âcre n'a rien de succulent.

Or, il arriva que la princesse Mandane, lorsqu'elle fut la femme du roi des Perses, mit au monde un petit garçon auquel on donna le nom de Cyrus.

Cet enfant, dès son plus bas âge, annonça les plus heureuses dispositions, que Mandane, en bonne mère, ne manqua pas de cultiver, en le faisant élever dans l'école publique avec les autres petits Perses. Nous verrons tout à l'heure si le jeune

prince profita des leçons qui lui furent données.

Lorsque Cyrus eut atteint l'âge de douze ans, Mandane le conduisit chez son grand-père Astyage, qui l'accueillit avec tendresse et le trouva aimable et bien élevé, comme il l'était en effet. Cyrus, au contraire, fut tout étonné de voir son aïeul le visage peint de différentes manières, les sourcils relevés, les yeux colorés et la tête chargée de cheveux qui ne lui appartenaient pas. Outre cela, le vieillard était vêtu d'une longue robe de pourpre, et surchargé de colliers et de bracelets, suivant l'usage pratiqué chez les Mèdes.

A la vue de cet accoutrement ridicule, Cyrus, qui n'avait jamais rien vu de semblable dans son pays, éprouva une grande surprise; mais il était trop discret et trop respectueux pour en rien témoigner devant son grand-père, auquel il aurait été désolé de faire de la peine. Aussi ses gentillesses et ses reparties amusèrent tellement le vieux roi, que son plus grand

désir eût été de garder auprès de lui cet aimable enfant, qu'il s'efforça de retenir le plus longtemps possible, en lui offrant chaque jour de nouveaux spectacles et de nouveaux divertissemens.

Un jour, dans un festin somptueux qu'Astyage avait fait servir pour son petit-fils, Cyrus regardant avec dédain les mets délicats dont la table était couverte, le roi lui demanda avec bonté s'il n'avait point d'appétit : « Mon grand-papa, lui répon-« dit Cyrus, je ne suis point accoutumé à « de si magnifiques repas ; et dans mon « pays, quand nous avons faim, nous « nous rassasions avec du pain et du cres-« son. »

Astyage sourit de l'extrême sobriété de cet enfant, et pour voir jusqu'où irait sa raison, il lui permit de distribuer aux officiers qui étaient présens tous les plats qui étaient sur la table. Cyrus ne se le fit pas dire deux fois, et sans témoigner le moindre regret, il répartit entre tous les assistans les mets les plus exquis, dont la plu-

part avaient si bonne mine qu'ils eussent certainement tenté tout autre enfant de son âge. Un officier, nommé SACAS, fut le seul qui ne reçut rien du petit prince.

Or, ce Sacas était l'échanson du roi, c'est-à-dire qu'il avait pour fonctions auprès de ce prince de lui verser à boire, ce dont il s'acquittait avec beaucoup de dextérité. Astyage, témoignant quelque peine à Cyrus qu'il eût fait cet affront à cet officier, lui dit que personne n'était plus habile que lui pour remplir sa coupe, et qu'ayant apprécié depuis longtemps son service, il avait pris pour lui une affection toute particulière.

« Ne faut-il que cela, mon papa, ré-
« pondit Cyrus, pour obtenir vos bonnes
« grâces ? je les aurai bientôt gagnées ; car
« je me fais fort de vous servir encore plus
« adroitement que lui. »

Aussitôt le petit Cyrus est équipé en échanson, et le voilà qui s'avance gravement la serviette sur l'épaule, tenant bien délicatement entre trois doigts la coupe

royale, qu'il présente à Astyage avec une grâce dont tous les assistans sont charmés. Cyrus, sautant de joie, s'écriait : « Pauvre Sacas! je vais être échanson à ta « place! » lorsque son grand-père l'appelant auprès de lui pour l'embrasser : « Mon « fils, je suis content de vous, lui dit-il ; « vous êtes un habile échanson ; mais vous « avez oublié une cérémonie importante, « c'est celle de goûter le vin avant de me le « servir.

— « Ce n'est point du tout par oubli, « répondit Cyrus, que je ne l'ai point fait ; « mais j'ai craint que cette liqueur ne fût « du poison. — Du poison! s'écria le roi ; « et comment cela? — Oui, mon papa ; « car il n'y a pas longtemps que, dans un « repas que vous donniez aux seigneurs « de votre cour, je vis bien qu'après avoir « bu de cette liqueur rouge, la tête tour- « nait à tous les convives. L'un criait, « l'autre chantait, tout le monde parlait à « tort et à travers ; vos convives semblaient

« avoir oublié que vous étiez leur roi, et « vous qu'ils étaient vos sujets ; enfin vous « voulûtes vous mettre à danser, et vos « jambes ne purent plus vous soutenir.

— « Comment! reprit Astyage, n'avez- « vous jamais vu votre père dans un pa- « reil état ?

— « Jamais, répondit l'enfant. — Et « pourquoi donc? — C'est que quand il a « bu, il cesse d'avoir soif; et voilà tout ce « qui lui arrive. »

Astyage fut charmé de la sagesse de son petit-fils, qui donnait ainsi à tous les seigneurs mèdes et à lui-même une bonne leçon de tempérance dont ils parlèrent longtemps, mais qu'ils oublièrent bien vite lorsqu'ils se retrouvèrent à table avec le bon vin d'Assyrie.

Le petit Cyrus resta quelque temps encore chez son grand-père pour se perfectionner dans l'art de monter à cheval, qui n'était pas en usage chez les Perses, parce que leur pays, aride et coupé de hautes

montagnes, ne leur permettait pas d'élever et de nourrir des chevaux, comme les pâturages de la Médie.

LA BATAILLE DE THYMBRÉE.

Depuis l'an 560 jusqu'à l'an 548 avant J.-C.

Cyrus, étant devenu roi des Perses après la mort de son père, fut, comme il l'avait fait présumer dans sa jeunesse, un prince accompli et rempli de belles qualités. Il rendit ses sujets heureux, et, par son courage à la guerre, il devint plus tard le fondateur du plus puissant empire qui eût existé en Asie depuis le temps des premiers Assyriens.

Mais voilà que le roi de Babylone ayant eu querelle avec le roi des Mèdes, celui-ci appela à son secours son neveu Cyrus; car le vieux Astyage était mort, et avait laissé sa couronne à son fils Cyaxare II, frère de Mandane.

Cyrus se mit aussitôt en route avec son armée, peu nombreuse à la vérité, mais entièrement composée de ces jeunes Perses qui avaient été élevés avec lui dans les écoles publiques, et qu'il connaissait tous par leur nom. Aussi était-il adoré du moindre soldat, dont il avait été l'ami et le compagnon, avant d'être son roi. Cyaxare le reçut avec une grande joie, et tous deux se préparèrent à marcher contre les Babyloniens, auxquels, pour son malheur, s'était joint Crésus, ce roi de Lydie que vous connaissez déjà. C'était encore son insupportable vanité qui l'avait porté à se mêler de cette guerre; car il méprisait les Perses à cause de leur pauvreté, et les Mèdes à cause de leur mollesse.

Cyrus, ayant appris que le roi de Lydie avait réuni une armée considérable dans un lieu nommé Thymbrée, peu éloigné de la ville de Sardes, où étaient gardés les trésors de Crésus, marcha rapidement vers cette capitale, et quoiqu'il n'ignorât pas que les ennemis étaient au moins deux fois

plus nombreux que ses soldats, il n'hésita point à engager une bataille dont il ne faudra pas oublier le nom, parce qu'elle décida de l'empire de l'Asie entre les Babyloniens et les Perses, et causa la ruine totale du royaume de Lydie.

En effet, cette bataille de Thymbrée fut sanglante et acharnée, et Cyrus y déploya une grande valeur; mais son cheval s'étant abattu au plus fort du combat, peu s'en fallut que ce prince courageux ne fût pris ou tué dans la mêlée. Cependant cet accident ne fit que retarder de quelques instans la défaite des Lydiens; dès qu'il reparut à la tête des Perses, les soldats ennemis prirent la fuite et se dispersèrent devant lui; leurs chariots de guerre, armés de faux tranchantes, furent mis en pièces; leurs tours roulantes, remplies de soldats, furent renversées; Crésus lui-même, après avoir combattu vaillamment, abandonna le champ de bataille, et n'eut que le temps de chercher un asile derrière les murs de Sardes, où il ne tarda pas à reconnaître

que ses trésors lui étaient devenus inutiles.

Cyrus, qui le poursuivait, se présenta bientôt lui-même devant les murailles de cette ville ; et tandis que Crésus s'efforçait encore de défendre son palais, le vainqueur, déjà maître de toutes les portes, ordonnait que chaque habitant de Sardes lui apportât son or et son argent, en promettant que si l'on obéissait, il ne serait fait aucun mal à personne, non plus qu'aux femmes et aux enfans.

Je dois vous faire remarquer à cette occasion, mes enfans, que dans ce temps c'était l'usage, lorsqu'une ville était prise par les ennemis, que le vainqueur s'emparât de tout ce qu'elle renfermait de précieux ; les habitans eux-mêmes étaient partagés entre les soldats, qui les réduisaient en esclavage, et les vendaient ensuite comme des bêtes de somme à ceux qui voulaient les acheter. Cyrus, en accordant aux Sardiens la vie et la liberté, se montrait donc fort généreux, puisqu'il ne leur

demandait pour ses troupes que les choses précieuses qu'ils avaient en leur possession.

Au milieu d'un si grand désastre, le malheureux Crésus, voulant au moins mourir avec gloire, essayait de tenter encore une fois le sort des armes. Dans la mêlée, un soldat perse qui ne le connaissait pas, leva son sabre sur sa tête, et allait peut-être le tuer d'un seul coup, lorsqu'un jeune fils de Crésus, qui était muet de naissance, en voyant son père menacé d'un si grand péril, fit un effort qui lui délia la langue, et s'écria : SOLDAT, NE TUE POINT CRÉSUS !

Aussitôt le soldat baissa son sabre, et se contentant de désarmer le monarque lydien, le conduisit devant Cyrus, dont il espérait recevoir une grosse récompense.

L'histoire de ce jeune muet à qui sa tendresse filiale fit tout à coup recouvrer la parole, n'est-elle pas bien touchante et bien extraordinaire ? Elle doit vous apprendre, mes petits amis, tout ce que peut un bon fils pour l'auteur de ses jours,

puisque l'émotion de ce jeune homme produisit en cet instant ce qu'il n'avait pu obtenir depuis qu'il était au monde; ce pauvre enfant qui, malgré tous ses efforts, n'avait jamais pu jusqu'à ce jour parvenir à articuler un seul mot, fut bien récompensé de sa tendresse envers son père; car depuis ce moment sa langue fut entièrement déliée, et il continua de s'exprimer aussi clairement que vous et moi.

Ce fut alors, mes enfans, qu'en se voyant chargé de chaînes et traîné devant son ennemi victorieux, Crésus, qui la veille encore était un des plus puissans rois de l'Asie, se vit contraint de faire un triste retour sur lui-même, et de reconnaître, mais trop tard, que ce n'est pas assez pour un prince de posséder des trésors, s'il n'est en même temps assez sage pour s'en servir utilement.

Malheureusement dans ce temps barbare il n'était pas sans exemple qu'un conquérant abusât cruellement de sa victoire, en

faisant mourir l'ennemi que le sort des armes avait fait tomber en sa puissance; et Crésus, condamné à un horrible supplice, était déjà près de monter sur un bûcher où il devait être brûlé vif, lorsqu'il se souvint de cette belle leçon que Solon lui avait donnée autrefois, en l'assurant qu'aucun homme ne peut se dire heureux avant son dernier jour; et il ne put s'empêcher de s'écrier à plusieurs reprises : Solon! Solon! vous me l'aviez bien dit!

Cyrus, qui était présent, ayant entendu cette exclamation, voulut savoir ce qu'elle signifiait; il se fit donc amener aussitôt le prince captif, qui lui raconta en peu de mots les excellens avis qu'il avait reçus du sage Solon, ajoutant que, s'il les eût suivis, il ne se verrait pas aujourd'hui réduit à une si cruelle extrémité. « Et moi, « lui répondit Cyrus, je prétends être plus « juste envers vous que la fortune ne l'a « été, car non-seulement je vous accorde la « vie, mais encore je veux que vous soyez

« toujours honoré comme un grand roi « doit l'être. »

En effet, Crésus, rétabli dans son palais où l'amitié de Cyrus le suivit, s'aperçut bientôt qu'il n'avait jamais été plus heureux que depuis qu'il était débarrassé du soin de garder des trésors dont il avait été si jaloux, mais qui n'avaient servi qu'à préparer sa ruine.

Ainsi Solon eut l'honneur, par ses sages conseils, d'avoir sauvé la vie à l'un des deux rois, en donnant à l'autre l'occasion de faire une action plus glorieuse qu'une grande victoire ou la conquête d'un empire.

Cette histoire nous apprend, mes petits amis, que la richesse n'est un véritable bienfait de la Providence que lorsqu'on sait en faire un bon usage, sans lequel elle devient plus nuisible qu'utile, surtout si elle inspire à ceux qui la possèdent un sot orgueil, qui les rend sourds aux plus sûrs avertissemens de la sagesse.

LE FESTIN DE BALTHAZAR.

Depuis l'an 548 jusqu'à l'an 530 avant J.-C.

Il ne manquait plus à Cyrus, pour satisfaire son ambition, que de devenir le maître de Babylone; car ce prince guerrier n'était pas exempt de ce défaut, qui fait quelquefois les hommes illustres, mais qui cause aussi de grands malheurs aux nations.

A cette époque, le roi de Babylone était Balthazar, fils et successeur de Nabuchodonosor II; c'était un prince efféminé, adonné au vin et à la débauche, et renouvelant, pour ainsi dire, toutes les bassesses qui avaient déshonoré Sardanapale. Les fatigues de la guerre et les soins du gouvernement lui étaient également insupporta-

bles, et il ne connaissait pas de plus grand malheur que de manquer un seul des festins magnifiques qu'il faisait servir chaque nuit dans son palais, malgré l'approche de l'armée victorieuse de Cyrus.

Un soir qu'il traitait splendidement dans un repas les principaux seigneurs de Babylone et les plus belles dames de sa cour, il lui prit fantaisie de se faire verser à boire dans les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor, son père, avait enlevés autrefois au temple de Jérusalem. Mais à peine eut-on apporté ces vases, dont le travail et la matière étaient également admirables, qu'on vit paraître tout à coup une main qui traçait sur la muraille de certains caractères qu'aucun des assistans ne put déchiffrer.

Balthazar, effrayé de ce prodige, appela aussitôt auprès de lui ses Mages, qui étaient les prêtres du feu que les Babyloniens adoraient; ses devins, gens faisant métier de dire la bonne aventure, et enfin ses astrologues qui prétendaient lire

dans les astres ce qui devait arriver sur la terre; mais aucun de ces savans personnages ne put lui expliquer les caractères que la main miraculeuse avait tracés sur la muraille.

Alors la reine NITOCRIS, mère de Balthazar, qui, à la première nouvelle de ce prodige, était accourue dans la salle du festin, supplia son fils de mander devant lui le sage Daniel, qui avait expliqué autrefois le songe de Nabuchodonosor.

Daniel était vieux dans ce temps-là, mais il n'avait point perdu l'usage d'interpréter les choses qui paraissaient le plus inintelligibles aux autres hommes : dès qu'il eut jeté les yeux sur la mystérieuse inscription, il s'écria que ces paroles étaient écrites dans la langue et avec les lettres des Hébreux, et qu'elles devaient se prononcer ainsi :

MANÉ. THÉCEL. PHARÈS.

Et comme Balthazar le pressait de lui en donner l'explication :

« Cela veut dire, ô roi, lui répondit « Daniel, que Dieu a marqué la fin de votre règne; que vous avez été pesé dans « sa balance, et que votre royaume va être « divisé et appartenir aux Mèdes et aux « Perses. »

Vous comprendrez sans peine, mes petits amis, que cette réponse n'était point faite pour dissiper les craintes de l'assemblée, et tous les convives se regardèrent d'un air consterné; mais Balthazar, qui ne croyait pas que de si grands malheurs pussent être aussi prochains qu'on le disait, ordonna que l'on continuât à se divertir, et défendit que de toute la nuit on s'occupât de choses raisonnables; lui-même donna l'exemple en se remettant à boire, et l'on n'entendit plus dans le palais et dans les jardins que des éclats de rire, et le son des instrumens de musique.

Cependant, les soldats de Cyrus, qui étaient parvenus aux portes de la capitale, ayant appris que cette nuit même Babylone tout entière, à l'exemple de son roi,

était plongée dans le tumulte d'une fête, profitèrent d'une circonstance si favorable, et pénétrant tout à coup dans la ville au milieu de ce désordre, s'en rendirent maîtres presque sans combat.

Bathazar, à moitié ivre, ayant voulu courir au-devant des ennemis, qui le surprenaient ainsi, fut tué par les Perses avec la plupart de ceux qui avaient été ses convives.

Ainsi la prédiction de Daniel fut réalisée à l'instant même, et la fameuse Babylone devint la proie des Mèdes et des Perses, qui détruisirent une partie de ses édifices les plus remarquables; les successeurs de Cyrus en firent un parc, où ils enfermèrent des bêtes sauvages, pour se donner le plaisir de la chasse.

La mort de Balthazar, mes petits amis, mit fin au second empire d'Assyrie, que l'astronome Bélésis avait fondé après la chute de Sardanapale; Cyrus le réunit à la Perse et à la Médie, dont il hérita peu de temps après, par la mort de son oncle

Cyaxare II. Ce prince devint ainsi l'un des plus puissans rois de la terre, et il donna à ce magnifique empire le nom de royaume des Perses.

L'un de ses premiers soins, après la prise de Babylone, fut d'appeler auprès de lui le sage Daniel, dont il avait souvent entendu vanter le mérite : ce fut même à sa considération qu'il permit aux Israélites, que Nabuchodonosor II avait emmenés en captivité soixante-dix ans auparavant, de retourner dans leur pays, où il les autorisa à rebâtir le temple de Jérusalem, ainsi que cela avait été prédit autrefois par les prophètes.

Cyrus, que ses belles et nombreuses qualités rendaient vraiment digne de sa haute fortune, remplit sa vie entière d'actions louables et généreuses : et comme il avait été sobre et frugal dans sa jeunesse, il conserva jusqu'à l'âge le plus avancé toute la vigueur d'un esprit sain, et toute l'activité d'un corps robuste.

L'histoire de ce prince est trop remar-

quable pour que je ne vous engage pas à l'étudier avec soin, et vous ne pourriez pas dire que vous avez entendu raconter l'Histoire ancienne, si vous ne vous rappeliez pas toujours les principaux traits de la vie du grand Cyrus.

CAMBYSE EN ÉGYPTE.

Depuis l'an 530 jusqu'à l'an 522 avant J.-C.

Cyrus, en mourant, avait laissé deux fils, dont l'aîné se nommait Cambyse, et le plus jeune Smerdis.

Cambyse, qui succéda à son père sur le trône de Perse, ne lui ressemblait en aucune manière : c'était un prince brutal, emporté, et qui semblait réunir tous les défauts qui font les mauvais rois. Outre cela, au lieu d'imiter la simplicité de Cyrus dans ses vêtemens et sa nourriture, il avait adopté et introduit chez les Perses toutes les coutumes des Babyloniens et des Mèdes, qui avaient paru si ridicules autrefois au jeune Cyrus, à la cour de son grand-père Astyage.

Ainsi Cambyse ne se montrait en pu-

blic que le visage fardé, les sourcils peints, tout chargé de chaînes d'or et de bracelets de pierreries, et vêtu d'une robe de pourpre brodée et traînante. Sa coiffure ordinaire était une tiare ornée de gros diamans et de pierres précieuses de toutes couleurs. Ce goût pour les ornemens et la magnificence passa promptement, comme cela arrive toujours, du palais du prince chez les moindres de ses sujets; et, en peu d'années, les Perses devinrent aussi efféminés et aussi méprisables que les ennemis qu'ils avaient vaincus.

Cependant Cambyse ayant envoyé demander au roi d'Égypte de lui donner sa fille en mariage, Amasis, c'était le nom de ce prince, qui avait entendu parler du mauvais caractère du roi des Perses, la lui refusa formellement.

Celui-ci, indigné d'un pareil refus, qu'il regarda comme une injure mortelle, jura d'en tirer une vengeance éclatante; et l'un de ses premiers soins, après être monté sur le trône, fut de porter la guerre dans

cette contrée avec une armée qui traînait derrière elle, sur des milliers de chariots, des tentes magnifiques et toutes les choses nécessaires aux douceurs de la vie. Cambyse avait veillé particulièrement à ce que rien ne manquât à sa cuisine, qui voyageait sur des chameaux, et était toujours bien approvisionnée.

Pour pénétrer en Égypte, les Perses étaient obligés de traverser les déserts de l'Arabie Pétrée, qui séparaient les deux empires, et cette grande armée eût infailliblement péri de soif dans ce trajet, si un roi arabe ne se fût engagé à lui fournir de l'eau pendant qu'elle parcourait cette contrée, où l'on ne trouve pas une seule source ni même un seul petit ruisseau. C'était le même désert où les Israélites errèrent pendant quarante ans après leur sortie d'Égypte, et où Moïse fit jaillir l'eau du rocher d'Oreb, ainsi que le rapporte l'Histoire sainte.

Il fallut donc que des chameaux apportassent de très-loin, dans des outres de

peaux de bêtes, toute l'eau nécessaire à un si grand nombre d'hommes et de chevaux, dévorés par un soleil ardent, et marchant péniblement sur le sable brûlant qui couvre l'Arabie. Avec cette aide, Cambyse put parvenir sur les frontières d'Égypte, où il apprit en arrivant que son ennemi Amasis n'existait plus, mais que son fils PSAMMENIT, qui venait de lui succéder, se préparait à combattre les Perses avec une armée considérable.

En effet, les deux rois ne tardèrent pas à se trouver en présence, et Cambyse s'avisa d'un stratagème qui jeta le désordre parmi ses ennemis et lui donna la victoire : il plaça en avant de ses soldats un nombre infini de chats, de chiens et d'autres animaux que les Égyptiens honoraient comme des divinités ; de sorte que ces derniers, n'osant point se servir de leurs armes, de peur de tuer quelques-uns de leurs dieux, furent aisément mis en déroute par les Perses, qui en firent un grand carnage.

Cette victoire, qui ouvrait l'Égypte à

Cambyse, fut suivie de la prise de Péluse et de presque toutes les villes de ce pays, et Psammenit lui-même tomba avec ses fils au pouvoir du vainqueur.

Dans ce moment, le roi des Perses ayant envoyé un héraut à Memphis pour inviter les habitans de cette grande ville à se rendre sans combat, ceux-ci transportés de rage contre les Perses, se jetèrent sur ce héraut et le mirent en pièces, ainsi que ceux qui se trouvaient dans le vaisseau qui l'avait amené sur le Nil.

Or, il faut que vous sachiez que chez les peuples, même les plus barbares, la personne d'un héraut est inviolable et sacrée, c'est-à-dire qu'il est défendu par toutes les lois divines et humaines qui régissent les nations, de faire le moindre mal aux officiers chargés de ce ministère.

Aussi Cambyse, à la première nouvelle de cet attentat, se livra-t-il à l'un de ces accès de fureur qui lui étaient habituels, et ordonna que l'on mît à mort sur-le-champ dix fois autant d'Égyptiens qu'il y

avait eu d[illegible] Perses égorgés sur le navire du héraut; l'un des fils de Psammenit fut du nomb[illegible] des victimes, et ce prince lui-même, [illegible]e Cambyse avait d'abord traité avec do[illegible]eur fut condamné à boire du sang de [illegible]aureau, qui le fit mourir à l'instant. [illegible] ville de Memphis, en punition du c[illegible] de ses habitans, fut abandonnée à [illegible]engeance des vainqueurs, et saccagée [illegible]r eux de fond en comble.

Ce terrible exemple ayant jeté la terreur dans le reste de l'Égypte, Cambyse se trouva bientôt possesseur de ce royaume, qui demeura pendant longtemps l'une des provinces de l'empire des Perses. Mais vous allez voir quel mauvais usage il fit de sa victoire.

Impatient de satisfaire la haine qu'il portait encore à la mémoire d'Amasis, il fit arracher son cadavre de la pyramide où il avait été déposé, suivant l'usage d'Égypte, et ordonna qu'on le jetât au feu avec ignominie, ce qui était le plus grand affront que l'on pût faire à un Égyptien

aux yeux de ses concitoyens, qui attachaient tant de prix aux honneurs funèbres. Cette violation d'un tombeau, objet du respect de toutes les nations du monde, était l'action d'un furieux et d'un insensé pour qui rien n'était plus sacré.

Dans un autre accès de colère, ayant aperçu le bœuf Apis, auquel les Égyptiens rendaient les honneurs divins, comme vous savez, il se jeta sur cet animal, et le blessa brutalement d'un coup d'épée, dont il mourut peu de temps après. Cette action, qui parut un épouvantable sacrilége au peuple d'Égypte, irrita toute cette nation contre Cambyse; et lorsque par la suite ses fureurs dégénérèrent en folie, les prêtres ne manquèrent pas d'attribuer cet état violent à la juste colère de la divinité.

Le bœuf Apis, que Cambyse avait frappé de mort, n'était certainement pas un dieu; mais le roi avait choqué par là les croyances de tout ce peuple, qui ne put jamais lui pardonner sa furie. Il n'est pas sage d'ailleurs de heurter ainsi les idées de personne,

même lorsqu'elles nous paraissent absurdes et extravagantes : ce n'est que par la douceur et la persuasion, et jamais par les persécutions et la violence que l'on doit chercher à éclairer les ignorans.

Cambyse, à qui l'invasion de l'Égypte venait de donner le goût des conquêtes, avait souvent entendu parler d'un peuple d'Afrique, connu sous le nom d'AMMONIENS, dont le pays était séparé de cette contrée par des déserts semblables à ceux de l'Arabie Pétrée, mais beaucoup plus étendus. D'immenses plaines de sable, sans cesse desséchées par un soleil brûlant et où l'on ne rencontre ni un arbre pour s'abriter, ni même une goutte d'eau pour se désaltérer, semblaient devoir préserver les Ammoniens de l'invasion des Perses, lorsque Cambyse, n'écoutant que son extravagance, envoya une partie de son armée pour s'emparer de leur pays.

Mais à peine ses soldats se furent-ils avancés dans ces vastes solitudes, que des maux de toute espèce vinrent les assaillir.

contra d'herbes et de racines, puis mangeât les chevaux et les bêtes de somme, puis enfin il y eut des Perses que la faim poussa à l'horrible extrémité de se dévorer entre eux. Quant à Cambyse, comme les chameaux qui portaient ses provisions et ses cuisiniers le suivaient partout, sa table continua d'être servie avec magnificence, tandis que ses misérables soldats expiraient de besoin ; il persista ainsi à marcher en avant jusqu'à ce qu'enfin, se trouvant presque seul, il fût réduit à retourner précipitamment en Égypte, de peur de tomber au pouvoir des Éthiopiens, qui s'avançaient pour achever par les armes ce que la faim avait commencé.

Smerdis, frère de Cambyse, l'avait accompagné au commencement de ce périlleux voyage, et il avait été le seul de toute la cour de Perse qui eût pu tendre l'arc que le roi des Éthiopiens avait envoyé; Cambyse conçut de là une jalousie extrême contre ce jeune prince; et comme il

n'ignorait pas que Smerdis était fort aimé des soldats, dont il partageait les fatigues et les privations, il le renvoya honteusement en Perse, où bientôt après il le fit assassiner secrètement par un de ses officiers, nommé PRÉXASPE, auquel il promit de grandes récompenses pour commettre ce crime.

Après ce meurtre, ne connaissant plus de bornes à ses folies, Cambyse résolut d'épouser une de ses sœurs, appelée MÉNOÉ, ce qui devint par la suite un usage pour les rois de Perse et d'Égypte; mais quelque temps après, dans un de ces instans de fureur, qui étaient devenus pour lui une habitude, il tua cette princesse de sa propre main. Heureusement enfin pour l'humanité, comme il allait sans doute s'abandonner à de nouvelles violences, il se perça la cuisse, en montant à cheval, avec la même épée qui avait tué le bœuf Apis, et se fit une blessure profonde dont il mourut au bout de quelques jours. Les Égyptiens

se réjouirent de sa mort, et regardèrent cet accident comme un juste châtiment du meurtre de leur dieu.

SMERDIS LE MAGE.

L'an 522 avant J.-C.

Cambyse, en partant pour l'Égypte, avait laissé le gouvernement de la Perse entre les mains d'un seigneur, nommé Patisithès, qui était en même temps le chef des mages.

Ce Patisithès avait d'abord été très-fidèle au roi; mais ensuite, voyant que chacun haïssait ce prince, à cause de ses emportemens, et ayant découvert la mort du jeune Smerdis, qui jusqu'alors avait été tenue secrète par Préxaspe, il conçut la pensée de mettre à la place du second fils de Cyrus un de ses propres frères, qui ressemblait, dit-on, d'une manière surprenante au prince assassiné.

Ce faux Smerdis, Mède de nation, était aussi l'un des prêtres du feu; et c'est pour cela qu'on lui donne ordinairement le nom de Smerdis le Mage; mais comme il avait, en effet, beaucoup de ressemblance avec le frère du roi, un grand nombre de Perses le firent monter sur le trône, même avant que la mort les eût délivrés de ce prince cruel.

D'ailleurs, il n'était pas très-difficile, parmi les Perses, de faire réussir une pareille supercherie, parce que c'était l'usage, comme autrefois chez les Assyriens (rappelez-vous l'histoire de Sardanapale), qu'un petit nombre de seigneurs seulement approchassent de la personne du roi, dont le visage était d'ailleurs presque entièrement caché par les ornemens de sa tiare.

Smerdis le Mage fut donc proclamé roi de Perse; et il faut dire qu'à la vérité il ne fit pas un mauvais usage de sa puissance. Son frère Patisithès veillait avec soin à ce que personne ne découvrît l'imposture;

et lorsqu'on apprit que Cambyse était mort en revenant d'Égypte, ils se crurent tous deux assurés du succès de leur entreprise.

C'était la coutume, dans ce pays, que les rois eussent un grand nombre de femmes; et parmi celles que Smerdis avait trouvées dans le palais de Cambyse, et qu'il avait toutes épousées, il s'en trouva une, nommée Phédime, qui était fille d'Otanes, l'un des principaux seigneurs persans.

Otanes, qui avait quelque raison de soupçonner que le nouveau roi n'était pas le frère de Cambyse, eut l'idée de demander secrètement à sa fille si elle avait quelquefois aperçu son nouveau mari la tête nue; il lui apprit en même temps que le mage Smerdis, dans sa jeunesse, avait eu, pour je ne sais quelle faute, les oreilles coupées, par l'ordre du dernier roi.

Cette dame n'oublia pas la leçon, et la première fois que le roi ôta sa tiare devant elle, elle reconnut qu'en effet le prétendu prince n'avait point d'oreilles; Otanes, bientôt averti de cette décou-

verte, en fit part à plusieurs de ses amis, qui étaient comme lui de puissans personnages; et tous résolurent, d'un commun accord, de mettre fin à cette tromperie, en tuant le faux Smerdis et son frère. Quelques-uns d'entre eux hésitaient pourtant encore à frapper un coup décisif, lorsqu'un événement imprévu vint les déterminer à ne pas différer davantage.

Préxaspe, qui, comme je vous l'ai raconté, avait eu la barbarie d'assassiner le vrai Smerdis par l'ordre de Cambyse, sans doute obsédé par ses remords, monta sur une tour élevée, et, s'adressant au peuple, déclara formellement que le frère de Cambyse avait péri de sa main, et que celui qui prenait son nom n'était qu'un imposteur. En achevant ces paroles, cet homme, pour ne pas survivre à la honte d'un si grand crime, se précipita du haut en bas de la tour, en présence de la foule, et se tua sur la place.

Dès que cette nouvelle fut connue dans le pays, sept seigneurs perses, apprenant

avec indignation qu'un Mède, et surtout un mage, eût osé s'asseoir sur le trône de Cyrus, se rendirent au palais, et surprenant le faux Smerdis avec son frère, ils les tuèrent tous deux, malgré leur résistance, et jetèrent leurs têtes sanglantes par les fenêtres du château.

Ainsi fut punie d'une manière terrible l'imposture dont ces deux hommes avaient usé pour s'emparer de l'empire; car il faut être bien persuadé qu'un mensonge, mes enfans, quelque adroitement préparé qu'il vous paraisse, finit toujours par se découvrir.

Mais lorsque la populace eut appris comment elle avait été trompée par un mage, elle entra dans une grande fureur contre les prêtres du feu, qu'elle accusait d'avoir favorisé ce mensonge, et les égorgea tous indistinctement. L'anniversaire du jour où cette terrible exécution fut accomplie devint par la suite, chez les Perses, une grande fête, que l'on nomma la Magophonie, c'est-à-dire le massacre des

mages; et ce jour-là, aucun de ces prêtres ne devait se montrer en public.

Cependant les sept seigneurs qui avaient tué le faux Smerdis se trouvèrent bien embarrassés pour savoir auquel d'entre eux appartiendrait la couronne; et ils convinrent de s'en rapporter entièrement au hasard, sur le choix d'un roi.

Parmi eux se trouvait un jeune Perse, nommé Darius, fils d'Hystaspes, l'un des principaux seigneurs du pays, qui avait certainement contribué plus qu'aucun autre à la réussite du complot, puisque c'était lui qui le premier avait frappé le mage de son épée. Darius était doué d'ailleurs de beaucoup de belles qualités, et le peuple désirait ardemment l'avoir pour roi.

Les conjurés convinrent que le lendemain, aux premiers rayons du soleil, ils se rencontreraient tous les sept à cheval, dans un lieu voisin de la ville, et que celui dont le cheval hennirait le premier, obtiendrait la royauté.

Or, vous savez peut-être que les che-

vaux, lorsqu'ils en entendent d'autres avec lesquels ils sont accoutumés de vivre, se mettent à hennir; et Darius avait eu soin de faire cacher derrière des arbres, au lieu du rendez-vous, le cheval de son écuyer, qui marchait ordinairement à côté du sien; de sorte que cet animal ayant poussé un hennissement avant tous les autres, son maître fut aussitôt reconnu pour roi par ses rivaux, fidèles à leur engagement, et qui, loin de s'en montrer jaloux, demeurèrent toujours ses amis et ses conseillers.

Darius Ier (ce fut le nom que prit le fils d'Hystaspes en montant sur le trône), pour témoigner à ces seigneurs sa satisfaction, permit à chacun d'eux de porter une tiare aussi élevée que la sienne, avec cette seule différence que leur aigrette était couchée, tandis que celle du monarque était toute droite.

DARIUS EN SCYTHIE.

Depuis l'an 522 jusqu'à l'an 485 avant J.-C.

Il y avait déjà plusieurs années, mes bons amis, que Darius Ier était parvenu au trône, lorsqu'il apprit que les habitans de Babylone, qui depuis le temps du grand Cyrus n'avaient point cessé d'appartenir à ses successeurs, s'étaient révoltés contre leur gouverneur, et avaient égorgé tous les Perses qui se trouvaient dans leur ville.

A cette nouvelle, ce prince ne fut pas maître de sa colère ; et ayant assemblé une armée formidable, il marcha contre Babylone, résolu de punir d'une manière terrible cette ville rebelle, et de la détruire de fond en comble ; mais les Babyloniens se défendirent avec tant de courage qu'a-

près un siége acharné de dix-huit mois, les Perses allaient renoncer à l'espoir de les vaincre, lorsqu'un jeune satrape, nommé Zopyre, que Darius aimait tendrement, se dévoua pour satisfaire le ressentiment de son maître.

En effet, Zopyre, sans faire part de son projet à personne, de peur qu'on ne l'empêchât de le mettre à exécution, se coupa lui-même le nez et les oreilles, et se couvrit le corps entier de blessures non moins horribles; après cela, s'échappant secrètement du camp des Perses, il se présenta à l'une des portes de Babylone, cria à ceux qui la gardaient que c'était le roi qui, dans un moment de colère, lui avait fait endurer ce traitement atroce, et leur jura que s'ils voulaient le recevoir dans leur ville, tant qu'il lui resterait un souffle de vie, il l'emploierait à combattre ce prince cruel. Les Babyloniens ajoutèrent foi à ce récit, qui leur parut confirmé par les blessures sanglantes que Zopyre étalait à leurs yeux; et persuadés qu'un pareil

homme devait être impatient de se venger, ils lui confièrent aussitôt la garde de leurs remparts. Mais Zopyre, aussitôt qu'il en trouva l'occasion, introduisit les soldats de Darius dans la ville assiégée, et le roi se vit enfin maître de Babylone, qu'il traita alors avec la dernière rigueur. Trois mille des principaux rebelles furent mis à mort par son ordre, et les fameuses murailles de cette cité, autrefois fondées par Sémiramis, furent presque entièrement renversées.

Le roi, comme vous pouvez le penser, fut extrêmement satisfait de l'heureuse issue de cette entreprise, qu'il devait certainement au dévouement de son cher Zopyre; mais il ne put jamais se consoler de voir son pauvre ami ainsi défiguré; car quoique ses blessures fussent toutes cicatrisées, depuis qu'il n'avait plus ni nez ni oreilles, ce malheureux jeune homme était devenu si affreux que personne n'osait le regarder en face.

Darius avait souvent entendu parler des Scythes, qui, au temps de Cyaxare Ier,

avaient envahi la Médie, ainsi que je vous l'ai raconté il n'y a pas longtemps, et il prit la résolution d'aller lui-même punir cette nation barbare des ravages qu'elle avait autrefois exercés en Asie.

Le pays qu'habitaient les Scythes était séparé du royaume des Perses, d'un côté, par de hautes montagnes appelées la chaîne du Caucase, et de l'autre, par une vaste mer alors connue sous le nom de Pont-Euxin, et que l'on nomme aujourd'hui la mer Noire. Mais aucun obstacle ne put détourner Darius du dessein qu'il avait formé, et après avoir fait traverser à ses soldats le Bosphore de Thrace, bras de mer très-étroit qui sépare en cet endroit l'Asie de l'Europe, il parvint sur les bords d'un grand fleuve que les anciens nommaient l'Ister, et qui est à présent le Danube. C'était de l'autre côté de ce fleuve que s'étendait la Scythie ou pays des Scythes.

Or, ces peuples sauvages n'avaient ni villes ni maisons; leur habitation était

d'immenses déserts, qu'ils parcouraient sans cesse traînant après eux une multitude de chariots, sur lesquels voyageaient leurs femmes et leurs enfans. Devant ces peuplades errantes marchaient de nombreux troupeaux de brebis et de chevaux, qu'ils faisaient paître dans les prairies où ils s'arrêtaient pour dresser leurs tentes et se reposer. Darius n'ignorait pas la pauvreté de cette nation, qu'il prétendait contraindre à l'obéissance; mais sa résolution était inébranlable, et lorsqu'il fut parvenu au bord de l'Ister, il ordonna à ses soldats de passer ce fleuve sur un pont qu'il fit jeter à l'instant même d'une rive à l'autre.

Vous ne savez pas sans doute, mes petits amis, par quel moyen on peut ainsi jeter tout à coup un pont sur une rivière, et je vais tâcher de vous en donner une idée, parce que vous trouverez quelquefois, dans les histoires que vous lirez, que des rois ont fait de semblables choses lorsqu'ils ont été à la guerre.

Pour y parvenir, on commence par planter sur le bord du fleuve que l'on veut traverser, plusieurs grands pieux dont l'extrémité est taillée en pointe, et que l'on enfonce en terre avec toute la force possible. A ces pieux, un bateau est fortement attaché en travers avec des cordages solides; bientôt un second est lié au premier par le même moyen, et l'on continue ainsi de suite jusqu'à ce que l'on soit parvenu à la rive opposée du fleuve, où de nouveaux pieux sont encore plantés pour fixer le dernier bateau au rivage. Quand tout ce travail est achevé, on place sur ce pont flottant de longues et fortes planches, sur lesquelles les soldats peuvent aisément passer avec leurs chevaux, leurs chariots de guerre et tout ce que les armées trainent après elles. Souvent cette opération difficile est interrompue par la violence des flots ou par les efforts que font, pour s'y opposer, les ennemis placés sur l'autre rive; mais il est rare qu'à force de

peine et souvent aux dépens de la vie des travailleurs, on ne parvienne pas à l'accomplir.

Ce fut sur un pont semblablement construit que Darius fit traverser l'Ister à son armée pour envahir la Scythie et forcer les habitans de ces contrées sauvages à venir lui demander grâce. Il confia ce pont à la garde d'une troupe de soldats grecs qui servaient dans son armée sous le commandement de deux officiers de leur nation, dont l'un se nommait Histiée, de Milet, et l'autre Miltiade, d'Athènes.

Le roi, après avoir franchi le fleuve, s'était avancé rapidement dans les vastes plaines qui s'étendaient devant lui à perte de vue, se flattant à tout moment de voir les Scythes accourir à sa rencontre, pour se soumettre à son obéissance; mais après bien des journées de marches pénibles, il s'arrêta tout étonné que personne ne se présentât, soit pour le combattre, soit pour implorer sa clémence.

C'est que les Scythes, informés de son

approche, s'étaient bien gardés de l'attendre. Suivant leurs habitudes vagabondes, ils avaient chassé devant eux leurs troupeaux et s'étaient enfuis si loin, si loin, que l'armée des Perses, quelle que fût la rapidité de sa marche, n'aurait jamais pu les atteindre.

Cependant Darius, qui n'avait pas encore perdu l'espoir de les joindre et de les vaincre, continuait à suivre leurs traces, sans s'apercevoir qu'un grand nombre de ses soldats tombaient de fatigue et de faim, et qu'aucune ville ne s'offrait à eux pour les abriter ni pour les nourrir. Bientôt une autre calamité vint mettre le comble à toutes celles que les Perses avaient déjà éprouvées, et leur armée entière fut au moment de périr de soif, parce que les Scythes, malgré la précipitation de leur retraite, avaient eu soin de détruire toutes les fontaines et de combler tous les puits.

Darius lui-même n'aurait point échappé à cette privation, qui fit périr la plus grande partie de ses soldats, s'il n'avait

pas eu un chameau chargé d'outres remplies d'eau qui, dans ces marches excessives, le suivit partout et lui sauva la vie. Le roi eut tant de reconnaissance envers cet animal, qu'il ramena de cette désastreuse expédition, que lorsqu'il fut de retour en Perse, il lui fit construire, dans une des plus riches provinces de son empire, une écurie, à laquelle il donna le nom de GANGAMELA, ce qui, dans la langue du pays, voulait dire la maison du chameau.

Dans cette extrémité, les soldats de Darius lui amenèrent un Scythe qui s'était avancé vers eux, annonçant qu'il avait quelque chose de très-important à communiquer au roi. Lorsque cet homme fut en présence du monarque, il lui présenta un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches, et voulut ensuite se retirer ; mais Darius lui ordonna d'expliquer à l'instant même ce que signifiait ce message, et le barbare, sans témoigner aucune crainte, répondit aussitôt que les Scythes lui envoyaient ce présent, pour lui faire

connaître que si les Perses ne s'envolaient pas en l'air comme cet oiseau, ou s'ils ne se cachaient pas sous terre comme cette souris, ou enfin s'ils ne se plongeaient pas dans l'eau comme cette grenouille, aucune puissance humaine ne pourrait les soustraire aux flèches des Scythes.

Darius, ayant écouté patiemment cette explication, ordonna qu'on rendît la liberté à cet homme, sans lui faire le moindre mal; et il comprit enfin qu'il serait plus sage à lui de ramener sans plus tarder les débris de son armée dans son royaume, que d'attendre l'effet des menaces des barbares. Il retourna aussitôt vers l'Ister, dont il revit les bords avec une vive satisfaction, quoiqu'un petit nombre seulement de ses soldats eussent survécu à cette déplorable entreprise.

Pendant cette désastreuse campagne, Darius, sans le savoir, avait couru un grand danger dont il n'eut connaissance que plus tard. Miltiade l'Athénien, l'un des chefs grecs qu'il avait laissés sur l'Ister, avait

proposé à Histiée, son compagnon, de détruire le pont dont la garde leur était confiée, afin que l'armée perse tout entière, et le roi lui-même, périssent de l'autre côté du fleuve; mais Histiée, qui était alors sincèrement attaché à Darius, repoussa cette proposition avec mépris, et ce prince dut s'estimer heureux d'être sorti sain et sauf de cette contrée sauvage, où la plus grande partie de son armée avait trouvé la mort.

Darius Ier, fils d'Hystaspes, que l'on désigne presque toujours par ce surnom pour le distinguer des deux autres Darius qui régnèrent après lui sur la Perse, est celui avec lequel nous avons déjà fait connaissance dans l'histoire d'Esther et de Mardochée. Nous le retrouverons quelque jour encore dans un autre livre, où nous le verrons porter la guerre chez les Grecs, et donner lieu, de la part de ce peuple, à des traits admirables d'héroïsme et de vertu.

LA REINE AMESTRIS.

Depuis l'an 485 jusqu'à l'an 465 avant J.-C.

Le fils de Darius, qui lui succéda, se nommait Xerxès Ier. C'était un prince violent et orgueilleux, qui se persuadait que le monde entier était fait pour lui obéir, tant il se croyait supérieur aux autres hommes ! Vous lirez dans l'Histoire grecque comment il fut puni de ce ridicule amour-propre, et je me contenterai de vous raconter ici ce qui arriva dans sa famille, autant par sa propre faiblesse, que par la méchanceté de la reine Amestris, sa femme.

Xerxès avait un frère, nommé Mariste, qui était le mari d'une belle et vertueuse princesse, dont le roi préférait la conversa-

tion à celle de toutes les autres personnes de sa cour; et comme la compagnie de cette dame lui plaisait plus que celle d'Amestris, cette reine devint excessivement jalouse de sa belle-sœur. Vous allez voir maintenant tous les maux que causa cette jalousie, qui est la plus terrible de toutes les passions.

Un jour, dans une visite que Xerxès faisait à sa belle-sœur, il était vêtu d'une robe magnifique qu'Amestris avait brodée de ses mains; cette robe était si riche et si belle, que la jeune ARSAINTE, fille de Mariste, conçut un désir passionné de s'en faire une parure.

Dans le cours de cette visite précisément, Xerxès, qui aimait beaucoup cette princesse, lui ayant promis de lui accorder tout ce qui pourrait la contenter, cette jeune personne eut l'imprudence de demander la robe qui était l'objet de son envie. Le roi voulut d'abord s'opposer à cette fantaisie, en lui représentant que la reine en serait certainement fâchée, puisqu'elle l'avait brodée elle-même pour qu'il la conservât;

mais Arsainte mit tant d'instance à cette prière, que Xerxès finit par lui accorder ce qu'elle désirait. Hélas! ce présent allait devenir bien funeste à celle qui l'avait tant souhaité, surtout lorsqu'elle eut été assez imprudente pour se montrer en public avec cette parure, qu'Amestris reconnut aussitôt.

Cette reine n'était pas femme à oublier l'affront que Xerxès lui avait fait en cédant ainsi un cadeau qu'il tenait d'elle, et regardant la demande d'Arsainte comme un désir de jeune fille, elle tourna toute sa fureur contre la mère de cette princesse, et ce fut de cette pauvre dame qu'elle résolut de tirer une terrible vengeance.

On a peine à croire en vérité avec quelle noirceur cette femme cruelle calcula l'instant de faire éclater sa colère; mais toute la violence de son caractère était excitée par la jalousie, qui changerait le meilleur cœur du monde en peu de temps, si un cœur véritablement bon pouvait être jaloux.

C'était l'usage en Perse, à cette époque, qu'au jour de la naissance du roi, ce prince accordât à la reine tout ce qu'elle lui demandait, quel que fût d'ailleurs l'objet de sa demande. Cette coutume avait été établie autrefois pour que cette princesse, dans cette occasion, pût obtenir de son mari la grâce de quelque innocent, ou quelque secours généreux pour les malheureux; mais Amestris avait bien autre chose en tête, et lorsque ce jour fut arrivé, elle exigea publiquement de Xerxès qu'il lui livrât la femme de Mariste, pour en disposer comme elle voudrait.

Le roi, en entendant cette demande, fut frappé de terreur, car il connaissait trop bien la reine pour ne pas deviner ses horribles intentions; vainement il la supplia de lui adresser une autre demande, elle persista dans sa volonté, et n'en voulut rien rabattre. Cela ne doit pas nous surprendre d'une si méchante femme, mais nous ne pouvons voir sans étonnement que Xerxès ait eu la faiblesse de céder à ce dé-

sir déraisonnable, en lui recommandant pourtant de ne point en abuser.

L'impitoyable Amestris n'eut pas plus tôt obtenu la permission du roi, qu'elle ordonna à ses gardes de saisir la pauvre princesse, et de lui couper à l'instant même le nez, les oreilles et les lèvres, qu'elle fit ensuite jeter aux chiens en sa présence même; après quoi elle renvoya cette malheureuse créature à son mari, mettant ainsi le comble à sa barbarie.

Ce crime, tout horrible qu'il était, ne fût pas le seul que commit cette exécrable princesse; car ayant appris que Mariste, au désespoir, se préparait à réunir une armée pour se venger d'une pareille atrocité, elle le fit suivre par une troupe de cavaliers, qui égorgèrent ce prince infortuné avec toute sa famille.

Cependant, mes bons amis, les forfaits dont la fureur jalouse d'Amestris venait de remplir le palais et l'empire de Xerxès, n'étaient que le prélude des nouveaux désastres qui allaient fondre sur la famille de

ce monarque, et dont il devait être une des premières victimes. Consumé d'une défiance insurmontable contre tous ceux qui l'environnaient, ses serviteurs, ses ministres, et jusqu'à ses propres enfans étaient tour à tour l'objet de ses soupçons et de ses craintes.

Un jour, dans l'ivresse d'un festin, il ordonna à l'un des principaux seigneurs de sa cour, nommé Artabane, qui était le capitaine de ses gardes, de faire mourir Darius, son fils aîné, qu'il soupçonnait d'aspirer secrètement à l'empire. Artabane, espérant que le roi révoquerait cet arrêt barbare lorsque les fumées du vin seraient dissipées, ne se pressa point d'obéir; mais le lendemain, Xerxès lui ayant répété de ne pas différer davantage l'exécution de ses ordres, cet officier craignant d'attirer sur lui-même la colère d'un homme qui versait ainsi le sang de son propre fils, résolut de le prévenir par un coup hardi, et peut-être de monter sur le

trône en faisant périr toute la famille royale.

En effet, dès la nuit suivante, Artabane, qui avait su gagner un des domestiques du roi par l'appât d'une forte récompense, pénétra dans l'appartement de ce prince, qu'il poignarda pendant son sommeil; aussitôt courant auprès d'ARTAXERCE, troisième fils de Xerxès. et feignant un air épouvanté, il lui raconta que Darius, son frère aîné, venait de commettre un affreux parricide, et que leur père n'existait plus. Dans le premier moment de sa douleur, Artaxerce, ajoutant foi à ce récit, se rend à l'appartement de son frère, et avant que ce malheureux prince eût le temps de s'expliquer ou de se défendre, il le fait percer de coups par les gardes qui l'avaient suivi.

Artaxerce, par cet événement, succéda à son père, mais bientôt ayant appris la double perfidie d'Artabane, il craignit de devenir lui-même la victime de ce traitre, et le condamna au dernier supplice.

ARTAXERCE-LONGUE-MAIN.

Depuis l'an 465 jusqu'à l'an 424 avant J.-C.

Plusieurs princes du nom d'Artaxerce ont régné successivement sur la Perse, et on les distingue ordinairement par des surnoms qu'il est bon de ne pas oublier : le fils de Xerxès Ier reçut celui de Longue-Main, parce qu'il avait, dit-on, la main droite plus longue que l'autre; mais comme cette difformité n'était pas très-apparente, cela n'empêchait pas qu'il ne fût un des plus beaux hommes de son empire.

Un jour qu'Artaxerce-Longue-Main se trouvait dans son palais de Suze, l'une des principales villes du royaume, où les rois de Perse passaient ordinairement l'hiver, un étranger demanda à être introduit

auprès de lui, et s'étant prosterné devant son trône :

« Vous voyez à vos pieds, ô grand roi, « lui dit cet étranger, THÉMISTOCLE l'A-« thénien, dont le nom est peut-être arrivé « jusqu'à vous. C'est moi qui ai vaincu les « armées de Xerxès, votre père, lors-« qu'elles sont venues fondre sur la Grèce; « et maintenant que mes concitoyens m'ont « banni de ma patrie, je viens me mettre « entre vos mains, et vous demander un « asile. »

Ce Thémistocle, mes enfans, était en effet un des plus habiles et des plus vaillans généraux de la Grèce, comme vous l'apprendrez, lorsqu'on vous racontera l'histoire de ce pays; c'était lui qui avait mis en fuite les Perses que Xerxès avait conduits contre sa patrie; mais ensuite les Athéniens, jaloux de ce grand homme, avaient eu l'ingratitude de l'exiler de leur ville et même de le poursuivre dans tous les pays où il avait voulu se retirer. Celui-ci s'était donc décidé à chercher un refuge

auprès du roi de Perse, dont il avait entendu vanter partout la bienfaisance et la grandeur d'âme.

Artaxerce ne pouvait pas aimer Thémistocle qui avait causé bien des malheurs à la Perse, sous le règne de son père, et même il avait autrefois promis une grosse récompense à celui qui le lui livrerait mort ou vif; mais quand il vit ce grand capitaine suppliant à ses pieds, il eût rougi de manquer de générosité envers un homme qui venait se mettre sous sa protection, et lui ordonna de se présenter le lendemain au palais, pour connaître sa résolution.

Dans ce temps-là les Perses, comme presque tous les peuples anciens, adoraient plusieurs dieux, dont les principaux étaient Oromaze, ou le dieu du bien, et Arimane, ou le dieu du mal. C'était à ce dernier qu'ils adressaient ordinairement leurs prières, pour lui demander d'envoyer à leurs ennemis toutes les calamités possibles, et surtout de mauvaises pensées;

aussi Artaxerce ne manqua-t-il pas d'offrir un sacrifice au dieu Arimane, pour le remercier d'avoir inspiré aux Grecs la funeste idée d'exiler Thémistocle : sa joie de posséder cet homme célèbre fut si vive, que pendant la nuit on l'entendit plusieurs fois s'écrier : « J'ai Thémistocle l'Athénien. »

Le lendemain, ayant fait introduire l'étranger en sa présence : « Thémistocle, « lui dit-il, j'avais promis une récom« pense considérable à celui qui te livre« rait mort ou vif, et comme tu l'as mé« ritée en venant te mettre toi-même entre « mes mains, je vais ordonner qu'on te « la paie à l'instant même; de plus, puis« que tu as voulu être l'hôte du roi de « Perse, je te donne quatre grandes villes « de mon royaume, dont l'une te fournira « ton pain, l'autre ta viande, la troisième « ton vin, et enfin la quatrième tes vête« mens. »

Thémistocle fut pénétré de reconnaissance en entendant ce langage; dans la

suite, la munificence d'Artaxerce envers lui ne se démentit pas un seul instant; il le retint souvent à sa cour pour avoir le plaisir de s'entretenir avec lui, et lui accorda toutes les faveurs qu'il put désirer.

Vous pouvez juger que ce prince, en se conduisant ainsi envers un des plus redoutables ennemis de la Perse, se fit beaucoup d'honneur par sa générosité; tandis que si, par une basse vengeance, il eût fait mourir Thémistocle, chacun lui aurait reproché de n'avoir pas su respecter le malheur dans lequel cet illustre personnage était tombé. Nous verrons dans une autre histoire que Thémistocle n'était pas indigne d'une si haute fortune, puisqu'il aima mieux mourir que de manquer à la reconnaissance qu'il devait à son bienfaiteur, ou de porter les armes contre la patrie qui l'avait banni.

Dans tous les temps, mes petits amis, rien n'a été plus honorable que de savoir pardonner à ceux qui ont cherché à nous

nuire, et même de leur rendre le bien pour le mal, lorsque cela nous a été possible; mais aujourd'hui c'est un devoir sacré pour nous, qui avons été élevés dans la religion chrétienne, dont un des préceptes est le pardon des injures.

LA FAMILLE

D'ARTAXERCE-MNÉMON.

Depuis l'an 424 jusqu'à l'an 403 avant J.-C.

Je n'aurai point d'histoire à vous raconter, mes petits amis, sur les trois fils d'Artaxerce-Longue-Main, qui occupèrent successivement, en peu de temps, le trône de Perse. Vous saurez seulement que les deux premiers, Xerxès et Sogdien, ne régnèrent que quelques jours, et que Darius-Nothus, leur frère, s'étant emparé de la couronne, gouverna l'empire avec gloire pendant près de vingt années, et mourut dans un âge avancé.

Ce prince laissa deux fils : l'aîné, nommé Artaxerce, auquel on donna le sur-

nom de MNÉMON, à cause de la prodigieuse mémoire dont il était doué; le second, appelé CYRUS, que sa mère Parysatis affectionnait particulièrement à cause de ses qualités aimables et des bonnes dispositions qu'il annonçait. Malheureusement ces deux princes étaient jaloux l'un de l'autre : Artaxerce, parce que Cyrus était l'enfant gâté de sa mère, et Cyrus, parce que son frère avait hérité, sans partage, de l'empire, après la mort de Darius-Nothus, leur père.

C'était alors la coutume en Perse que chaque nouveau roi, en montant sur le trône, se rendît dans la ville de PASARGADES, autrefois bâtie par le grand Cyrus, et où se trouvait son tombeau, pour s'y faire sacrer par les mages avec des cérémonies qui vous paraîtront peut-être bizarres, mais qui toutes renfermaient d'utiles leçons.

Ainsi le nouveau monarque était obligé de se dépouiller de ses vêtemens, et de se couvrir de la robe que le grand Cyrus avait

portée avant d'être roi, et que les mages conservaient à Pasargades avec beaucoup de vénération. Cela signifiait que le prince qui revêtait pour cette cérémonie la robe de Cyrus, devait aussi être désormais revêtu de ses belles qualités et de ses hautes vertus.

Après cela, on présentait au roi un breuvage composé de vinaigre et de lait, qu'il était obligé d'avaler tout d'un trait, pour lui apprendre que les douceurs de la royauté sont bien souvent mêlées d'amertume.

Cependant le jeune Cyrus, qui s'était rendu à Pasargades pour assister à la cérémonie du sacre, ne pouvait voir sans désespoir Artaxerce s'emparer paisiblement de l'empire. Comme il était d'un caractère violent et emporté, il osa concevoir la pensée d'égorger son frère dans le moment même qu'il quitterait la robe royale au milieu du temple. Tout était en effet disposé pour ce crime, lorsqu'un prêtre, qui eut connaissance du complot, en avertit le

roi, qui ordonna aussitôt à ses gardes de saisir Cyrus et de le mettre à mort.

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut la douleur de la reine Parysatis en apprenant cette nouvelle : cette princesse, hors d'elle-même, après avoir d'abord vainement sollicité la grâce de son fils bien-aimé, l'entoura des tresses de ses cheveux, attacha son cou au sien, et fit tant, par ses prières et par ses larmes, qu'elle obtint enfin du roi qu'il ne lui serait fait aucun mal. La seule punition qu'Artaxerce infligeait à son frère, fut de le reléguer dans une province éloignée, d'où il lui défendit de jamais sortir sans sa permission. A cette condition seulement, il put conserver la vie, que sa funeste ambition devait pourtant lui coûter un jour.

Ce fut à Sardes, cette ancienne capitale du royaume de Lydie, dont je vous ai parlé dans l'histoire de Crésus, que le jeune Cyrus fixa sa demeure après sa disgrâce. Là, paraissant oublier sa soif de puissance, il ne s'occupait que d'embellir

ses jardins et de décorer son palais; Cyrus, d'ailleurs, n'était point un prince méprisable; il avait beaucoup d'esprit et de savoir, et recherchait avec soin la société des hommes distingués par leur mérite et leurs vertus.

Un jour, entre autres, il reçut la visite d'un général grec, nommé LYSANDRE, qui, connaissant l'animosité de Cyrus contre son frère, espérait, en excitant le ressentiment de ce bouillant jeune homme, causer en Asie des troubles dont les Grecs pourraient tirer un parti avantageux.

Ce Lysandre, aux qualités d'un vaillant capitaine, joignait une extrême finesse et une grande habileté pour flatter les passions des hommes, lorsqu'il croyait pouvoir en profiter. Aussi, à peine eût-il entrevu le jeune Cyrus, qu'il s'aperçut que ce prince supportait avec impatience l'inutile existence à laquelle il était condamné, et que l'obscurité dans laquelle il vivait malgré lui ne faisait qu'irriter son orgueil.

« Voilà, » s'écria Lysandre en se pro-

menant avec Cyrus dans ses jardins, « une « bien belle allée! — C'est moi qui l'ai « tracée, » lui répondit le jeune prince d'un air satisfait.

« Ce parterre est délicieux, » continua le Spartiate, « et ces milliers de fleurs exha- « lent un parfum qui me charme et m'en- « ivre. — Toutes ces fleurs, » repartit Cyrus, « sont de mon choix.

— « Ces vergers me paraissent remplis « d'excellens fruits, » ajouta le rusé personnage. — « J'ai voulu, » s'écria le prince, « réunir ici les espèces les plus rares. »

Enfin ils entrèrent ensemble dans un bosquet, où des arbres touffus offraient un ombrage impénétrable à la chaleur du jour. « Je n'ai jamais vu, » s'écria Lysandre avec l'accent de l'admiration, « de plus « beaux arbres. — C'est moi, » répondit Cyrus avec orgueil, « qui les ai plantés de « ma main.

— « Eh quoi! prince, » reprit le Spartiate en le contemplant de la tête aux pieds, « vous portez une robe de pourpre, des

« bracelets d'or, des brodequins relevés « d'une riche broderie ; vous vivez au mi- « lieu des parfums et des essences, et vous « vous êtes fait jardinier ! »

Cyrus rougit de honte en entendant ces paroles ; il baissa les yeux devant cet homme qui venait de piquer si vivement son amour-propre, et jura tout bas de mourir cent fois, plutôt que de mener davantage cette existence oisive, et de laisser à son frère la couronne, dont il se croyait plus digne que lui ; en effet, peu de temps après ayant assemblé à Sardes une grande armée, il résolut de disputer l'empire à Artaxerce les armes à la main ; et pour mieux s'assurer la victoire, il engagea à son service treize mille Grecs, qui passaient alors pour les meilleurs et les plus braves soldats du monde. Nous verrons bientôt ce que devint cette armée et le jeune Cyrus lui-même, qu'un orgueil démesuré poussait à sa propre perte.

Il est certainement honorable pour un jeune homme d'aspirer aux premières pla-

ces, et de tâcher de s'en rendre digne par son travail et son application ; c'est là une noble et louable ambition : mais il n'en est pas de même d'une vanité immodérée qui le porte à la violence et à l'envie; il cesse alors d'être estimable, et au lieu de mériter des éloges et des encouragemens, il devient insupportable à tous ceux qui le connaissent.

LA RETRAITE DES DIX MILLE.

Depuis l'an 403 jusqu'à l'an 399 avant J.-C.

L'EMPIRE des Perses était si vaste, mes petits amis, qu'il fallut six mois entiers au jeune Cyrus pour s'avancer avec son armée, depuis Sardes jusque dans la province de Babylone, où il savait qu'Artaxerce réunissait, pour le combattre, des troupes innombrables. Il est vrai que l'armée de Cyrus eut à vaincre bien des difficultés pour traverser cette grande étendue de pays; car elle franchit des fleuves, des montagnes et des défilés presque impraticables, avec un courage et une patience dignes d'une meilleure cause.

Enfin les deux armées, commandées par ces frères ennemis en personne, se

rencontrèrent dans un lieu nommé Cunaxa, situé à peu de distance de Babylone, où s'engagea l'une des plus terribles batailles dont il soit question dans l'histoire. Le jeune Cyrus, secondé par ses treize mille Grecs, combattit avec tant de valeur dans cette sanglante journée, que la victoire paraissait pencher en sa faveur, lorsqu'ayant distingué dans la mêlée son frère Artaxerce, contre lequel le poussait une haine aveugle, il se précipita sur lui avec rage, et reçut de sa main la mort qu'il cherchait à lui donner.

Ainsi périt ce prince, que les qualités les plus brillantes et les plus aimables n'avaient fait que conduire à sa perte. L'ambition de régner, qui devient quelquefois le motif d'actions honorables, fut la cause de sa ruine, et personne, si ce n'est sa mère, qui avait trop favorisé son orgueil par son indulgence, ne le regretta, parce qu'il n'avait écouté que sa violence et sa jalousie.

N'est-il pas vrai, mes enfans, que rien

n'était plus affreux que cette haine mortelle entre deux frères, qui auraient dû s'aimer tendrement au lieu de s'entre-tuer? et ne pensez-vous pas, comme moi, que Cyrus méritait son sort par sa fureur et ses emportemens, puisqu'il voulait renouveler le crime de Caïn, que Dieu maudit pour avoir tué son frère Abel?

Le corps de Cyrus ayant été reconnu parmi les morts, un soldat lui coupa la tête et la main droite, qu'un domestique du roi, nommé Mésabate, porta dans le palais d'Artaxerce, où elles furent exposées aux regards du peuple jusqu'à ce qu'elles tombassent en poussière.

Cependant les braves Grecs qui avaient si vaillamment combattu pour ce malheureux prince, se trouvaient à plus de six cents lieues de leur pays, environnés d'ennemis, et séparés du monde entier par des fleuves immenses, de hautes montagnes, et des défilés inconnus.

Si vous avez sous les yeux une carte du pays où se passèrent ces grands événe-

mens, rien ne vous sera plus aisé que de suivre les traces de la marche de ces intrépides soldats, pour mieux en conserver le souvenir.

D'abord Artaxerce, redoutant le courage de ces terribles guerriers, consentit à les laisser traverser librement son empire; mais bientôt se repentant de sa modération, qu'il croyait inutile, il attira dans un piége CLÉARQUE, leur général, et ses principaux officiers, et les fit tous égorger par une lâche trahison. Ainsi les Grecs, n'ayant plus de chefs, se seraient trouvés dans un bien cruel embarras, si des hommes aussi vaillans ne savaient pas tout surmonter; ils remplacèrent aussitôt par de nouveaux commandans ceux qu'ils avaient perdus, et mirent à leur tête, avec plusieurs autres, un officier nommé XÉNOPHON, qui nous a conservé l'histoire de cette célèbre campagne, que l'on appelle la RETRAITE DES DIX MILLE, parce que les fatigues et les combats réduisirent bientôt cette troupe généreuse à ce nombre.

Vous ne sauriez croire, mes petits amis, quels effroyables travaux ces dix mille Grecs furent contraints d'accomplir pour rejoindre leur patrie : tantôt ils se trouvaient arrêtés par le Tigre et par l'Euphrate, ces grands fleuves d'Asie dont je vous ai déjà parlé, et qu'ils ne pouvaient franchir, parce qu'ils n'avaient point de bateaux ; tantôt ils étaient forcés de se jeter dans les montagnes presque inaccessibles des CARDUQUES, où la neige engloutissait et faisait périr une infinité d'hommes et de chevaux, tandis qu'à leur suite marchait l'armée des Perses, qui ne laissait pas écouler un seul jour sans les harceler et les combattre.

Enfin ces intrépides soldats, triomphant de tant de fatigues et de privations, revirent leur patrie, glorieuse d'avoir produit de si vaillans citoyens ; et Xénophon prit le soin d'écrire l'histoire de cette mémorable retraite, qui fait encore aujourd'hui l'admiration de tous ceux qui la connaissent, quoique depuis cette époque il y ait

eu certainement de bien grandes guerres et des événemens tout aussi célèbres.

La retraite des dix mille, mes bons amis, est surtout remarquable, en ce qu'elle apprit aux Grecs le secret de leur force, et aux Perses celui de leur faiblesse. Il faudra ne point oublier combien les premiers se montrèrent, dans cette circonstance, supérieurs à leurs ennemis, qui étaient peut-être cent contre un; et vous comprendrez aisément alors comment, quelques années plus tard, une poignée de Grecs, conduits par le plus habile capitaine de son temps, nommé ALEXANDRE, suffit pour renverser sans retour l'immense empire des Perses.

LA VENGEANCE DE PARYSATIS.

Depuis l'an 399 jusqu'à l'an 397 avant J.-C.

CEPENDANT Artaxerce-Mnémon, à peine délivré de la crainte que lui avait causée son frère Cyrus, voyait sa famille et son royaume déchirés par de nouveaux malheurs. Sa mère Parysatis, la plus impitoyable femme que l'on eût encore vue, si la reine Amestris n'eût pas vécu avant elle, vengeait d'une manière terrible la mort de son fils bien-aimé.

L'un des premiers soins de cette femme cruelle fut de tirer vengeance de Mésabate, ce domestique auquel, à Cunaxa, Artaxerce avait donné l'ordre de porter dans son palais la tête et la main du jeune Cyrus; mais de peur que son fils ne voulût

s'y opposer, elle employa, pour en venir à ses fins, une ruse vraiment infernale.

Elle feignit donc de se réconcilier avec Artaxerce, et sous prétexte de lui tenir compagnie lorsqu'il était seul, elle venait souvent jouer avec lui à je ne sais quel jeu qui était en usage à cette époque. Je vous ferai remarquer, à ce propos, que ce n'était certainement pas un jeu de cartes qui amusait ainsi le roi et sa mère, parce que les cartes à jouer ne furent inventées que dans un temps bien plus rapproché de nous, pour amuser, dit-on, un roi de France qui avait perdu la raison; c'était donc probablement quelque jeu de basard ou de calcul, qui était usité alors, peut-être même le jeu de dés ou celui d'échecs, dont on fait remonter l'invention aux siècles les plus reculés.

Quoi qu'il en soit, Artaxerce et sa mère jouant un soir l'un contre l'autre, cette princesse lui proposa de mettre, pour prix de la partie commencée, quelques-uns de leurs domestiques au choix du gagnant :

le roi y consentit de grand cœur, et l'adroite princesse fit d'abord semblant de perdre la partie; mais lorsqu'elle vit qu'Artaxerce était fort animé au jeu, elle eut l'adresse de prendre sa revanche, et se trouva maîtresse de choisir le domestique qui lui conviendrait le mieux parmi tous ceux du palais. Aussitôt elle désigna Mésabate, que le roi lui abandonna sans se douter de rien; mais dès qu'elle eut ce malheureux en sa puissance, elle le livra à des bourreaux qui l'écorchèrent tout vif, et le firent expirer dans cet horrible supplice. Artaxerce en fut indigné; mais la vindicative Parysatis ne fit que rire de sa colère, qu'elle ne redoutait point.

Il ne restait plus à cette méchante femme, pour assouvir son désir de vengeance, que de la faire tomber sur la reine Statira, femme d'Artaxerce, qu'elle haïssait mortellement, parce que cette princesse s'était réjouie publiquement de la défaite et de la perte de Cyrus. A la vérité, il n'était pas aisé de faire subir à cette dame, que

le roi aimait tendrement, le triste sort du pauvre Mésabate; aussi Parysatis ne l'entreprit-elle pas, mais elle atteignit le même but par une astuce non moins atroce.

Pour y parvenir, elle fit semblant d'oublier son ressentiment contre Statira, et lui témoigna tout à coup mille égards; sans cesse elle l'invitait à des fêtes et à des festins, où elle feignait pour elle une amitié véritable. Mais comme cesdeux femmes se défiaient secrètement l'une de l'autre, elles avaient toujours soin de manger des mêmes viandes et des mêmes morceaux, pour être sûres que les mets qu'on leur servait n'étaient point empoisonnés; Parysatis sut pourtant éluder ces précautions de son ennemie.

Un jour on servit sur la table un oiseau fort rare, et qui paraissait accommodé avec un soin tout particulier; Parysatis, le partageant en deux avec son couteau, en donna la moitié à sa belle-fille, et mangea gaîment l'autre moitié; mais à peine Statira eut-elle goûté de ce mets, qu'elle

tomba dans des convulsions effroyables, et expira aussitôt, avec tous les symptômes d'un empoisonuement.

Artaxerce, saisi de douleur, ne soupçonna point d'abord sa mère d'un crime si abominable; mais une esclave de la reine, nommée Gigys, lui révéla bientôt cet épouvantable mystère, en lui apprenant qu'elle avait frotté elle-même d'un poison violent, par l'ordre de Parysatis, un des côtés seulement du couteau dont elle s'était servie pour partager l'oiseau dont Statira avait accepté la moitié.

Ainsi cette méchante princesse s'était exposée elle-même à une mort affreuse pour satisfaire sa haine, et elle avait la satisfaction de survivre à son ennemie.

Le roi, en apprenant ce crime, ne put modérer sa colère; il ordonna aussitôt à la cruelle Parysatis de se retirer à Babylone, en lui défendant d'en sortir de toute sa vie, et jura que de ses jours il n'approcherait de cette ville. Quant à Gigys, elle fut condamnée au supplice des empoison-

neurs, qui consistait à avoir la tête écrasée entre deux pierres.

Ce grand prince, qui commandait à tant de peuples, ne voyait pas, dans tout son empire, un seul homme qui fût aussi affligé que lui; et peut-être, dans ce moment, regretta-t-il amèrement de n'être pas tombé lui-même, comme son frère Cyrus, sur le champ de bataille de Cunaxa.

LES FILS D'ARTAXERCE.

Depuis l'an 362 jusqu'à l'an 336 avant J.-C.

Le roi Artaxerce-Mnémon, suivant l'usage des Perses, avait un grand nombre de femmes; aussi, lorsqu'il fut parvenu à la vieillesse, il se trouva père de cent cinquante-trois fils, tous jeunes gens ambitieux et impatiens, dont la plupart souhaitaient la mort de leurs frères aînés, pour arriver plus promptement au trône.

Or, l'aîné de tous ces princes se nommait Darius; et le vieux monarque, prévoyant qu'après sa mort chacun de ses enfans disputerait la couronne aux autres, résolut de donner dès à présent à celui-ci le titre de roi, et lui permit de porter la

tiare royale ; mais ce jeune prince ne se contenta pas de cette brillante coiffure et d'un titre inutile, et, dans son impatience de régner, il forma contre la vie de son père une conspiration, dans laquelle il fit entrer cinquante de ses frères.

Le pauvre roi était donc toujours bien malheureux dans sa propre famille, puisque, après avoir failli être tué autrefois par son frère Cyrus, il voyait encore sa vie menacée dans ses vieux jours par l'ambition du fils même auquel il destinait l'empire après lui. Cet affreux parricide ne fut pourtant point accompli, et les desseins criminels de ces enfans dénaturés ayant été découverts, le roi, aussi impitoyable envers eux qu'ils l'auraient été pour lui-même, les fit tous mettre à mort, comme ils le méritaient. Artaxerce, déjà accablé de tant de peines amères, ne put supporter cette nouvelle affliction, et il mourut fatigué de la vie, après un règne long et glorieux, mais pendant lequel le malheur n'avait pas cessé de le poursuivre.

Parmi les fils du roi qui lui survivaient, il y en avait un appelé Ochus, qui était plus rusé ou plus heureux que tous les autres.

Celui-ci ayant été seul témoin de la mort de son père, agit avec tant d'adresse, qu'il parvint à cacher cet événement à tout l'empire, pendant dix mois entiers. A la faveur de ce mystère, il donna constamment des ordres à tous les gouverneurs au nom du prince mort, et ne laissa découvrir la tromperie qu'après avoir trouvé l'occasion de se défaire en un seul jour de tous les princes de la famille royale, de peur que quelqu'un d'entre eux ne songeât à lui disputer la couronne.

A cet effet, il attira par une ruse, dans une cour intérieure de son palais, non-seulement les cent un frères qui lui restaient, mais encore ses oncles, ses cousins et tous ses neveux, qu'il fit tuer à coups de flèches sans qu'ils pussent se défendre.

Sa propre sœur Ocha, que jusqu'à ce jour il avait paru aimer, ayant osé déplorer une pareille horreur, fut enterrée toute

vive par son ordre. Une seule princesse de la famille royale, nommée Sisygambis, fut assez heureuse pour sauver de ce massacre un petit garçon dont elle était mère.

Les premières actions d'Ochus, mes petits amis, annoncèrent donc à la Perse un règne sanguinaire et terrible; car que pouvait-on attendre d'un prince qui, pour s'assurer l'empire, n'avait point hésité à égorger tous ses parens?

Il faut pourtant que je vous dise que, dans ce pays, les frères, les oncles, les neveux, les cousins des rois, ne se connaissaient guère entre eux, et par conséquent ne pouvaient s'aimer. On les élevait séparément dans des palais, où, au lieu de leur parler du bonheur de vivre ensemble comme de bons parens, on leur enseignait, dès l'enfance, à se défier les uns des autres; aussi lorsque le pouvoir tombait à quelque prince impitoyable, son premier soin était-il presque toujours de sacrifier à sa propre sûreté tous les membres de sa famille, dont l'existence aurait pu lui porter ombrage.

Cependant Ochus, à peine parvenu au trône, se trouva chargé de soins importans; l'Égypte, cette belle contrée que les rois de Perse avaient presque toujours possédée depuis que le furieux Cambyse s'en était emparé, se révolta de nouveau contre ses maîtres, et Ochus fut contraint de marcher avec une armée contre le roi que les Égyptiens s'étaient donné.

Dans ce temps-là, les rois de Perse pouvaient aisément réunir un nombre immense de soldats; depuis les conquêtes du grand Cyrus et de Cambyse, leur puissance s'étendait sur presque toute l'Asie; les Grecs eux-mêmes, ces vaillans guerriers que vous connaissez déjà, après avoir combattu les Perses leur prêtaient quelquefois l'appui de leurs armes, et l'exemple des dix mille vous a montré tout ce que cette nation pouvait produire de courage et de ténacité.

Ochus conduisit donc en Égypte une grande armée; dans une seule bataille, livrée auprès de Péluse, il mit en déroute

celle des Égyptiens, et força Nectanebis, leur roi, à se réfugier en Éthiopie, où il faut croire qu'il périt, car depuis ce temps on n'entendit jamais parler de lui. Le vainqueur se rendit maître de Memphis et de toutes les villes de cette contrée; mais comme si ce pays eût été destiné à être le théâtre des fureurs des rois de Perse, il surpassa encore Cambyse en extravagance.

Ainsi on le vit renverser des temples, brûler des villes, égorger des prêtres, et enfin mettre le comble à ses stupides barbaries en faisant servir le bœuf Apis rôti, dans un festin qu'il donnait à ses courtisans.

Le bœuf Apis n'avait certainement rien de plus divin que tout autre animal de son espèce; mais vous savez la vénération que les Égyptiens portaient à cette bête, et vous ne serez point surpris de l'indignation qu'ils ressentirent de ce qui leur semblait un affreux sacrilége.

Parmi les généraux de l'armée des Perses se trouvait un officier nommé Bagoas,

qui était habile et courageux. Bagoas était Égyptien d'origine; il ne put sans indignation être témoin du sacrilége d'Ochus, et résolut d'en tirer une terrible vengeance. Cet homme, qui avait été l'un des domestiques favoris du roi, et possédait toute sa confiance, trouva moyen de l'empoisonner dans un festin; puis lorsqu'il fut mort, sa haine n'étant point encore satisfaite, il fit dévorer sa chair par des chiens, comme Ochus avait fait dévorer celle du dieu Apis par ses courtisans. Il ordonna en outre que l'on fabriquât avec ses os des manches de couteaux, dont il se servait ordinairement à table, pour montrer que le sacrilége avait été puni là où il avait commis son crime.

Après cette vengeance, il eût été facile à Bagoas de mettre la couronne sur sa propre tête; mais il aima mieux faire des rois que de le devenir, et choisit d'abord le plus jeune des fils d'Ochus, appelé Arsès; mais ensuite mécontent de son élève, qu'il jugea capable de marcher sur les traces de son père, et apprenant que Sisy-

gambis avait sauvé un jeune enfant du massacre de la famille royale, il fit monter ce prince sur le trône, et lui donna le nom de Darius-Codoman.

Vous ferez bien de remarquer ici, mes bons amis, que trois rois de Perse ont porté le nom de Darius : le premier fut Darius fils d'Hystaspes, élevé au trône par l'adresse de son écuyer, après le meurtre de Smerdis-le-Mage ; le second, Darius-Nothus, qui succéda à son père Artaxerce-Longue-Main ; et enfin Darius-Codoman, choisi par Bagoas, et qui fut certainement le plus malheureux de tous, puisque l'empire des Perses périt avec lui.

LA CHUTE DE DARIUS.

Depuis l'an 336 jusqu'à l'an 323 avant J.-C.

Darius III ou Codoman, élevé dans l'infortune et la retraite par sa mère Sisygambis, princesse sage et vertueuse, à laquelle il devait deux fois la vie, était digne, par ses belles qualités, de la brillante position où Bagoas l'avait placé. Dès sa jeunesse, il déploya un grand courage à la guerre, et lorsqu'il fut parvenu au trône, son unique désir eût été de rendre ses peuples riches et puissans. Malheureusement il n'eut pas le temps de réaliser ses bonnes intentions; et nous allons voir combien il eût mieux valu pour lui ne jamais recevoir l'empire, que d'éprouver tous les malheurs qui l'attendaient sur le trône.

Bagoas, cet ambitieux qui avait déjà fait et défait deux rois, s'était d'abord flatté que Darius ne ferait que se ployer à ses volontés, et que lui seul gouvernerait la Perse sous le nom de ce prince; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que le nouveau roi était incapable de se prêter ainsi à ses caprices, et déjà las de l'avoir placé si haut, il prit la résolution de s'en défaire en l'empoisonnant, comme il avait empoisonné Ochus. Darius, plus adroit que ce dernier, parvint à découvrir son complot, et ayant changé de coupe avec son ministre, celui-ci avala le poison qu'il avait préparé. Sa mort délivra Darius d'un ennemi dangereux autant qu'habile, sans que pour cela on pût l'accuser d'ingratitude, puisque Bagoas lui-même était l'auteur de sa propre perte.

Cependant un péril plus grand encore que le complot de cet Égyptien menaçait à la fois Darius et son empire : les Grecs, ces peuples guerriers dont le premier Darius et son fils Xerxès avaient éprouvé la

valeur, et que la retraite des dix mille avait fait redouter de toute l'Asie, se trouvèrent réunis sous un seul chef, et vinrent porter la guerre au milieu même du royaume des Perses. Ce chef était ALEXANDRE, roi de Macédoine, que l'on a surnommé LE GRAND, à cause des grandes choses qu'il a faites.

Je ne vous raconterai point ici, mes petits amis, l'histoire merveilleuse de ce prince, qui, avec une poignée d'hommes, attaqua le plus puissant empire de la terre, et le renversa complétement; vous en trouverez le récit dans un autre livre que vous étudierez après celui-ci; il faut seulement que vous sachiez qu'après plusieurs batailles sanglantes gagnées par les Grecs, la reine Sisygambis, STATIRA, femme de Darius, et toute la famille de ce prince infortuné, tombèrent au pouvoir du vainqueur, et que le pauvre roi lui-même périt assassiné par un traître nommé BESSUS.

Par ces victoires, Alexandre-le-Grand se rendit entièrement maître du vaste

royaume des Perses, et il fût devenu le plus puissant roi qui eût jamais existé, si une mort prématurée ne l'eût arrêté au milieu de sa prodigieuse fortune, au moment même où elle paraissait ne plus avoir de bornes.

Alexandre ne survécut donc qu'un petit nombre d'années au malheureux Darius; mais, après lui, l'empire des Perses ne se releva point pour cela d'une si affreuse secousse: fondé par le grand Cyrus, il avait péri avec Darius-Codoman.

Si vous êtes assez raisonnables, mes enfans, pour écouter attentivement la leçon qu'il faut tirer de cette grande catastrophe qui changea la face du monde, je vous prie de ne point l'oublier, parce qu'elle pourra vous être utile dans le cours de vos études.

Vous ferez donc bien de remarquer que lorsque les premiers Assyriens se furent abandonnés à la mollesse et aux débauches, leur puissance s'écroula sous Sardanapale; que Babylone périt dans le tu-

multe d'un festin avec son roi Balthazar; et qu'enfin si Darius-Codoman ne put pas défendre son empire contre les Macédoniens, c'est que les Perses, amollis par les usages des Mèdes, ne ressemblaient plus en aucune façon aux compagnons du grand Cyrus, nourris de cresson et ne buvant que de l'eau.

Ainsi vous verrez toujours les empires s'élever par le courage et la sobriété, et périr par la lâcheté et l'intempérance. Si vous retenez cette leçon, lorsque quelqu'un prendra la peine de vous interroger, je suis certain que vos parens et vos maîtres ne regretteront pas la peine qu'ils se seront donnée pour vous instruire.

LES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Depuis l'an 323 jusqu'à l'an 305 avant J.-C.

Après qu'Alexandre fut mort, comme je viens de vous le raconter, il se trouva qu'il ne restait de toute sa famille qu'un seul prince, presque imbécile, nommé Arrhidée, que l'on mit d'abord sur le trône parce qu'il était frère de ce grand roi; mais peu de mois après, Roxane, veuve d'Alexandre, mit au monde un petit garçon qui reçut le nom d'Alexandre Aigus, et que l'on fit roi avec son oncle Arrhidée.

C'était bien peu, mes bons amis, qu'un prince imbécile et un tout petit enfant pour gouverner le vaste empire qu'Alexandre avait fondé par la force de ses armes; car

ce grand homme, en renversant le puissant royaume des Perses, avait conquis à lui seul les plus riches contrées de l'Asie.

Or, à la tête de l'armée d'Alexandre, on distinguait plusieurs généraux qui avaient partagé sa gloire et ses travaux, et qui étaient tous des hommes de cœur : le plus fameux d'entre eux était PERDICCAS, qui, par respect pour la mémoire de son maître, avait voulu qu'Arrhidée et Alexandre Aigus occupassent son trône, tout incapables qu'ils étaient l'un et l'autre de gouverner; mais Perdiccas, qui avait beaucoup d'ambition, espérait régner sous leur nom et être le véritable roi.

Après lui venait PTOLÉMÉE, fils de LAGUS, qu'Alexandre aimait comme un frère, et auquel il avait donné l'Égypte pour gouvernement; puis ANTIPATER, SÉLEUCUS, LYSIMAQUE, ANTIGONE et EUMÈNE, qui était, dit-on, le plus honnête homme de tous ses compagnons. Perdiccas donna d'abord des gouvernemens à chacun de ces généraux pour les contenter, espérant

qu'ils seraient aussi fidèles à leurs nouveaux maîtres qu'ils l'avaient été à Alexandre lui-même; mais il s'aperçut bientôt qu'il s'était trompé, car tous ces ambitieux se révoltèrent à la fois contre lui, et de simples gouverneurs qu'ils étaient, ils voulurent à leur tour devenir rois des pays qui leur avaient été confiés.

Il s'ensuivit alors une grande guerre dans laquelle Perdiccas fut massacré par ses propres soldats, et bientôt après, Eumène, qui avait embrassé avec lui le parti des rois Alexandre et Arrhidée, que personne ne respectait plus, fut mis à mort par Antigone, son ancien ami.

Cependant, au milieu de tant de meurtres et de combats, personne n'avait encore osé verser le sang de la famille d'Alexandre, lorsqu'une femme en donna le premier exemple.

A cette époque, la reine Olympias, mère du conquérant, vivait encore. C'était une femme orgueilleuse et vindicative, qui, au lieu de faire tous ses efforts pour

rétablir la paix dans l'empire, mit le comble aux malheurs publics par la haine implacable qu'elle portait à Arrhidée. Ce prince imbécile et sa femme EURYDICE furent égorgés par son ordre, avec cent de leur principaux amis, pour que le titre de roi de Macédoine appartînt sans partage au petit Aigus; mais cette princesse cruelle fut bientôt punie de ce crime, car étant tombée au pouvoir de CASSANDRE, fils d'Antipater, homme féroce et impitoyable, ce chef, sous prétexte de venger le meurtre d'Arrhidée, la condamna à mort, et fit entourer la prison où elle était enfermée par deux cents soldats chargés de l'égorger. Deux cents soldats pour tuer une faible femme, me direz-vous, c'était une force bien inutile; mais tel était encore le respect que ces homme grossiers conservaient pour le sang d'Alexandre, qu'aucun d'eux n'osa porter la main sur celle qui avait été sa mère; il fallut que Cassandre, pour ce meurtre, fît appeler les parens de ceux

qu'elle avait fait mourir avec Arrhidée, qui cette fois ne l'épargnèrent pas.

Telle fut la fin de cette princesse, qui avait été fille, sœur, femme et mère de rois, et que personne ne put plaindre, parce qu'elle avait été impitoyable envers sa propre famille. Cassandre, qui avait pris en même temps Roxane et son fils, le petit Aigus, les jeta d'abord dans une étroite prison, où bientôt après il les fit étrangler.

Ainsi, moins de douze ans après la mort d'Alexandre, il ne restait plus aucune personne de sa famille, et son immense héritage était déchiré par ses anciens compagnons d'armes, qui s'en disputaient les lambeaux. On dit pourtant qu'au milieu de tant d'horreurs, ceux même qui exterminaient sa race tremblaient encore à l'aspect de la statue de ce grand homme qui avait été leur maître, et en détournaient les yeux avec terreur.

Cette histoire est déplorable, mes pe-

tits amis, puisqu'elle nous apprend que toute la puissance du plus fameux des guerriers ne servit qu'à causer la perte de son fils et de ses autres parens ; le malheureux Darius fut ainsi promptement vengé des maux qu'il avait soufferts, mais l'Asie fut, pendant de longues années encore, la proie de bien des calamités.

Cassandre, Ptolémée et les autres généraux qui, comme eux, avaient l'ambition de porter aussi des couronnes, voyant que la famille royale de Macédoine était éteinte, se mirent à se disputer entre eux les débris de l'empire ; et comme Antigone était le plus puissant d'eux tous, ses rivaux se réunirent contre lui pour le renverser et s'enrichir de ses dépouilles.

LE COLOSSE DE RHODES.

Depuis l'an 305 jusqu'à l'an 301 avant J.-C.

Antigone avait un fils, nommé Démétrius, qui n'était pas moins redoutable que son père; c'était un si vaillant guerrier qu'on lui avait donné le surnom de Poliorcètes, ce qui, dans la langue grecque, voulait dire le preneur de villes.

Dans ce temps-là, les habitans d'une île fameuse, appelée Rhodes, peu distante de l'Asie, et autrefois soumise au grand Alexandre, se révoltèrent après sa mort, et ayant égorgé en un seul jour toute la garnison macédonienne, entreprirent de se rendre indépendans, c'est-à-dire de se gouverner eux-mêmes.

D'abord ils parurent réussir dans leur

dessein; mais Démétrius leur ayant ordonné de lui envoyer des soldats et de l'argent, ils refusèrent d'obéir à ses volontés, et forcèrent ce prince à venir les assiéger avec une grande armée et un nombre prodigieux de machines de guerre qui lançaient des pierres et des flèches; car vous savez sans doute que les anciens ne connaissaient pas l'usage de la poudre à canon ni des armes à feu, dont on se sert aujourd'hui dans les batailles.

De leur côté, les Rhodiens déployèrent d'incroyables moyens de défense; mais ils auraient sans doute fini par succomber malgré leur courage, si Ptolémée ne fût venu à leur secours avec une flotte égyptienne, et n'eût contraint Démétrius à épargner cette malheureuse ville déjà presque épuisée par un siége opiniâtre et meurtrier, qui durait depuis plus d'une année.

Les Rhodiens, reconnaissans envers Ptolémée, qui les avait tirés d'un si grand péril, lui donnèrent le surnom de Soter, ce qui veut dire sauveur, que l'histoire

lui a conservé, et déclarèrent qu'ils ne prendraient jamais les armes contre un prince qui leur avait rendu un si grand service.

Quant à Démétrius le preneur de villes, qui n'avait pourtant pas pu prendre celle-là, comme il avait un cœur trop généreux pour conserver le moindre ressentiment contre ceux qui avaient été ses ennemis, il fit présent aux Rhodiens, avant de quitter leur île pour rejoindre son père Antigone, de toutes les machines de guerre qu'il avait employées contre eux.

Les habitans de Rhodes, attribuant leur délivrance à la protection d'Apollon, dieu du soleil, auquel ils n'avaient cessé d'offrir des sacrifices pendant le siége de leur ville, imaginèrent de tirer parti de cet immense attirail, pour élever un monument durable à cette prétendue divinité.

A cet effet, ayant vendu à des marchands étrangers tout le cuivre, le fer et les autres métaux qui entraient dans cette multitude de machines de guerre, avec

l'argent qu'ils en tirèrent, ils élevèrent à l'entrée de leur port une énorme statue d'airain représentant ce dieu, et dont l'élévation était si considérable que ses deux pieds étant posés sur des rochers écartés, les plus gros navires pouvaient passer à pleines voiles entre ses jambes. Ce monument gigantesque avait plus de cent pieds de hauteur, et l'on dit qu'aucun homme ne pouvait entourer, de ses deux bras, le pouce de l'un de ses pieds.

C'était là, mes enfans, ce que l'on a nommé le COLOSSE DE RHODES, qui passait autrefois pour l'une des merveilles du monde, comme les pyramides d'Égypte. Douze ans entiers suffirent à peine pour le construire, mais il n'exista guère plus de soixante ans au lieu où il avait été placé. A cette époque, un terrible tremblement de terre ayant détruit plusieurs villes d'Asie, l'île de Rhodes fut ravagée par ce fléau, et le fameux colôsse lui-même fut renversé et mis en pièces.

Il demeura dans cet état pendant un

grand nombre d'années, au bout desquelles un chef ennemi, qui s'était emparé de Rhodes, vendit les débris du colosse à des marchands juifs, qui en eurent la charge de neuf cents chameaux, ce qui est prodigieux, car vous n'ignorez pas que ces robustes animaux portent des fardeaux considérables.

Cependant Démétrius avait à peine rejoint en Asie son père Antigone, que ces deux princes apprirent que Ptolémée, Lysimaque, Séleucus et Cassandre s'avançaient pour les combattre avec de grandes armées; le père et le fils, réunis, remportèrent d'abord plusieurs victoires éclatantes sur ces redoutables ennemis; mais s'étant rencontrés de nouveau auprès d'un bourg de l'Asie Mineure, nommé Ipsus, ce lieu devint le théâtre d'une nouvelle bataille; Antigone y perdit la vie, et Démétrius, n'ayant pu parvenir à rallier les débris de son armée, se vit forcé de prendre la fuite et d'abandonner à ses rivaux la plus grande partie des provinces qu'il possédait.

Je dois vous faire remarquer ici, mes enfans, que cette bataille d'Ipsus décida du sort de l'empire d'Alexandre, que les vainqueurs partagèrent entre eux en quatre royaumes.

Par suite de cet événement, Ptolémée, resté maître de l'Égypte, devint le chef d'une longue dynastie de rois, que l'on a nommés les LAGIDES, à cause de leur aïeul Lagus.

Séleucus se mit en possession du royaume de Syrie, qu'il forma des provinces de l'empire des Perses en Asie, comprises entre l'Euphrate et l'INDUS, autre grand fleuve de cette partie du monde; et Antiochus Épiphanes, qui traita avec tant de cruauté les Israélites, comme vous l'avez vu dans l'histoire des Machabées, était un des descendans de ce prince, auxquels on donnait le nom de SÉLEUCIDES.

Quant à Lysimaque, il fonda un royaume de Thrace qui comprenait une portion de l'Asie Mineure, et passa bientôt après lui dans d'autres familles.

Enfin, Cassandre devint roi de Macédoine, comme le grand Alexandre l'avait été. Il n'y eut donc que Démétrius-Poliorcètes qui, après avoir si vaillamment combattu, se trouva sans royaume et presque sans asile, ainsi que je vous le raconterai tout à l'heure.

Vous ferez bien, mes petits amis, de jeter un coup d'œil sur une carte géographique, afin de mieux comprendre quelles furent les contrées que chacun des vainqueurs d'Ipsus s'attribua dans le partage qui suivit cette bataille.

DÉMÉTRIUS ET LES ATHÉNIENS.

Depuis l'an 301 jusqu'à l'an 284 avant J.-C.

Avant d'être vaincu à la bataille d'Ipsus, Démétrius-Poliorcètes avait été puissant et redouté de tous les peuples voisins; mais il n'avait fait qu'un bon usage de sa haute fortune, en comblant de biens plusieurs villes de différens pays, parmi lesquelles celle d'Athènes, en Grèce, avait été la plus favorisée : c'était cette même Athènes, autrefois fondée par l'Égyptien Cécrops, et dont je vous ai dit que le sage Solon était originaire.

Démétrius donc, en partant pour la guerre, avait laissé sa femme et ses enfans chez les Athéniens, qu'il croyait ses meilleurs amis, bien persuadé que sa famille ne

saurait être nulle part plus en sûreté. Mais, comme vous savez, il perdit la bataille d'Ipsus, et fut contraint de prendre la fuite. Il pensa aussitôt qu'il trouverait un asile assuré dans une ville qui lui avait tant d'obligations, et ne mit seulement pas en doute que cela pût être autrement. Or, les rois malheureux ne conservent guère d'amis, et comme les Athéniens n'avaient plus rien à espérer du prince fugitif, ils furent assez ingrats pour lui refuser l'entrée de leur ville, et lui renvoyèrent même sa femme et ses enfans, sous prétexte de les soustraire aux poursuites de ses ennemis, avec lesquels ils s'étaient empressés de faire alliance.

Démétrius sentit vivement l'ingratitude de ce peuple qu'il avait comblé de bienfaits, et cette pensée ajouta encore à l'amertume de ses regrets, puisqu'il comprit alors que sa mauvaise fortune tournait contre lui ceux mêmes qu'il avait trouvé le plus dévoués à sa personne, au temps de sa prospérité.



A quelque temps de là, le sort parut un moment sourire à ce vaillant prince ; il vainquit plusieurs de ses ennemis, et ayant assemblé une nouvelle armée, l'un de ses premiers soins fut de marcher contre les Athéniens, qui, de leur côté, se préparèrent à repousser opiniâtrément leur bienfaiteur.

Celui-ci vint donc mettre le siége devant leur ville, et l'ayant entourée de tous côtés au moyen de ses troupes, il réduisit bientôt les habitans à toutes les horreurs de la famine, qu'ils supportèrent pendant plusieurs mois avec patience, dans l'espoir que leurs nouveaux alliés ne les abandonneraient pas dans un si grand péril ; mais une flotte que Ptolémée-Soter envoyait pour les secourir, comme il avait secouru les Rhodiens, ayant été mise en fuite par Démétrius, ce prince se rendit bientôt après maître d'Athènes, qu'il parut disposé à traiter avec une extrême rigueur.

Le vainqueur ordonna que tous les chefs de famille se rendissent sans armes sur la



place publique, où il les fit environner de soldats tenant en main leur épée nue.

Grande fut la terreur de ces malheureux, lorsqu'ils se virent ainsi menacés par un prince qu'ils avaient si indignement trahi; aucun d'eux ne douta qu'il ne les eût ainsi rassemblés pour les exterminer, et ils gardaient tous un morne silence, quoique la pâleur de leur visage laissât assez voir quelles angoisses ils éprouvaient.

La plupart d'entre eux, regrettant de n'avoir pas succombé lorsque la faim dépeuplait leur ville, commençaient à déplorer tout bas le triste sort qui leur était réservé, quand Démétrius, montant sur son tribunal, au lieu de leur montrer un visage irrité, leur représenta avec douceur combien ils avaient été ingrats envers lui; et ne pouvant retenir ses larmes à la vue de tout ce peuple consterné : « Et « moi, ajouta-t-il, je veux que la terreur « que vous avez éprouvée soit votre seule « punition; maintenant vous pouvez vous

« retirer chacun chez vous. Tandis que « vous étiez ici, mes soldats, par mon « ordre, ont porté dans vos maisons le « blé qui vous est nécessaire pour nour- « rir vos familles, et je n'ai pas voulu que « ma victoire coûtât une larme à un seul « Athénien. »

Il me serait difficile, mes petits amis, de vous peindre quels transports de joie éclatèrent parmi les assistans en entendant ces paroles ; chacun s'en retourna chez soi en bénissant la clémence de Démétrius, qui, pour accomplir sa promesse, fit en effet distribuer au peuple d'Athènes cent mille mesures de blé, qu'il ne pouvait employer à un meilleur usage.

Ce prince généreux méritait certainement un sort prospère, puisqu'il savait si bien pratiquer le pardon des injures ; mais la fortune ne lui fut pas longtemps fidèle : vaincu dans de nouveaux combats, il tomba vivant entre les mains de Séleucus, roi de Syrie, l'un de ses ennemis les plus acharnés, quoique Démétrius lui eût

donné sa propre fille en mariage ; et celui-ci, satisfait d'avoir privé de sa liberté un prince si redoutable, l'enferma dans un château, où, quoique captif, il put jouir de toutes les douceurs de la vie, et même prendre le plaisir de la chasse dans un beau parc. Mais un si brave guerrier ne pouvait longtemps s'accommoder d'une existence oisive et sans gloire : au bout de trois ans, consumé d'ennuis et de chagrins, il mourut avec le regret de voir ses ennemis se réjouir de sa défaite et se partager ses dépouilles.

Son fils ANTIGONE DE GONI, plus heureux que lui, et malgré les efforts de PYRRHUS, roi d'Épire, son voisin, que nous retrouverons dans l'Histoire romaine, chassa les fils de Cassandre du royaume de Macédoine, que sa postérité conserva pendant de longues années ; et si Démétrius-Poliorcètes n'eut pas le bonheur de conquérir une couronne dont il était digne, sa race n'en fut pas moins, après lui, appelée à régner sur un grand royaume.

LA BIBLIOTHÈQUE D'ALEXANDRIE.

Depuis l'an 301 jusqu'à l'an 283 avant J.-C.

Après la bataille d'Ipsus, qui l'avait affermi sur le trône d'Égypte, Ptolémée-Soter ne songea plus qu'à rendre ce pays florissant; et il y parvint en peu d'années, malgré les guerres qu'il fut encore forcé d'entreprendre et de soutenir.

Ce prince, tout guerrier qu'il était, aimait les sciences et les hommes instruits, parce qu'il savait que les plus glorieuses actions des peuples et des rois seraient bientôt oubliées, s'il ne se trouvait personne pour les écrire et en conserver la mémoire.

Il appela donc autour de lui les personnages les plus savans de son temps, et réunit dans la ville d'Alexandrie, qu'Alexandre-

le-Grand avait fondée en Egypte, une immense quantité de livres, dont il composa la première bibliothèque qui ait jamais existé. Or, dans ce temps-là, les livres n'avaient pas la forme de ceux que l'heureuse invention de l'imprimerie a tant multipliés parmi nous; c'était sur des morceaux d'écorce d'un arbre nommé PAPYRUS que l'on écrivait péniblement les ouvrages les plus longs et les plus difficiles; c'est là ce que l'on nomme des MANUSCRITS, ce qui veut dire des livres écrits à la main.

Ces papyrus, ainsi remplis, ne formaient pas des volumes comme ceux dont nous nous servons à présent; mais on les mettait en gros rouleaux, que l'on déployait ensuite avec précaution, lorsqu'on voulait les lire. Vous jugez bien que cela n'était ni commode ni agréable, et qu'avec de telles difficultés les livres devaient être fort chers et fort rares. Cela doit nous faire comprendre combien nous devons de reconnaissance à ceux qui, les pre-

miers, ont inventé l'imprimerie, au moyen de laquelle chacun peut s'instruire si aisément, et qui ne laisse plus à personne de prétexte pour rester ignorant.

Quoi qu'il en soit, la bibliothèque d'Alexandrie, fondée par Ptolémée-Soter, fut portée par les successeurs de ce prince jusqu'à sept cent mille volumes, tous manuscrits. Cette bibliothèque était un véritable trésor, bien autrement précieux que les richesses d'or et d'argent dont Crésus avait été si orgueilleux, puisque toutes les connaissances humaines y étaient déposées, comme dans un immense réservoir où chacun pouvait les retrouver.

Malheureusement, dans une guerre qui eut lieu en Égypte, la plus grande partie de cette vaste bibliothèque fut brûlée par accident, et avec elle périrent des trésors incroyables de science, dont rien ne saurait réparer la perte. Que d'histoires qui sont perdues aujourd'hui seraient parvenues jusqu'à nous, et combien nous serions surpris peut-être de

trouver des inventions que nous croyons toutes nouvelles, écrites sur les vieux papyrus d'Alexandrie!

Depuis cette époque, dans cette même ville, une nouvelle bibliothèque non moins considérable fut formée des débris de celle des Ptolémées, augmentés d'un nombre considérable de manuscrits que les derniers princes de la famille des Lagides y avaient fait apporter de diverses parties du monde. Nous verrons, dans une autre histoire, quel fut le sort de cet immense dépôt des sciences, dont il faudra alors vous rappeler l'origine antique et les diverses vicissitudes.

En même temps que Ptolémée formait cette collection de livres, il faisait construire, auprès de sa capitale, une tour célèbre, que l'on a comptée pendant longtemps parmi les merveilles du monde; c'était un bâtiment de marbre blanc qui s'élevait à une hauteur considérable, dans une petite île nommée Pharos, peu éloignée du rivage d'Alexandrie, et où chaque

nuit on entretenait des feux pour servir de guide aux navigateurs, qui pouvaient les apercevoir à une grande distance en mer. C'est de cette tour de Pharos que l'on a donné depuis le nom de PHARE à tous les édifices destinés à guider pendant la nuit les navires auprès des côtes, comme on en trouve à présent dans presque tous les pays.

Ptolémée, pour s'immortaliser par cet ouvrage vraiment utile, voulut faire inscrire son nom, en gros caractères, sur le marbre même de la tour. Mais son orgueil fut trompé en cela par l'architecte qui avait construit ce monument; car cet homme, au lieu de graver le nom du roi sur le marbre, se servit d'un enduit que le temps fit promptement disparaître.

Alors, au lieu du nom de Ptolémée, on ne vit plus que celui de l'architecte SOSTRATE, dont la vanité eût été satisfaite, s'il n'eût pas déjà cessé de vivre avant cette époque.

La race des Lagides a régné longtemps en Égypte, et elle a donné à ce pays seize

rois, qui tous ont porté le nom de Ptolémée. On les distingue entre eux par des surnoms, dont quelques-uns sont très-remarquables; ainsi le premier Ptolémée fut surnommé Soter par les Rhodiens reconnaissans, comme je vous l'ai dit. Son fils, qui lui succéda, se nomma Ptolémée-Philadelphe, c'est-à-dire qui aime son frère ou sa sœur. Il y eut encore un Ptolémée Evergète, ou le Bienfaisant; un Ptolémée Philopator, ou qui aime son père; et enfin, un autre Ptolémée Philometor, ce qui veut dire l'ami de sa mère. Mais il ne faut pas croire que tous ces princes aient mérité les désignations qu'on leur a données : Ptolémée-Évergète fut un des rois les plus cruels de sa race, et celui qu'on a surnommé Philopator est soupçonné de s'être couvert d'un horrible parricide en empoisonnant son père.

Je n'essaierai pas, mes petits amis, de vous raconter ici l'histoire de tous ces princes, qui vous offrirait peut-être peu d'intérêt; vous saurez seulement que ce

fut un usage chez eux d'épouser leurs sœurs, pour les élever au trône; et la fameuse Cléopâtre, reine d'Égypte, avec laquelle nous ferons connaissance dans un autre livre, fut successivement la femme des deux derniers Ptolémées dont elle était la propre sœur.

LE ROYAUME DES SÉLEUCIDES.

Depuis l'an 301 jusqu'à l'an 278 avant J.-C.

Dans le temps même que Ptolémée-Soter établissait en Égypte la royauté des Lagides, Séleucus, qui avait créé en Asie le royaume de Syrie, s'occupait aussi de le faire fleurir en fondant un grand nombre de villes, dont plusieurs sont devenues célèbres par la suite. Antioche, qu'il peupla d'abord de Grecs, de Juifs, de Macédoniens, et de plusieurs autres nations, parvint en peu de temps au plus haut degré de splendeur ; et ce fut là qu'il établit le siége de son empire.

Vous trouverez plus tard, dans d'autres histoires, cette grande ville d'Antioche ; et il faudra vous souvenir alors qu'elle

fut bâtie par le premier roi de la race des Séleucides.

Cependant, au milieu de tant de grandes occupations, Séleucus conservait, je ne sais pour quelle raison, une vieille jalousie contre Lysimaque, le roi de Thrace, quoiqu'ils fussent anciens compagnons de guerre, et qu'ils eussent réuni leurs armées pour accabler Démétrius-Poliorcètes, avant et depuis la bataille d'Ipsus.

Ces deux princes, s'étant donc brouillés, marchèrent l'un contre l'autre avec de grandes armées, et se rencontrèrent dans une plaine d'Asie, nommée Cyropédion, c'est-à-dire le champ de Cyrus, où ils se livrèrent une sanglante bataille. Lysimaque y perdit la vie en combattant, et Séleucus, qui prit alors le surnom de Nicator, ou de Victorieux, se rendit maître des royaumes de Thrace, de Macédoine et des provinces que Lysimaque possédait auparavant dans l'Asie Mineure ; de sorte qu'en ce moment le royaume de Syrie s'étendit depuis la Grèce jusqu'au

fleuve Indus. Mais Séleucus ne jouit pas longtemps des fruits de son triomphe ; car, peu d'années après, comme il offrait un sacrifice solennel dans un temple des dieux, il fut poignardé au pied de l'autel même par un fils du roi d'Égypte, nommé Ptolémée-Céraunus, ou le Tonnerre, à cause de l'impétuosité de son caractère : le meurtrier se fit aussitôt proclamer roi de Thrace et de Macédoine, et l'empire des Séleucides se trouva renfermé en Asie.

Mais le farouche Céraunus régnait à peine depuis un an sur son double royaume, lorsque des barbares, nommés Galates ou Gaulois, conduits par un chef de leur nation, appelé Belgius, se répandirent en Macédoine, et menacèrent la Grèce entière d'une invasion formidable. Ptolémée, à la tête d'une armée, entreprit d'arrêter leurs ravages; mais ayant été vaincu et pris par Belgius, ce chef lui fit trancher la tête, qui fut promenée par son ordre au bout d'une lance dans le camp des barbares.

Cependant la défaite de Céraunus, et

l'approche des Gaulois, avaient répandu la terreur dans toute la Grèce, qui ne voyait plus d'armée à opposer aux dévastations de ces peuples; mais l'avidité des barbares pour le pillage devint la cause de leur perte.

Un de leurs chefs, nommé Brennus, ayant succédé à Belgius, tué dans un second combat contre les Macédoniens, avait souvent entendu vanter les trésors immenses déposés dans un temple où se trouvait un oracle célèbre que l'on venait consulter de tous les pays du monde. Ce temple était celui de Delphes, dont on vous parlera dans l'Histoire grecque, et sur lequel vous apprendrez alors plusieurs choses fort curieuses.

Or, comme Brennus approchait de Delphes pour piller les richesses du temple, il s'éleva tout à coup un violent orage, accompagné d'une grêle si grosse, qu'un grand nombre de soldats gaulois furent tués sur la place : en même temps un épouvantable tremblement de terre dé-

tacha des montagnes plusieurs énormes quartiers de rochers qui, dans leur chute, écrasèrent une foule de barbares. L'épouvante et l'obscurité achevèrent de jeter le désordre dans leurs rangs, et se prenant mutuellement pour des ennemis, ils s'entretuèrent les uns les autres, et complétèrent ainsi leur propre ruine.

Les Grecs ne manquèrent pas d'attribuer à la divinité qu'ils adoraient dans le temple de Delphes la destruction de cette armée de barbares ; mais il faut bien nous garder de penser qu'il y eût rien de miraculeux dans cet événement. La plupart de ces hommes se trouvant au milieu d'un pays ennemi et inconnu, obligés, pendant une saison rigoureuse, de coucher chaque nuit sur la terre couverte de neige, succombèrent à tant de fatigues et de misères ; et Brennus lui-même, après avoir été blessé dans un combat, trouva la mort dans ces marches pénibles. Un petit nombre seulement de ces barbares, échappés à tant de causes de destruction, parvinrent à tra-

verser le Bosphore de Thrace, et se fixèrent dans une province de l'Asie Mineure, qui, depuis ce temps, prit le nom de GALATIE, ou pays des Galates.

Ce fut aussi vers cette époque, mes bons amis, que les descendans des anciens rois de Perse fondèrent un autre royaume, auquel ils donnèrent le nom d'empire des PARTHES, ce qui veut dire les fugitifs. Ces Parthes devinrent par la suite des peuples redoutables, que nous retrouverons dans d'autres histoires; et c'est pour cela qu'il est à propos de ne point oublier leur nom.

Le royaume de Syrie demeura pendant un grand nombre d'années dans la famille des Séleucides, qui ne descendit du trône que lorsque les Romains, que je vous ai déjà nommés dans l'Histoire sainte, se furent emparés de cette partie de l'Asie, ainsi que vous le verrez dans un autre livre.

ARATUS ET LES ACHÉENS.

Depuis l'an 278 jusqu'à l'an 243 avant J.-C.

PENDANT que l'Asie Mineure et la Macédoine, mes petits amis, étaient ravagées par les successeurs d'Alexandre, presque aussi barbares que les Gaulois, la désunion s'était mise parmi les villes grecques, qui formaient autant de petites républiques, c'est-à-dire autant d'États où il n'y avait point de rois. Ces villes étaient devenues ennemies les unes des autres, et rien n'est plus dangereux pour un pays que la mésintelligence de ses habitans.

Après la mort de Ptolémée-Céraunus, mes enfans, Antigone de Goni, fils de Démétrius-Poliorcètes, était parvenu au trône de Macédoine; et comme il n'avait pas moins d'ambition et de courage que

son père, il conçut l'espoir de profiter de la discorde qui régnait parmi les Grecs, pour les soumettre à sa domination.

Maintenant, si vous avez sous les yeux une carte de la Grèce ancienne, vous remarquerez aisément que cette contrée, presque entièrement environnée par la mer, est divisée en deux parties inégales par une langue de terre fort étroite, appelée l'ISTHME DE CORINTHE, sur laquelle était bâtie une ville riche et populeuse de ce nom. Chacune de ces deux parties avait reçu un nom particulier. La première était la Grèce proprement dite, où étaient situées la Macédoine, l'Épire, L'ATTIQUE, ou pays d'Athènes, et enfin L'ÆTOLIE et plusieurs autres provinces encore, que vous apprendrez à connaître plus tard : la seconde portait le nom de PÉLOPONÈSE, parce que, disait-on, le jeune Pélops, que son père Tantale avait autrefois méchamment mis à mort pour éprouver la divinité des dieux, y avait régné après avoir été rappelé à la vie ; cette fable que raconte

la Mythologie n'est sans doute pas sortie de votre mémoire, et la crédulité des Grecs l'avait attribuée à l'un de leurs plus anciens rois. Le Péloponèse renfermait plusieurs provinces distinctes, dont l'Achaïe, l'Argolide, la Messénie et la Laconie ou pays de Sparte, étaient les principales.

Or il y avait alors en Achaïe douze petites villes, dont les habitans avaient juré entre eux de se défendre mutuellement contre tous ceux qui viendraient les attaquer, et l'on avait donné à l'union de ces douze cités le nom de ligue achéenne.

Sicyone, l'une des plus anciennes villes du Péloponèse, ne faisait point partie de la ligue achéenne, dont elle était fort voisine : elle était gouvernée depuis longues années par des hommes farouches et orgueilleux, auxquels les Grecs donnaient le nom de tyrans; cependant il ne faut pas croire que ce mot de tyran signifiât toujours un prince cruel et superbe, et il suffisait qu'un homme se fût emparé du

pouvoir dans une ville sans le consentement du peuple, pour que ses concitoyens le flétrissent de ce titre odieux. Sicyone donc obéissait à des tyrans, lorsqu'un généreux citoyen, nommé Clinias, ayant chassé celui qui régnait alors, les Sicyoniens, par reconnaissance, voulurent qu'il devînt leur premier magistrat.

Déjà Clinias, par sa sagesse et ses vertus, commençait à rendre sa patrie heureuse et florissante, lorsque quelques méchans, qui regrettaient les tyrans, ayant tué cet honnête homme, et avec lui tous ceux de ses amis et de ses parens qui tombèrent entre leurs mains, rétablirent la tyrannie, et en confièrent l'exercice à l'un d'eux, nommé Nicoclès, que tout le monde haïssait à cause de sa mauvaise conduite et de sa dureté envers le peuple.

Le malheureux Clinias, en mourant, avait laissé un petit garçon, appelé Aratus, qui n'était âgé que de sept ans, lorsque son père et sa famille furent égorgés. Ce pauvre enfant, au milieu d'un si grand dés-

astre, ne sachant où se cacher pour échapper aux soldats du tyran qui le cherchaient pour le tuer, eut la présence d'esprit d'aller demander un asile à la propre sœur de Nicoclès, à laquelle il ne laissa point ignorer quels étaient ses parens ; mais cette dame était généreuse et compatissante ; elle prit pitié de l'orphelin, et le fit conduire secrètement dans une ville voisine, où il fut élevé avec soin par les amis de son père, et devint en quelques années un jeune homme habile et entreprenant.

Vous n'aurez point de peine à croire qu'Aratus, qui n'avait pu oublier le sort de son malheureux père, nourrissait une haine profonde contre les tyrans de sa patrie : aussi, lorsqu'il fut parvenu à l'âge de vingt ans, il prit la résolution de tirer une vengeance éclatante de ces hommes cruels, et de les chasser à son tour de Sicyone, où ils n'étaient supportés qu'avec impatience par tout ce que cette ville renfermait encore de bons citoyens.

En effet, peu de temps après, Aratus ayant réuni quelques anciens amis de sa famille, et de courageux jeunes gens auxquels il avait fait partager sa résolution, les conduit secrètement sous les murs de Sicyone, surprend cette ville pendant la nuit, force Nicoclès à chercher son salut dans la fuite, et avant qu'aucun des partisans de la tyrannie ait eu le temps de prendre les armes, il fait publier à son de trompe dans toute la ville : « qu'Aratus, fils de Clinias, appelle les citoyens à la liberté. » A cette nouvelle, tout le peuple accourut pour contempler son libérateur, et Aratus eut le bonheur d'avoir arraché sa patrie au joug des tyrans, sans que ce glorieux résultat eût coûté une seule goutte de sang.

Tout jeune qu'il était alors, Aratus possédait une rare prudence et une grande fermeté ; et pour que Sicyone ne fût plus exposée à de pareils malheurs, il obtint des Achéens de l'admettre dans leur ligue, afin que les autres villes vinssent à son

secours, si jamais elle était menacée d'une nouvelle tyrannie. Les Achéens, pleins d'admiration pour son courage et sa sagesse, ne croyant pas qu'il leur fût possible de trouver un meilleur magistrat, le choisirent pour le général de la ligue, et lui donnèrent le titre de STRATÉGE, ce qui voulait dire chef de guerre : cette dignité, dont Aratus n'était redevable qu'à son seul mérite, ne devait lui appartenir que pendant une année; mais il s'en acquitta avec tant de talent et de probité, que pendant trente-cinq ans les villes achéennes ne voulurent point avoir d'autre stratége, et le supplièrent de rester à leur tête.

Cependant Antigone de Goni, parvenu, moitié par ruse, moitié par force, à établir sa domination sur une partie de la Grèce centrale, s'était rendu maître de Corinthe, et menaçait l'Argolide, province voisine de la ligue achéenne, dont la prospérité l'inquiétait; mais Aratus, prévoyant le danger qui menaçait le Péloponèse, décida les habitans de l'Argolide et de la

Messénie à s'unir aux Achéens pour se défendre mutuellement en cas de besoin. La plupart des villes de ces provinces y consentirent avec joie, et, à l'exception de Sparte et de la Laconie, toute cette partie de la Grèce se déclara contre le roi de Macédoine.

Il y avait alors dans l'isthme de Corinthe un château fort, bâti sur une haute montagne, qui dominait entièrement cette ville; ce château était nommé l'Acro-Corinthus, c'est-à-dire la citadelle de Corinthe. Antigone y entretenait ordinairement une forte garnison, au moyen de laquelle il pouvait, selon son bon plaisir, empêcher les Grecs du Péloponèse de communiquer par terre avec le reste de la Grèce. Ce fut vers ce poste formidable qu'Aratus, devenu stratége des Achéens, tourna ses premières vues, persuadé que la perte de l'Acro-Corinthus serait le signal de la délivrance de la Grèce entière, dont les villes commençaient à supporter avec peine la domination du roi de Macédoine.

Mais la prise de cette citadelle était une entreprise bien difficile, car on ne pouvait parvenir au sommet de la montagne où elle était bâtie qu'en gravissant des rochers inaccessibles : Aratus ne se laissa pourtant pas rebuter par ces obstacles presque insurmontables, et il essaya d'obtenir par la ruse ce qu'il ne pouvait espérer d'enlever de vive force.

Parmi les soldats qui formaient la garnison de l'Acro-Corinthus, se trouvait un Macédonien, nommé Dioclès, homme avide et méprisable, qui fit secrètement proposer au chef achéen de lui indiquer, moyennant une grosse somme d'argent, un sentier par lequel il lui serait aisé de parvenir jusqu'à la citadelle et de s'en rendre maître.

C'était une lâche et honteuse perfidie que commettait là ce Dioclès, mes petits amis, car il trahissait bassement le roi Antigone, qu'il avait juré de servir fidèlement ; cependant Aratus, ne voulant pas perdre une occasion si favorable de chasser les

Macédoniens, accepta avec joie les propositions du traître, tout en méprisant la trahison; mais comme il n'avait pas à sa disposition assez d'argent pour satisfaire ce misérable, il vendit secrètement toute la vaisselle d'or qu'il possédait, ainsi que les propres bijoux de sa femme, pour en remettre le produit à cet homme, qui s'engagea à l'introduire dans la place dès la nuit suivante, avec une petite troupe de soldats achéens.

Cette action, mes enfans, doit vous faire comprendre quel était le désintéressement d'Aratus et son entier dévouement pour sa patrie, puisque dans cette entreprise où il allait exposer sa vie, il n'hésitait point encore à sacrifier tout ce qu'il possédait de plus précieux.

Un plein succès fut la récompense de ce généreux citoyen; Dioclès, à la faveur de l'obscurité, l'introduisit dans la citadelle par un sentier si étroit, que les cent Achéens qui le suivaient ne pouvaient y marcher qu'un à un : ils n'y furent pas plus

tôt entrés que, profitant du moment de surprise des Macédoniens, ils tuèrent tous ceux qui voulurent se défendre, et forcèrent les autres à se dérober par la fuite au sort de leurs compagnons.

Grande fut la colère d'Antigone de Goni, lorsqu'il apprit en même temps que l'Acro-Corinthus, véritable clef du Péloponèse, était tombé au pouvoir de ses ennemis, et que plusieurs villes de l'Attique, que la crainte de ses armes avait jusqu'alors retenues sous sa domination, étaient près d'entrer dans la ligue achéenne, qui devenait plus formidable de jour en jour. Ce revers inattendu fut un coup fatal pour ce prince ambitieux, qui, étant tombé malade peu de temps après, mourut au moment où il s'efforçait de susciter de nouveaux ennemis aux Achéens.

Aratus, délivré par cet événement de son plus redoutable adversaire, poursuivit l'affranchissement du Péloponèse, en appelant les peuples de la Grèce à la liberté, comme il y avait appelé ceux de Sicyone. Il dé-

truisit ainsi successivement tous les tyrans que les Macédoniens avaient établis dans les différentes villes, et ce titre devint alors tellement odieux à tous les Grecs, que plusieurs de ceux qui exerçaient encore la tyrannie, renoncèrent volontairement à la puissance qu'ils avaient usurpée, pour rentrer dans la classe des simples citoyens.

Ce fut vers ce temps-là, mes enfans, que l'on vit pour la première fois arriver à Corinthe, devenue alors la principale ville du Péloponèse, des ambassadeurs romains chargés de solliciter l'appui des Achéens contre des pirates dont les vaisseaux infestaient les mers voisines. Le nom de Rome était alors à peine connu parmi les Grecs, et l'on était loin de penser, à cette époque, que ces étrangers dussent devenir en moins de cent ans, les maîtres de la Grèce, et bientôt après ceux du monde entier, comme vous le verrez bientôt dans cette histoire et dans d'autres.

LES ROIS DE SPARTE.

Depuis l'an 243 jusqu'à l'an 235 avant J.-C.

Depuis les siècles les plus reculés, mes petits amis, c'était l'usage à Sparte, capitale de la Laconie, qu'il y eût à la fois deux rois, choisis dans une même famille, appelée celle des Héraclides, parce qu'elle passait pour descendre d'Hercule, ce fameux demi-dieu dont je vous ai raconté les douze travaux dans la Mythologie des Grecs. Dans le temps où Aratus était stratége des Achéens, cette coutume était encore observée à Sparte; mais les deux princes qui régnaient ensemble sur cette ville différaient beaucoup l'un de l'autre par leur humeur et par leur caractère.

Léonidas, le plus âgé des deux, avait

passé la plus grande partie de sa vie à la cour du roi Séleucus, en Syrie, où il avait contracté toutes les habitudes ordinaires aux Mèdes et aux Assyriens ; aussi ne pouvait-il s'accommoder que d'une vie douce et efféminée, tandis qu'au contraire Agis, c'était le nom de l'autre roi, quoique beaucoup plus jeune que son collègue, méprisait la parure et les vains ornemens, et se faisait gloire de paraître en public vêtu d'une simple casaque, comme les hommes du peuple de Sparte, et d'observer dans ses repas une frugalité comparable à celle du grand Cyrus.

Autrefois, mes enfans, tous les Spartiates, c'est-à-dire les habitans de Sparte, avaient pratiqué les vertus dont Agis cherchait à leur donner l'exemple, et lorsque vous lirez l'histoire de cette ville dans un autre livre, vous verrez que c'était par la tempérance, la simplicité, la modestie, que cette nation était devenue l'une des plus braves et des plus illustres de la Grèce. Mais les choses étaient bien changées depuis

cette époque, et Sparte, autrefois si redoutée de ses ennemis et de ses voisins, ne comptait plus qu'environ sept cents citoyens, uniquement occupés de conserver les richesses qu'ils avaient acquises, non par le travail (car un Spartiate ne pouvait être que soldat, et aurait rougi de labourer la terre ou d'exercer un métier), mais par la ruse et par la force que ces hommes avides ne se faisaient point scrupule d'employer. Tous les autres habitans de la Laconie n'étaient que des esclaves ou des étrangers, pauvres et opprimés par les riches, qui les faisaient rudement travailler, et ne leur payaient qu'avec avarice le prix de leurs peines.

Le jeune Agis, qui avait un bon cœur et un esprit vraiment généreux, ne put voir sans compassion les souffrances de ce peuple ; il ne cessait d'en entretenir les jeunes gens qui l'entouraient, et c'était là le sujet ordinaire de ses conversations avec son aïeule Archidamie et sa mère Agésistrata, les deux dames les plus respectables

de leur temps, auxquelles il avait fait partager la pitié que lui inspirait le sort de tant de misérables. Le peuple, qui connaissait ses bonnes intentions, lui témoignait sa reconnaissance par des acclamations, chaque fois qu'il paraissait en public, et Agis n'attendait qu'un moment favorable pour les mettre à exécution.

Un jour donc ce prince, ayant assemblé les Spartiates et le menu peuple sur la place publique, proposa aux riches de partager avec les pauvres leurs terres, leurs maisons, leur argent, et enfin tout ce qu'ils possédaient. Pour lui, donnant l'exemple en même temps que le conseil, il distribua son bien à un grand nombre de Laconiens, et fut imité par son aïeule, sa mère, et la plupart de ses jeunes amis.

Cette nouveauté, comme vous le croirez sans peine, ne fut pas du goût de tout le monde, et le roi Léonidas, traitant son collègue d'imprudent et d'insensé, refusa absolument de partager avec les indigens ses biens qui étaient considérables; car cet

homme, accoutumé à toutes les douceurs de l'opulence et de l'oisiveté, ne voyait pas de plus grand malheur que d'être forcé à une vie frugale et laborieuse. Les riches embrassèrent aussitôt le parti de Léonidas; mais le peuple, qui était bien plus nombreux, se révolta contre ce dernier, et le dépouillant du titre de roi, mit à sa place Cléombrote, son gendre, qui était aussi de la famille des Héraclides, et de plus l'ami du généreux Agis.

Dans ce temps-là, mes enfans, lorsqu'un homme, même criminel, pour échapper à ses ennemis, se réfugiait dans un temple des dieux, il pouvait y demeurer tant qu'il voulait, sans que personne eût le droit de l'en arracher. Ce fut précisément le parti que suivit le fier Léonidas, que la fureur du peuple poursuivait, certain qu'il ne lui arriverait aucun mal, aussi longtemps qu'il ne sortirait pas de cet asile inviolable.

La fille de Léonidas se nommait Chélonide; quoiqu'elle aimât tendrement son

mari Cléombrote, elle montra alors à son père malheureux une piété filiale que l'on ne saurait trop honorer. Cette princesse, quittant aussitôt Cléombrote devenu roi, alla trouver Léonidas dans sa retraite, et se dévouant tout entière à le consoler dans son affliction, elle mêla ses larmes à celles de son père, et préféra la tristesse et le deuil aux douceurs du trône et à la tendresse de son époux, qui la suppliait instamment de venir partager sa puissance.

Cependant Agis, ayant à peine achevé cette mémorable révolution, que le peuple de Sparte accueillait avec joie, se vit forcé de marcher au secours des Achéens, ses voisins, menacés d'une invasion par les Ætoliens, autre peuple de la Grèce centrale, qui, ayant traversé l'isthme de Corinthe, s'avançaient pour ravager l'Achaïe. Toute la jeunesse de Sparte, entièrement dévouée à Agis, voulut le suivre dans cette expédition, où il acquit une grande gloire, car il défit entièrement les Ætoliens, et les contraignit à fuir pré-

cipitamment vers leur pays. Mais pendant ce temps, Cléombrote s'étant trouvé presque seul exposé dans Sparte à la colère des riches, ceux-ci, reprenant les armes, le chassèrent du trône, et y replacèrent Léonidas, qui sortit aussitôt de sa retraite, et ressaisit avec joie la royauté.

Cléombrote, à son tour, pour se soustraire au ressentiment de son beau-père, n'eut que le temps de se réfugier dans ce même temple qui, peu d'instans auparavant, avait servi d'asile à ce prince; mais à peine y fut-il entré, qu'il vit accourir près de lui la courageuse Chélonide, aussi tendre épouse qu'elle avait été bonne fille; car son rôle à elle était de s'attacher au plus malheureux.

Elle était là avec ses deux petits garçons, qu'elle avait amenés auprès de leur père, lorsque Léonidas, entrant avec emportement dans le temple, reprocha amèrement à Cléombrote de s'être réuni à ses ennemis pour lui arracher la couronne; ce dernier, les yeux baissés, gardait le silence;

mais Chélonide, embrassant les genoux du roi, ne désespéra pas d'obtenir la grâce de son mari.

« Mon père, » lui disait-elle d'une voix suppliante, « ces habits de deuil dont je « suis vêtue, sont les mêmes que je n'ai « point quittés depuis le jour de vos mal« heurs. Faut-il donc, à présent que vous « êtes vainqueur et triomphant dans « Sparte, que je pleure encore sur celui « que vous m'avez donné pour époux ? » En achevant ces paroles, cette vertueuse dame fondait en larmes, et parmi les témoins de cette scène attendrissante, il ne se trouva pas un seul homme dont le cœur fût assez dur pour ne pas pleurer avec elle.

Enfin Léonidas, vaincu par les prières de sa fille, fit signe à Cléombrote de se lever, et lui ordonna de quitter Sparte à l'instant même, l'assurant qu'il pourrait se retirer en sûreté hors de la Laconie. Peut-être se flattait-il, par cette modération, de retenir Chélonide auprès de lui; mais il ne put obtenir qu'elle abandonnât

l'exilé, et dès que celui-ci se fut mis en devoir de sortir, elle lui mit entre les bras l'aîné des enfans, prit l'autre dans les siens, et après avoir remercié les dieux de l'asile qu'ils leur avaient donné dans leur temple, elle s'en alla vers une terre étrangère avec Cléombrote, qui fut bientôt consolé, par sa tendresse, d'avoir perdu une couronne. Léonidas remonta alors sur le trône, et les riches, soutenus par lui, reprirent aux pauvres tous les biens qu'on leur avait distribués.

Au premier bruit de ces événemens inattendus, Agis, étant promptement accouru à Sparte, apprit avec indignation ce qui s'était passé pendant son absence; le peuple, dont la faveur est toujours inconstante, l'accueillit avec indifférence, et ceux mêmes auxquels il avait fait le plus de bien, lorsqu'il était victorieux, l'accusèrent de les avoir livrés sans défense à leurs ennemis. Bientôt abandonné par les Spartiates qu'il croyait ses meilleurs amis, et poursuivi par le vindicatif Léonidas, il

fut réduit à se réfugier précipitamment dans ce même temple qui avait déjà servi d'asile à deux rois. Là, il vécut pendant plusieurs mois, n'ayant d'autre consolation que la société de quelques courageux citoyens qui lui étaient demeurés attachés malgré sa mauvaise fortune, et ne quittant sa retraite que la nuit pour se rendre secrètement au bain, où quelques-uns de ses amis l'accompagnaient de peur de surprise.

Parmi ceux qui témoignaient le plus de dévouement à Agis, se trouvait un Spartiate nommé Ampharès, qui, sous une apparence de franchise et de loyauté, cachait une âme basse et corrompue. Ce misérable, qui, au temps de la richesse d'Agésistrata, avait emprunté à cette dame de magnifiques tapis de Perse et une quantité considérable de vaisselle d'or et d'argent, conçut la pensée de trahir celui qu'il appelait son ami, pour s'approprier ces choses précieuses.

Il y avait alors à Sparte cinq magistrats, auxquels on donnait le titre d'ÉPHORES ou d'INSPECTEURS, parce que leur devoir était de surveiller les actions de tous les citoyens, depuis le plus puissant jusqu'aux plus humbles; les princes eux-mêmes étaient soumis à leur inévitable surveillance; ces magistrats n'exerçaient point la royauté, mais ils avaient le droit d'ôter la couronne aux rois, et même de les faire mourir, s'ils avaient commis quelque crime contre les lois du pays. Ce fut devant ces magistrats que le perfide Ampharès se présenta pour les avertir qu'Agis sortait chaque nuit de sa retraite, suivi d'un petit nombre d'amis, et que rien ne serait plus facile que de se saisir de sa personne.

En effet, dès la nuit suivante, des gardes apostés par ce traître se jetèrent sur la petite troupe d'Agis, au moment où il se rendait au bain, selon sa coutume, et l'ayant dispersée, ils chargèrent ce prince de chaînes, et le traînèrent aussitôt devant

les éphores assemblés par l'ordre de Léonidas, à qui ils étaient entièrement dévoués.

Néanmoins ceux-ci, pénétrés de respect pour le sang royal des Héraclides, hésitaient à condamner leur prisonnier, lorsque Léonidas, entourant leur tribunal avec une troupe de soldats, obligea les juges à faire étrangler à l'instant même le malheureux Agis, afin que le peuple apprît en même temps sa captivité et son supplice. Son aïeule Archidamie et sa mère Agésistrata, qui étaient accourues auprès de leur fils, espérant par leurs prières attendrir les éphores, périrent comme lui de la main du bourreau, et il n'y eut pas dans toute la Grèce un seul homme qui ne détestât Léonidas et sa cruauté.

Ce méchant prince, resté seul sur le trône après le meurtre d'Agis, ne songea plus alors qu'à jouir de ses richesses, en se livrant au plaisir et à la dissipation. Il abandonna l'exercice de la royauté aux éphores, qui n'avaient que trop bien servi sa

vengeance, et mourut bientôt après, sans que personne le regrettât : ce qui était juste, puisqu'il s'était montré impitoyable envers ses ennemis.

Il ne faudra point confondre ce farouche Léonidas avec un autre roi de Sparte, dont l'histoire vous sera racontée quelque jour : celui-là, bien loin d'asservir sa patrie, périt glorieusement en combattant pour défendre sa liberté.

CLÉOMÈNE.

Depuis l'an 235 jusqu'à l'an 222 avant J.-C.

Léonidas, en faisant étrangler Agis, dont le seul crime était d'avoir favorisé le peuple de Sparte aux dépens des riches, ne se doutait guère que son propre fils, Cléomène, qui lui succéda sur le trône, suivrait l'exemple de ce prince infortuné.

Cléomène avait pris pour femme la belle-sœur d'Agis, et il avait appris de cette dame à estimer les vertus de ce prince et à les imiter : aussi brave que généreux, il résolut de ne pas souffrir plus longtemps qu'une poigné de Spartiates possédât seule toutes les terres de la Laconie, tandis que le reste de la population était chaque jour menacé de mourir de faim

et de misère, sans que personne lui tendit une main secourable; et pour commencer, il donna lui-même l'exemple de la tempérance et de la simplicité dans ses habillemens et sa manière de vivre.

Dès ce moment, vêtu du costume le plus modeste, on le vit seul et désarmé parcourir paisiblement les rues de Sparte, écoutant les plaintes de chacun, sans jamais rebuter personne. Ce fut ainsi qu'il parvint à se faire chérir de tout le peuple, qui ne pouvait s'empêcher de comparer son affabilité à la dureté du roi son père, devant lequel personne ne paraissait qu'en tremblant.

A cette époque, les éphores qui avaient mis à mort le pauvre Agis existaient encore; et comme ils appartenaient à la classe des riches, ces hommes puissans ne faisaient usage de leur autorité que pour persécuter les plus honnêtes gens du pays, et contenir le peuple par la terreur; mais Cléomène, indigné de leur cruauté, réunit contre eux une troupe de soldats étran-

gers, car il n'y avait guère de Spartiates qui osassent affronter la colère de ces méchans, et leur ayant livré bataille, il tua quatre de ces tyrans et força le cinquième à sortir de Sparte avec quatre-vingts de ses partisans.

Alors, voyant que personne ne pouvait plus s'opposer à l'accomplissement de ses desseins généreux, il partagea toutes les terres de la Laconie, sans en excepter les siennes propres, en quatre mille parts, qu'il distribua à autant de citoyens de la ville et de la campagne ; mais comme il ne voulait pas que personne, même parmi ses ennemis, pût l'accuser d'injustice, il réserva des portions de terres pour ceux qui avaient suivi le dernier éphore dans sa fuite, persuadé, disait-il, que ces hommes égarés reconnaîtraient tôt ou tard leur erreur. Après cela, pour montrer son respect pour les anciens usages, il allait appeler au trône un second roi, selon la coutume de Sparte, et avait déjà jeté les yeux sur Archidamus, fils d'Agis, lorsque

ce prince fut assassiné traîtreusement par des ennemis de sa famille.

Cette révolution de Sparte, mes enfans, fut un grand événement pour toute la Grèce ; dans chaque ville, le peuple se flatta de voir les magistrats suivre l'exemple de Cléomène, et partager ainsi les terres par portions égales entre tous les citoyens : les Achéens eux-mêmes chantèrent les louanges de ce prince magnanime, qui voulait que, sous son règne, tout le monde fût riche et heureux.

Cependant Aratus, voyant que Sparte, sous un prince si sage, ne pouvait manquer de devenir bientôt forte et puissante, aurait désiré que cette cité entrât aussi dans la ligue achéenne, dont, presque seule des villes du Péloponèse, elle ne faisait point encore partie. Il s'imagina que, sous un prince jeune encore, quoiqu'il eût déjà fait de grandes choses, rien ne lui serait plus facile que d'obliger Sparte à se soumettre aux Achéens ; mais il ne tarda pas à être détrompé ; car ayant conduit contre

Cléomène une armée achéenne, il fut complétement défait au pied du mont Lycée, l'une des principales montagnes de l'Arcadie, et perdit même plusieurs villes de ce pays, qui, jusqu'alors, avait appartenu aux Achéens. Le roi de Sparte acquit une grande gloire par cette éclatante victoire sur la ligue achéenne, et Aratus, au désespoir, fut forcé de lui demander la paix.

Or, quoique Aratus fût orné d'un grand nombre de belles qualités, il ne put se défendre d'une profonde rancune contre Cléomène qui venait de le vaincre au mont Lycée, et ne mit plus en doute que, sous un pareil prince, Sparte ne soumît bientôt tout le Péloponèse à sa domination. Aratus d'ailleurs n'était point un grand homme de guerre; il avait bien, à la vérité, dans sa jeunesse, chassé les tyrans de Sicyone, et surpris les Macédoniens dans l'Acro-Corinthus; mais ce n'est pas assez pour un général d'avoir du courage et de la résolution, il faut encore qu'il soit

doué d'un caractère prévoyant et de véritables talens militaires.

Dans cette extrémité, ce grand citoyen, qui avait rendu de si éminens services au Péloponèse, aveuglé par la fatale envie que lui inspirait Cléomène, oublia son ancien ressentiment contre les rois de Macédoine, et tourna ses espérances vers le fils d'Antigone de Goni, qu'il se flatta d'amener à s'unir aux Achéens, pour accabler les Spartiates, plus redoutables, à ses yeux, que tous les peuples du monde.

Le prince qui occupait alors le trône d'Alexandre-le-Grand portait, comme son père, le nom d'Antigone, et on l'avait surnommé Doson, ce qui voulait dire en grec QUI DONNERA, parce qu'il avait l'habitude de faire les promesses les plus magnifiques, qu'il ne réalisait jamais. Vous pouvez juger par là quelle confiance devait inspirer cet Antigone; car un homme, et surtout un roi, ne doit jamais manquer à sa parole.

Aratus connaissait Antigone-Doson;

mais il aima mieux introduire de nouveau les Macédoniens dans le Péloponèse que de voir Cléomène l'emporter sur lui, et soumettre peut-être la ligue achéenne à la domination de Sparte. Aussi l'occasion d'accroître sa puissance parut-elle trop favorable au Macédonien pour qu'il ne s'empressât pas de la saisir. Il accepta donc, sans hésiter, les offres d'Aratus, fit entrer une forte garnison dans la ville de Corinthe, dont cet imprudent lui ouvrit les portes, et franchissant aussitôt l'isthme, il conduisit une armée contre Cléomène, qu'il rencontra auprès d'une ville de Laconie, nommée Sellasie, où fut débattue pour la dernière fois, entre les Spartiates et les Macédoniens, la domination de la Grèce. Cléomène y fut complétement vaincu par Antigone et les Achéens réunis; et Sparte, qui, jusqu'à ce jour, n'avait jamais vu la fumée d'un camp ennemi, suivant l'expression de ses plus vieux citoyens, tomba au pouvoir des vainqueurs.

Antigone-Doson fut si glorieux de cette victoire de Sellasie, que, le jour même où il la remporta, l'excès de sa joie lui causa un vomissement de sang qui, quelques mois plus tard, le conduisit au tombeau; mais, avant de mourir, pour que les Spartiates ne se relevassent jamais de leur défaite, il établit un tyran dans leur ville, afin de ruiner sans retour tout ce que Cléomène avait entrepris pour le bonheur de son pays. Quant à ce prince malheureux, obligé de quitter la Grèce pour échapper à la poursuite des Macédoniens, il chercha un refuge en Égypte avec sa famille et un petit nombre d'amis, auprès de Ptolémée-Évergète, qui régnait alors sur cette contrée.

Aratus, que sa honteuse jalousie contre Cléomène avait ainsi conduit à détruire lui-même, dans sa vieillesse, l'indépendance de la Grèce, qui avait été le but des travaux de sa vie entière, s'aperçut, mais trop tard, qu'au lieu d'avoir donné un

appui à la ligue achéenne en appelant Antigone dans le Péloponèse, il lui avait imposé un maître ; et cette pensée dut rendre bien amères les dernières années de son existence.

LES ÆTOLIENS.

Depuis l'an 222 jusqu'à l'an 205 avant J.-C.

Pendant que la ligue achéenne, fondée par Aratus, et déjà tombée sous la domination d'Antigone-Doson, s'étendait sur la plus grande partie du Péloponèse, mes jeunes amis, plusieurs autres peuples grecs que l'isthme de Corinthe séparait de l'Achaïe, dans l'espoir d'arrêter les progrès de la puissance macédonienne, avaient aussi formé une confédération qui prit le nom de ligue ætolienne, parce que c'était en Ætolie qu'elle avait pris naissance.

Or, les Ætoliens étaient fiers et belliqueux. On racontait même que lorsque les Gaulois avaient envahi la Grèce, pour piller le temple de Delphes, ils avaient

autant contribué que la foudre et les éclairs à la destruction de ces barbares. Les Ætoliens avaient vu avec indignation Aratus appeler Antigone dans le Péloponèse, persuadés avec raison que le prince macédonien, comme son aïeul et son père, ne cherchait qu'un prétexte pour s'emparer de la Grèce entière.

Il arriva précisément vers ce temps-là qu'Antigone-Doson mourut des suites de la joie que lui avait causée la victoire de Sellasie, et laissa le trône de Macédoine à un petit-fils d'Antigone de Goni, son parent, qui, à peine sorti de l'enfance, annonçait déjà l'esprit turbulent et ambitieux de la famille des Poliorcètes, et prit avec la couronne le nom de Philippe III, parce qu'il était le troisième prince ainsi nommé qui régnât sur ce pays.

Les Ætoliens, jugeant que le moment était venu d'abattre les Achéens, privés de l'appui d'Antigone, leur déclarèrent la guerre, et, conduits par leur stratége, nommé Scopas, ils franchirent l'isthme de

Corinthe, et s'avancèrent en Achaïe, où ils exercèrent toute sorte de ravages. Aratus essaya d'abord de les repousser, mais ce général, presque toujours malheureux à la guerre, ayant été complétement défait dans une bataille qui eut lieu auprès d'une ville nommée CAPHYES, les soldats achéens se dispersèrent devant les vainqueurs. Aratus se vit donc encore une fois dans la nécessité d'appeler à son secours les Macédoniens, dont le roi, tout jeune qu'il était, accourut à la tête d'une armée formidable, vainquit Scopas à diverses reprises, et repoussa les ennemis jusqu'en Ætolie, où il leur prit plusieurs villes. Cette lutte acharnée entre les peuples grecs, où les Achéens combattaient d'un côté, et les Ætoliens de l'autre, est ordinairement appelée la GUERRE DES DEUX LIGUES.

Cependant, Cléomène, informé en Égypte des événemens dont la Grèce était le théâtre, avait appris en même temps que les Spartiates, fatigués d'obéir aux

tyrans qu'Antigone leur avait imposés, s'étaient unis aux Ætoliens contre Philippe, et il avait pris la résolution de retourner à Sparte, dans l'espoir de venger sur ce prince sa défaite de Sellasie. Mais Ptolémée-Évergète étant mort sur ces entrefaites, son fils, Philopator, qui venait de lui succéder, ne voulut pas permettre au prince spartiate de quitter l'Égypte. Ayant même été averti que, malgré sa défense, Cléomène se proposait de s'embarquer secrètement pour la Grèce; il le fit jeter en prison, où, peu de jours après, on le trouva égorgé ainsi que sa femme et ses enfans. Lès Spartiates qui avaient suivi leur roi en Égypte, furent indignés d'une pareille perfidie, et préférant la mort au malheur de survivre à un prince si généreux, ils s'entre-tuèrent tous jusqu'au dernier.

Cet événement délivra Aratus d'un rival qu'il avait poursuivi avec tant d'acharnement; mais il n'eut pas le temps de se féliciter de son triste triomphe, car ayant

adressé quelques remontrances à Philippe sur la dureté avec laquelle il traitait les Grecs qui l'avaient appelé à leur secours, le Macédonien, dont le caractère était violent et cruel, lui fit donner dans un repas un poison lent qui devait le faire mourir en peu de temps.

Aratus, déjà parvenu à un âge avancé, et miné par un mal secret dont personne ne pouvait deviner la cause, languit encore plusieurs mois, et expira enfin avec le regret de voir la ligue achéenne menacée d'une ruine prochaine. Ainsi la Grèce perdit presque en même temps deux hommes dont l'inimitié avait causé la perte de leur patrie, que leur union aurait pu sauver.

Dans ces circonstances, les Ætoliens et les Spartiates s'aperçurent promptement qu'ils n'étaient point assez forts pour résister à la puissance de Philippe, qui, devenu stratége des Achéens, aspirait ouvertement à la domination de la Grèce entière; ils prirent alors le parti d'appeler à leur aide les Romains, ces étrangers qui

n'étaient encore connus des Grecs que par les ambassadeurs qu'ils avaient envoyés à Corinthe ; mais vous verrez bientôt, mes petits amis, ce qui résulta de cette imprudence.

En effet, ces conquérans, dont la puissance était déjà formidable, et qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour envahir la Grèce, ne laissèrent pas échapper celle-ci, et ayant déclaré la guerre au roi de Macédoine et à la ligue achéenne, un de leurs généraux livra aux flammes les vaisseaux de Philippe, et obligea ce prince à leur demander humblement la paix, en donnant pour otage son fils aîné, qui se nommait Démétrius.

Cette victoire des Romains fut un coup mortel porté à la Grèce, et c'en était peut-être déjà fait de la liberté de ce pays, s'il ne se fût trouvé, parmi les Achéens, un officier nommé Philopoemen, qui, avec plus de talens militaires qu'Aratus, détestait encore plus que lui le joug des étrangers.

LE DERNIER DES GRECS.

Depuis l'an 205 jusqu'à l'an 196 avant J.-C.

PHILOPOEMEN avait décidé par son courage le gain de cette fameuse bataille de Sellasie, où Antigone-Doson avait vaincu Cléomène. Depuis ce temps le roi Philippe, qui connaissait ses talens pour la guerre, l'avait souvent pressé de se donner entièrement à son service; mais Philopœmen aimait trop sa patrie pour jamais l'abandonner.

Ce grand citoyen était tellement simple dans ses vêtemens, qu'un jour, étant entré dans une maison où il était invité à dîner, la maîtresse du logis, qui ne le connaissait pas, le prit pour le serviteur de l'un des conviés, et lui ordonna de se

mettre à fendre du bois; ce qu'il fit aussitôt après avoir ôté son manteau. Je vous laisse à penser quelle fut la confusion de cette dame, qui avait souvent entendu parler de Philopœmen, lorsque son mari lui fit connaître l'erreur dans laquelle elle était tombée. Mais le guerrier ne fit que rire de cette méprise, dont sa modestie ne fut nullement affectée.

Comparez maintenant, mes bons amis, cette glorieuse simplicité à l'orgueil de certains enfans, qui rougiraient jusqu'au blanc des yeux s'ils étaient obligés de rendre un léger service qu'ils croient au-dessous de leur amour-propre. Pensent-ils donc, ces petits orgueilleux, valoir mieux que le grand Philopœmen qui commandait des armées, et dont le courage arrêta seul un moment toute la puissance romaine?

Depuis que les Spartiates, avec l'aide des Ætoliens, s'étaient soustraits à la domination macédonienne, il s'était élevé parmi eux un tyran plus cruel que tous

ceux dont je vous ai parlé jusqu'à présent; il avait nom Nabis, et surpassait en avarice et en barbarie tout ce qu'on peut imaginer de plus affreux.

Cet homme atroce, ayant chassé de la ville la plupart des meilleurs citoyens pour s'emparer de leurs biens, fit construire une machine avec laquelle il prétendait qu'aucun homme ne pourrait résister à ses volontés.

C'était une statue à ressort, vêtue d'une robe magnifique, et qui ressemblait parfaitement à Apega, femme de Nabis : lorsque le tyran apprenait que quelqu'un avait en sa possession une somme d'or ou d'argent, il le mandait devant lui, et, lui parlant d'abord avec douceur, il cherchait à obtenir par ruse qu'il lui en fît l'abandon; mais si l'homme qu'il prétendait dépouiller opposait quelque résistance : « Eh bien! « lui disait-il sans colère, nous allons voir « si vous pourrez résister à Apega. »

Alors on approchait la terrible statue, qui, ouvrant tout à coup de grands bras

armés de pointes de fer cachées sous ses habits, embrassait étroitement le pauvre malheureux, et le serrait contre sa poitrine, aussi hérissée de pointes, jusqu'à ce que, vaincu par d'horribles souffrances, il consentit à céder tout ce qu'on exigeait de lui.

Vous aurez peine à croire peut-être que les Spartiates aient pu se soumettre à une si épouvantable tyrannie; mais le malheur leur avait ôté tout le courage qu'ils avaient eu autrefois, et ils ne savaient plus que courber la tête.

Ce fut Philopœmen, devenu stratége des milices achéennes, que le ciel suscita pour punir l'infâme Nabis. Ce général, qui, comme Aratus, était l'ennemi de tous les tyrans, s'approcha de Sparte à la tête d'une armée, et battit sans peine les troupes étrangères que Nabis avait rassemblées; mais le vainqueur ne pensait peut-être pas encore à faire périr ce misérable, lorsque les soldats mêmes que ce dernier avait pris à son service le tuèrent par tra-

bison, et délivrèrent la terre de cet abominable scélérat.

Philopœmen, profitant de la confusion que causa cet événement, entra aussitôt dans Sparte avec son armée, et en traita d'abord les habitans avec douceur ; mais bientôt ceux-ci s'étant de nouveau déclarés contre les Achéens, il revint dans leur ville, dont il fit raser les murailles, congédia les soldats étrangers, et ne laissa plus dans ces ruines que quelques malheureux, indignes de porter le nom de Spartiates.

Telle fut la fin de cette ville célèbre, sur laquelle vous lirez ailleurs des histoires fort intéressantes, et qui expia si cruellement alors tant de siècles de gloire, parce qu'elle avait cessé de pratiquer ses anciennes vertus.

Cependant Philopœmen, qui était aussi habile que courageux, s'était aperçu depuis longtemps que les Ætoliens n'étaient pas les ennemis les plus redoutables que la ligue achéenne eût à combattre; les Ro-

mains, bien autrement puissans que les premiers, depuis que Philippe avait été soumis par leurs armes, lui paraissaient beaucoup plus à craindre, et ils l'étaient en effet, car ce peuple aspirait ouvertement à devenir le maître de tous les autres.

De leur côté, les Romains avaient reconnu que tant que Philopœmen serait à la tête des Achéens, cet homme seul les empêcherait de s'emparer de la Grèce; et il n'y eut pas dès lors de piéges qu'ils ne cherchassent à lui tendre : tantôt ils le brouillaient avec Philippe, afin que ce prince perfide le fît périr, comme il avait fait périr Aratus; tantôt ils excitaient des révoltes dans les villes de l'Achaïe pour lui susciter des embarras et des périls.

Ce fut ce dernier moyen qui leur réussit : la ville de Messène, l'une des principales de la ligue, se sépara des Achéens, et leur déclara la guerre : aussitôt Philopœmen s'avança avec des troupes contre les Messéniens pour les combattre; mais

ceux-ci, qui étaient les plus nombreux, enveloppèrent l'armée achéenne dans une étroite vallée, et ce généreux capitaine, ayant été séparé des siens en cherchant à leur ouvrir un passage, fut renversé de son cheval, et tomba au pouvoir des ennemis.

Le chef des Messéniens, sans respect pour les cheveux blancs de Philopœmen, exposa ce noble vieillard aux insultes de la populace de Messène, et le fit ensuite conduire au supplice. A ce moment suprême, Philopœmen n'eut encore d'autre pensée que le bien de sa patrie; et lorsqu'on lui eut dit que ses soldats, par leur courage, s'étaient fait jour à travers les Messéniens : « Eh bien, dit-il, je meurs « content, puisque l'armée achéenne est « sauvée ! »

Cette affreuse injustice attira de grands malheurs sur Messène : peu de temps après qu'elle eut été accomplie, les Achéens, furieux, s'étant emparés de cette ville, lapidèrent, c'est-à-dire assommèrent à

coups de pierres, sur le tombeau de Philopœmen, tous ceux qui avaient contribué à sa mort. Les cendres de cet illustre citoyen furent portées en grande pompe à MÉGALOPOLIS, sa patrie, l'une des villes de la ligue; partout les peuples, fondant en larmes, accoururent sur le passage de son cortége funèbre, et la Grèce entière porta le deuil de celui que l'on a nommé le dernier des Grecs, parce qu'en effet il fut le dernier qui combattit pour leur liberté.

LES JEUX ISTHMIQUES.

Depuis l'an 196 jusqu'à l'an 146 avant J.-C.

Depuis les temps les plus anciens, mes bons amis, c'était l'usage que, tous les trois ans, les différens peuples grecs s'assemblassent auprès de Corinthe, pour y célébrer des jeux publics en l'honneur du dieu de la mer. On leur donnait le nom de jeux isthmiques, parce qu'ils avaient lieu sur l'isthme de Corinthe.

Ces jeux, à la vérité, étaient bien faits pour attirer une grande affluence de peuple; c'était là que l'on distribuait des prix à ceux qui l'emportaient par leur adresse ou leur force, dans les courses de chariots, dans la lutte, la danse, et en général dans tous les exercices auxquels

les jeunes Grecs s'accoutumaient dès leur enfance, et qui les rendaient ensuite si agiles et si intrépides à la guerre.

Les prix que l'on distribuait aux vainqueurs n'étaient pourtant point une chose bien précieuse; ils consistaient le plus souvent en de simples couronnes de feuillage, plus glorieuses cent fois aux yeux des Grecs que si elles eussent été d'or ou de pierreries, reçues en présence de tous leurs concitoyens, qui applaudissaient à leur triomphe; on vit même plusieurs fois des rois venir les disputer, et s'enorgueillir de les avoir méritées.

Quelquefois aussi on élevait des statues dans les temples à ceux qui avaient obtenu des couronnes, ou bien l'on chantait leurs louanges dans les cérémonies publiques, pour inviter les jeunes gens à les imiter.

Vous trouverez peut-être fort extraordinaire, mes petits amis, que l'on attachât alors tant d'importance à être plus fort, plus agile, ou plus adroit que les autres dans des exercices favorables sans

doute à la santé, mais si fort au-dessous de ceux de l'étude et de l'intelligence. C'est qu'alors la force du corps décidait souvent des affaires publiques, tandis qu'aujourd'hui ce sont les connaissances de l'esprit et la bonne éducation qui distinguent les hommes et les font valoir.

C'était le temps où devaient se célébrer les jeux Isthmiques : malgré les malheurs du pays, une foule considérable, accourue de toutes les parties de la Grèce, se trouvait réunie à Corinthe : on voyait là des Ætoliens au visage farouche et bruni par le soleil et la guerre; des Achéens, inquiets de l'avenir et attristés d'avoir perdu leurs plus généreux citoyens; quelques Spartiates échappés à la cruauté de Nabis; et enfin un certain nombre de Romains, qui venaient jouir du spectacle de la Grèce avilie, plutôt que de celui des jeux.

Tout à coup un héraut monta sur le théâtre, où ne paraissaient habituellement que les comédiens chargés de divertir le peuple, et proclama à haute voix « que

« les Romains et Quintus Flaminius, leur « général, ayant vaincu Philippe et les « Macédoniens, déclaraient les villes de la « Grèce libres, et entendaient qu'elles se « gouvernassent par leurs propres lois. »

Je ne saurais vous exprimer, mes enfans, quels transports de joie ces paroles excitèrent dans toute l'assemblée : on n'entendit de toutes parts que des cris d'allégresse et des trépignemens ; chacun des Grecs crut renaître à la vie, parce que les Romains leur promettaient la liberté ; mais ils ne s'apercevaient pas que si Rome leur permettait alors d'être libres, un jour aussi elle pouvait leur ordonner d'être esclaves.

En effet, peu d'années après, de nouvelles guerres s'étant élevées en Grèce, Flaminius ruina facilement les Ætoliens, qui, enfin détrompés sur leurs dangereux alliés, avaient imploré le secours d'Antiochus, roi de Syrie, le dernier des Séleucides ; mais ce prince, vaincu par les Romains dans un lieu célèbre de la Grèce, nommé les Thermopyles, fut obligé de

retourner en Asie, pour défendre ses propres États, dont ces mêmes conquérans s'emparèrent peu de temps après.

Plusieurs royaumes se formèrent alors des débris de l'empire que Séleucus-Nicator avait autrefois fondé en Asie, après la bataille d'Ipsus. Les plus célèbres furent ceux de PONT, de PERGAME, de BITHYNIE, D'ARMÉNIE, et enfin celui des PARTHES, dont vous entendrez souvent parler dans d'autres histoires.

Vers le même temps, PERSÉE, second fils de Philippe III, devenu roi de Macédoine après la mort de son père, et par le meurtre de Démétrius, son frère aîné, fut défait par un autre général romain nommé PAUL ÉMILE, et conduit à Rome, où il périt misérablement dans un cachot.

Il ne restait plus debout que la ligue achéenne, déjà chancelante depuis longtemps, et dont la ruine paraissait de jour en jour plus inévitable; mais quelque temps après la chute de Persée, les Romains, oubliant leurs promesses, et ayant

trouvé un prétexte pour la détruire, renversèrent de fond en comble les principales villes du Péloponèse, et saccagèrent enfin la riche Corinthe, dont ils emportèrent les statues et les tableaux, quoiqu'ils fussent bien loin alors d'en apprécier tout le mérite. Les maisons de cette ville devinrent la proie des flammes; ses murailles furent rasées jusqu'aux fondations; les femmes et les enfans furent vendus et emmenés en esclavage, et les hommes moururent presque tous dans la captivité.

Alors la Grèce entière fut réduite en province romaine, c'est-à-dire que les Romains y commandèrent seuls en maîtres; et on lui ôta jusqu'à son nom, pour lui donner celui d'ACHAÏE, sans doute parce que les Achéens avaient été les derniers Grecs qui eussent défendu leur liberté contre les armes romaines.

FIN.

TABLE

GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

LES PREMIERS ÉGYPTIENS.

Temps incertains.

LES DIEUX DE L'ÉGYPTE.

2188 — 2084 avant J.-C.

LES ROIS PASTEURS.

2084 — 1728 avant J.-C.

LES MONUMENS DE L'ÉGYPTE.

1728 — 1643 avant J.-C.

SÉTHOS.

713 — 671 avant J.-C.

LE LABYRINTHE DE MEMPHIS.

671 — 617 avant J.-C.

NEMROD-LE-CHASSEUR.

2500 — 1993 avant J.-C.

NINUS, ROI D'ASSYRIE.

1968 — 1916 avant J.-C.

SÉMIRAMIS.

1916 — 1874 avant J.-C.

LA MORT DE SARDANAPALE.

1874 — 759 avant J.-C.

L'ANNEAU DE GYGÈS.

708 — 680 avant J.-C.

CRÉSUS ET SOLON.

559 avant J.-C.

ÉSOPE EN LYDIE.

559 — 548 avant J.-C.

LA JEUNESSE DE CYRUS.

599 — 560 avant J.-C.

LA BATAILLE DE THYMBRÉE.

560 — 548 avant J.C.

LE FESTIN DE BALTHAZAR.

548 — 530 avant J.-C.

DARIUS EN SCYTHIE.

522 — 485 avant J.-C.

LA REINE AMESTRIS.

485 — 465 avant J.-C.

ARTAXERCE-LONGUE-MAIN.

465 — 424 avant J.-C.

LA FAMILLE D'ARTAXERCE-MNÉMON.

424 — 403 avant J.-C.

LA RETRAITE DES DIX MILLE.

403 — 399 avant J.-C.

LA VENGEANCE DE PARYSATIS.

399 — 397 avant J.-C.

LES FILS D'ARTAXERCE.

362 — 336 avant J.-C.

LA CHUTE DE DARIUS.

336 — 323 avant J.-C.

LES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE

323 — 305 avant J.-C.

LE COLOSSE DE RHODES.

305 — 301 avant J.-C.

LE ROYAUME DES SÉLEUCIDES.

301 — 278 avant J.-C.

ARATUS ET LES ACHÉENS.

278 — 243 avant J.-C.

LES ROIS DE SPARTE.

243 — 235 avant J.-C.

CLÉOMÈNE.

225 — 222 avant J.-C.

LES ÆTOLIENS.

222 — 205 avant J.-C.

LES JEUX ISTHMIQUES.

196 — 146 avant J.-C.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES CHAPITRES
CONTENUS
DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

